



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

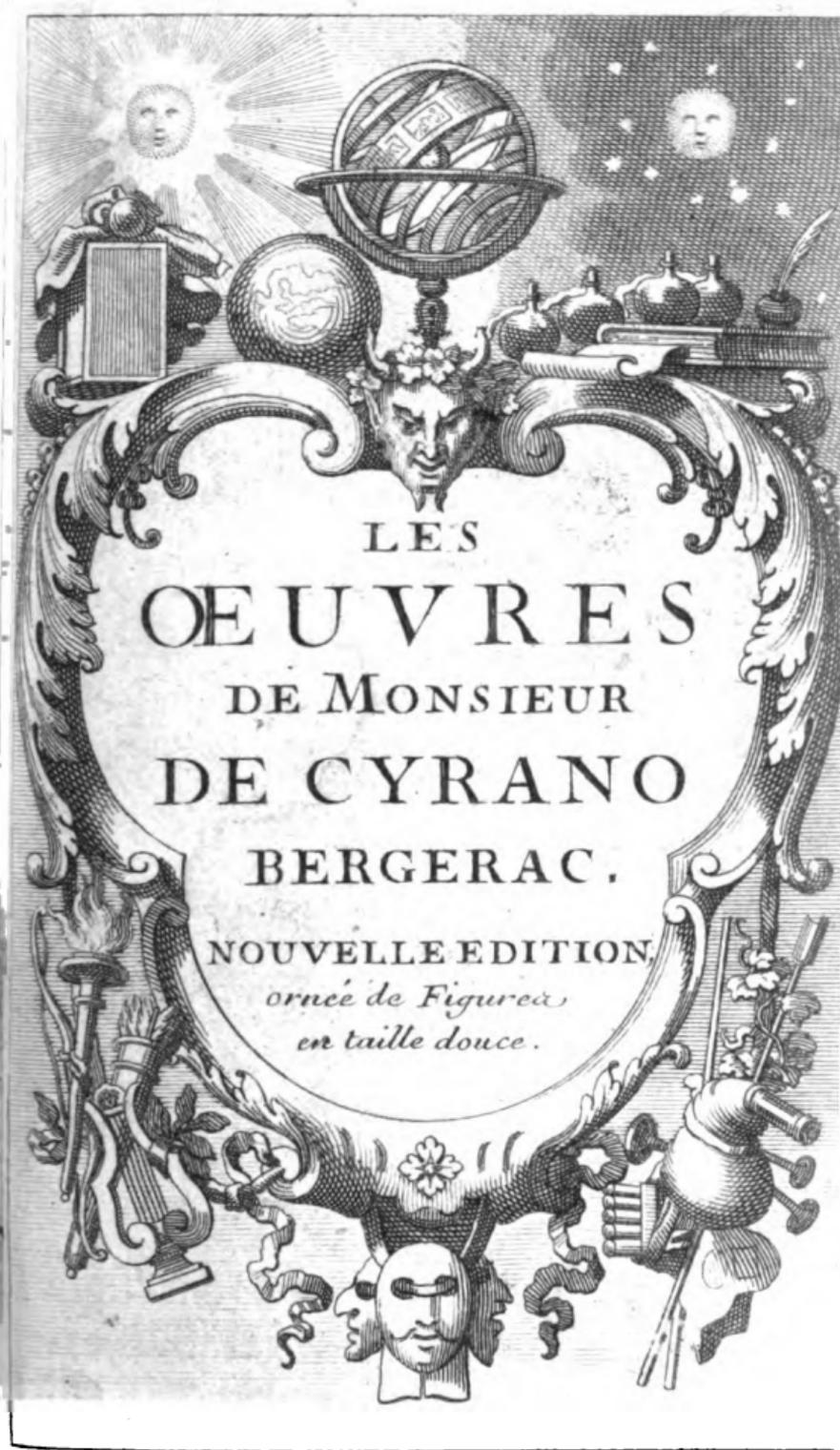
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 496820





LES
OEUVRES
DE MONSIEUR
DE CYRANO
BERGERAC.

NOUVELLE EDITION,
*ornée de Figures
en taille douce.*

LES
ŒUVRES

DE MONSIEUR
DE CYRANO de

BERGERAC; *Savinien*

NOUVELLE EDITION,

ornée de Figures en Taille-douce

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez JACQUES DESBORDIS, Libraire,
vis-à-vis la grande porte de la Bourse,

M. DCCIX.

848

e997

1709

v.2

Director
argues
1289-46
57140

848
C994
1704
V. 2

I



HISTOIRE COMIQUE DES ETAT ET EMPIRE DE LA LUNE.



A Lune étoit en son plein, le Ciel étoit découvert, & neuf heures du soir étoient sonnées, lorsque revenant de Clamard près Paris (où Montieur de Guigy le fils, qui en est Seigneur, nous avoit regalez plusieurs de mes amis & moy,) les diverses pensées que nous donna cette boule de safran, nous défrayerent sur le chemin : de sorte que les yeux noyez dans ce grand Astre, tantôt l'un le prenoit pour une lucarne du Ciel ; tantôt un autre assûroit que c'étoit la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon ; un autre, que ce pouvoit bien

Tome II.

A

2 ETAT ET EMPIRE

être le Soleil lui-même, qui s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardoit par un trou ce qu'on faisoit au Monde quand il n'y étoit pas. Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes entousiasmes aux vôtres, je croi, sans m'amuser aux imaginations pointuës dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la Lune est un Monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de Lune. Quelques-uns de la compagnie me regalerent d'un grand éclat de rire. Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la Lune de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un Monde. Mais j'eus beau leur alleguer que plusieurs grands hommes avoient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette pensée cependant, dont la hardiesse bialsoit à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondement chez moi, que pendant tout le reste du chemin je demeurai gros de mille définitions de Lune, dont je ne pouvois accoucher : de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnemens presque sérieux, il s'en falloit peu que je n'y déferasse déjà ; quand le miracle, ou l'accident, la Providence, la Fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimere, ou folie, si l'on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours. Etant arrivé chez moi, je montai dans mon Cabinet,

DE LA LUNE. 3

où je trouvai sur la table un livre ouvert, que je n'y avois point mis. C'étoit celui de Cardan; & quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vûë, comme par force sur une histoire de ce Philosophe, qui dit, qu'étudiant un soir à la chandelle, il apperçut entrer au travers des portes fermées, deux grands Vieillards, lesquels après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étoient habitans de la Lune, & en même temps disparurent. Je demurai si surpris, tant de voir un livre qui s'étoit apporté là tout seul, que de l'endroit où il s'étoit rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaîure d'incidens, pour une inspiration de faire connoître aux hommes que la Lune est un Monde. Quoy, disois-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre, qui peut-être est le seul au monde où cette matiere se traite si particulièrement, voler de ma bibliotheque sur ma table; devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, & fournir ensuite à ma fantaisie les reflexions, & à ma volonté les desseins que je fais! Sans doute, continuois-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme, sont-ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre, & qui l'ont ouvert sur cette page, pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont fait à Cardan. Mais, ajoutois-je,

A 2

4 E T A T E T E M P I R E

je ne sçaurois m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusques-là. Et pourquoi non? me répondois-je aussi-tost. Prométhée fut bien autrefois au Ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui? & ai-je lieu de n'en pas esperer un succès aussi favorable?

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude, succeda l'esperance de faire réüssir un si beau voyage: de sorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maison de campagne assez écartée, où après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnez à mon sujet, voici comme je donnai au Ciel.

J'avois attaché tout autour de moy quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le Soleil dardoit ses rayons si violemment, que la chaleur qui les attiroit, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au dessus de la moyenne region. Mais comme cette attraction me faisoit monter avec tant de rapidité, qu'au lieu de m'approcher de la Lune, comme je prétendois, elle me paroïssoit plus éloignée qu'à mon départ, je cassai plusieurs de mes fioles, jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontoit l'attraction, & que je redescendois vers la terre. Mon opinion ne fut point fausse, car j'y retombai quelque temps après; & à compter de l'heure que j'en étois parti, il devoit estre minuit. Cependant je reconnus que

DE LA LUNE.

le Soleil étoit alors au plus haut de l'horizon, & qu'il étoit là midy. Je vous laisse à penser combien je fus étonné. Certes, je le fus de si bonne sorte, que ne sçachant à quoy attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, Dieu avoit encore une fois recloüé le Soleil aux Cieux, afin d'éclairer une si genereuse entreprise. Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connoître le país où j'étois, veu qu'il me sembloit qu'étant monté droit, je devois estre descendu au même lieu d'où j'étois parti. Equipé pourtant comme j'étois, je m'acheminai vers une espeece de chaudiere, où j'apperçus de la fumée; & j'en étois à peine à une portée de pistolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tout nuds. Ils parurent fort surpris de ma rencontre; car j'étois le premier, à ce que je pense, qu'ils eussent jamais vû habillé de bouteilles. Et pour renverser encore toutes les interpretations qu'ils auroient pû donner à cet équipage, ils voyoient qu'en marchant je ne touchois presque point à la terre: Aussi ne sçavoient-ils pas qu'au moindre branle que je donnois à mon corps, l'ardeur des rayons de Midy me soulevoit avec ma rosée; & que sans que mes fioles n'étoient plus en assez grand nombre, j'eusse été possible à leur vûë enlevé dans les airs. Je les voulus aborder: mais comme si la frayeur les eût changez en oiseaux, un moment les vit perdre dans la forest pro-

6 ETAT ET EMPIRE

ehaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes sans doute avoient trahi le cœur. Je lui demandai avec bien de la peine, (car j'étois tout effoufflé) combien l'on comptoit de là à Paris, & depuis quand en France le monde alloit tout nud, & pourquoi ils me fuyoient avec tant d'épouvante? Cet homme à qui je parlois, étoit un vieillard olivâtre, qui d'abord se jeta à mes genoux; & joignant les mains en haut derrière la teste, ouvrit la bouche, & ferma les yeux. Il marmotta long-temps entre ses dents, mais je ne discernai point qu'il articulât rien: de façon que je pris son langage pour le gazouillement enroué d'un muet.

A quelque temps de là je vis arriver une compagnie de soldats tambour-battant, & j'en remarquai deux se separer du gros pour me reconnoître. Quand ils furent assez proches pour être entendus, je leur demandai où j'étois. Vous estes en France, me répondirent-ils: mais quel diable vous a mis en cet état? & d'où vient que nous ne vous connoissons point? Est-ce que les vaisseaux sont arrivez? En allez-vous donner avis à Monsieur le Gouverneur? & pourquoi avez-vous divisé votre eau de vie en tant de bouteilles? A tout cela je leur repartis, que le Diable ne m'avoit point mis en cet état; qu'ils ne me connoissoient pas, à cause qu'ils ne pouvoient pas connoître tous les hommes; que je ne sçavois point que la Seine portât de navires à Paris: que je n'avois point

DE LA LUNE. 7

d'avis à donner à Monsieur le Maréchal de l'Hospital, & que je n'étois point chargé d'eau de vie. Oh, oh, me dirent-ils, me prenant les bras, vous faites le gail-lard ! Monsieur le Gouverneur vous con-noîtra bien, lui. Ils me menerent vers leur gros, où j'appris que j'étois véritablement en France, mais en la Nouvelle : de sorte qu'à quelque temps de là je fus présenté au Vice-Roi, qui me demanda mon païs, mon nom, & ma qualité ; & après que je l'eus satisfait, lui contant l'agreable suc-cès de mon voyage, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand, de rencontrer un homme capable de hau-tes opinions, & qui ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il falloit que la Terre eût tourné pendant mon élévation ; puis qu'ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étois tombé par une li-gne quasi perpendiculaire en Canada.

Le soir, comme je m'allois coucher, il entra dans ma chambre, & me dit : Je ne ferois pas venu interrompre votre repos, si je n'avois crû qu'une personne qui a pû trouver le secret de faire tant de chemin en un demi jour, n'ait pas eu aussi celui de ne se point lasser. Mais vous ne sçavez pas, ajouta-t-il, la plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos Peres ? Ils veulent absolument que vous soyez Magicien ; & la plus grande grace que vous puissiez obtenir d'eux, est de ne

8 ETAT ET EMPIRE

passer que pour imposteur. Et en effet, ce mouvement que vous attribuez à la Terre, est un paradoxe assez délicat ; & pour moi , je vous dirai franchement , que ce qui fait que je ne suis pas de votre opinion , c'est qu'encore qu'hier vous foyez parti de Paris , vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée , sans que la Terre ait tourné : Car le Soleil vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles , ne doit-il pas vous avoir amené ici , puisque selon Ptolomée , & les Philosophes modernes , il chemine du biais que vous faites marcher la Terre ? Et puis , quelle grande vrai-semblance avez-vous , pour vous figurer que le Soleil soit immobile , quand nous le voyons marcher ? & quelle apparence que la Terre tourne avec tant de rapidité , quand nous la sentons ferme dessous nous ? Monsieur , lui repliquai-je , voici les raisons à peu près qui nous obligent à le préjuger. Premièrement , il est du sens commun , de croire que le Soleil a pris place au centre de l'Univers , puisque tous les corps qui sont dans la Nature , ont besoin de ce feu radical ; qu'il habite au cœur du Royaume , pour estre en état de satisfaire promptement à la nécessité de chaque partie ; & que la cause des generations soit placée au milieu de tous les corps , pour y agir également , & plus aisément : de même que la sage Nature a placé les parties genitales dans l'homme , les pepins dans le centre des pommes , les noyaux au milieu

DE LA LUNE. 9

de leur fruit: & de même que l'oignon conserve à l'abri de cent écorces qui l'environnent, le précieux germe, où dix millions d'autres ont à puiser leur essence: car cette pomme est un petit Univers à soi-même, dont le pepin plus chaud que les autres parties, est le soleil, qui répand autour de soi la chaleur conservatrice de son globe: & ce germe, dans cette opinion, est le petit soleil de ce petit monde, qui réchauffe & nourrit le set végétatif de cette petite masse. Cela donc supposé, je dis que la Terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur, & de l'influence de ce grand feu, elle se tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il seroit aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tourne autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer, quand nous voyons une Alloïette rôtie, qu'on a pour la cuire tourné la cheminée à l'entour. Autrement, si c'étoit au Soleil à faire cette corvée, il sembleroit que la medecine eût besoin du malade; que le fort dût plier sous le foible, le grand servir au petit; & qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tourneroit autour du vaisseau. Que si vous avez peine à comprendre comment une masse si lourde se peut mouvoir; dites-moi, je vous prie, les astres & les cieux que vous faites si solides, sont-ils plus legers? Encore est-il plus aisé à nous qui sommes

assurez de la rondeur de la Terre, de conclure son mouvement par sa figure : mais pourquoi supposer le Ciel rond, puisque vous ne le pouvez sçavoir, & que de toutes les figures, s'il n'a pas celle-ci, il est certain qu'il ne se peut mouvoir ? Je ne vous reproche point vos excentriques, ni vos épicycles, que vous ne sçauriez expliquer que tres-confusément, & dont je fauve mon système. Parlons seulement des causes naturelles de ce mouvement. Vous estes contraints, vous autres, de recourir aux intelligences, qui rémuent & gouvernent vos globes. Mais moi, sans interrompre le repos du souverain Être, qui sans doute a créé la Nature toute parfaite, & de la sagesse duquel il est de l'avoir achevée, de telle sorte que l'ayant accomplie pour une chose, il ne l'ait pas rendue défectueuse pour une autre ; je dis que les rayons du Soleil, avec ses influences, venant à frapper dessus par leur circulation, la font tourner, comme nous faisons tourner un globe en le frappant de la main ; ou de même que les fumées qui s'évaporent continuellement de son sein du côté que le Soleil la regarde, repercutées par le froid de la moyenne région, rejaillissent dessus, & de nécessité, ne la pouvant frapper que de biais, la font ainsi piroueter.

L'explication des deux autres mouvemens est encore embrouillée. Considérez un peu, je vous prie A ces mots, le Viceroi m'interrompit. J'aime mieux,

DE LA LUNE. 11

dit-il, vous dispenser de cette peine (aussi-bien ay-je lu sur ce sujet quelques Livres de Gassendi ;) mais à la charge que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos Peres, qui soutenoit votre opinion. En effet , disoit-il , je m'imagine que la Terre tourne , non point pour les raisons qu'allegue Copernic , mais parce que le feu d'Enfer étant enclos au centre de la Terre, les damnez qui veulent fuir l'ardeur de sa flâme , gravissent, pour s'en éloigner , contre la voûte , & font ainsi tourner la Terre , comme un chien fait tourner une rouë , lors qu'il court enfermé dedans.

Nous loiiâmes quelque temps cette pensée , comme un pur effet du zele de ce bon Pere : & enfin , le Vice-Roy me dit qu'il s'étonnoit fort, vû que le systême de Ptolomée étoit si peu probable , qu'il eût été si generalement reçu. Monsieur, luy répondis-je , la plupart des hommes qui ne jugent que par les sens , se sont laissé persuader à leurs yeux ; & de même que celui dont le vaisseau voguë terre à terre , croit demeurer immobile , & que le rivage chemine ; ainsi les hommes tournant avec la Terre autour du Ciel , ont crû que c'étoit le Ciel luy-même qui tournoit autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains , qui se persuadent que la Nature n'a été faite que pour eux : comme s'il étoit vray-semblable que le Soleil , un grand corps quatre cens trente-quatre

12 ETAT ET EMPIRE

fois plus vaste que la Terre, n'eût été allumé que pour meurir ses neffles, & pommer ses chous. Quant à moy, bien loin de consentir à leur insolence, je croy que les Planettes sont des Mondes autour du Soleil, & que les Etoiles fixes sont aussi des Soleils qui ont des Planettes autour d'eux, c'est à dire, des Mondes que nous ne voyons pas d'icy, à cause de leur petitesse; & parce que leur lumiere empruntée ne sçauroit venir jusqu'à nous: Car comment en bonne foy, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes desertes, & que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes? Quoy, parce que le Soleil compasse nos jours & nos années, est-ce à dire pour cela qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Non, non, si ce Dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du Roy éclaire par accident un Crocheteur qui passe dans la rue. Mais, me dit-il, si, comme vous assurez, les Etoiles fixes sont autant de Soleils, on pourroit conclure de là, que le Monde seroit infini, puis qu'il est vray-semblable que les Peuples de ce Monde qui sont autour d'une Etoile fixe, que vous prenez pour un Soleil, découvrent encore au dessus d'eux d'autres Etoiles fixes, que nous ne sçaurions appercevoir d'icy, & qu'il en va de cette sorte à l'infini.

N'en doutez point, luy repliquay-je,

Comme Dieu a pû faire l'ame immortelle, il a pû faire le Monde infini, s'il est vray que l'Eternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, & l'infini une étendue sans limites. Et puis, Dieu seroit fini luy-même, supposé que le Monde ne fût pas infini, puis qu'il ne pourroit pas être où il n'y auroit rien, & qu'il ne pourroit accroître la grandeur du Monde, qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'étoit pas auparavant. Il faut donc croire, que comme nous voyons d'icy Saturne & Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de Mondes que nous n'appercevons pas, & que l'Univers est à l'infini construit de cette sorte. Ma foy, me repliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne sçau-rois du tout comprendre cet infini. Et dites-moy, luy repartis-je, comprenez-vous le rien qui est au de-là? Point du tout. Car quand vous songez à ce neant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent, ou comme de l'air; & cela, c'est quelque chose: mais l'infini, si vous ne le comprenez en general, vous le concevez au moins par parties, puis qu'il n'est pas difficile de se figurer au de-là de ce que nous voyons de terre & d'air, d'autre air, & d'autre terre. Or l'infini n'est rien qu'une tiffure sans bornes de tout cela. Que si vous me demandez de quelle façon ces Mondes ont été faits, vû que la sainte Ecriture parle seulement

14 ETAT ET EMPIRE

d'un que Dieu créa, je réponds que je ne dispute plus : car si vous voulez m'obliger à vous rendre raison de ce que me fournit mon imagination, c'est m'ôter la parole, & m'obliger de vous confesser que mon raisonnement le cederà toujours en ces fortes de choses à la foy. Il me dit qu'à la verité sa demande étoit blâmable, mais que je reprisse mon idée. De sorte, ajoutay-je, que tous ces autres Mondes qu'on ne voit point, ou qu'on ne croit qu'imparfaitement, ne sont rien que l'écume des Soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourroient-ils subsister, s'ils n'étoient attachez à quelque matiere qui les nourrit? Or de même que le feu pousse loin de soy la cendre dont il est étouffé; de même que l'or dans le creuset se détache en s'affinant du marcasite qui affoiblit son carat, & de même encore que notre cœur se dégage par le vomissement, des humeurs indigestes qui l'attaquent; ainsi ces Soleils dégorgent tous les jours, & se purgent des restes de la matiere qui noïoit leur feu : mais lors qu'ils auront tout à fait consommé cette matiere qui les entretient, vous ne devez point douter qu'ils ne se répandent de tous côtez, pour chercher une autre pâture, & qu'ils ne s'attachent à tous les Mondes qu'ils auront construits autrefois, à ceux particulièrement qu'ils rencontreront les plus proches; alors ces grands feux rebrouillans tous les corps, les rechâsseront pêle-mêle de toutes parts comme aupara-

vant ; & s'étant peu à peu purifiés , ils commenceront de servir de Soleils à d'autres petits Mondes qu'ils engendreront , en les poussant hors de leurs Sphères : Et c'est ce qui a fait sans doute prédire aux Pythagoriciens , l'embrasement universel. Cecy n'est pas une imagination ridicule , la Nouvelle France où nous sommes en produit un exemple bien convaincant. Ce vaste Continent de l'Amérique est une moitié de la Terre , laquelle en dépit de nos Prédecesseurs , qui avoient mille fois cinglé l'Océan , n'avoit point encore été découverte : aussi n'y étoit-elle pas encore , non plus que beaucoup d'isles , de peninsules , & de montagnes , qui se sont soulevés sur le globe , quand les roüillures du Soleil qui se nettoyoit , ont été poussées assez loin , & condensées en pelotons assez pesans pour être attirés par le centre de notre Monde , possible peu après en particules menuës , possible peut-être aussi tout à coup en une masse. Cela n'est pas si déraisonnable , que saint Augustin ne l'eût applaudi , si la découverte de ce Pays eût été faite de son âge : puis que ce grand Personnage , dont le genie étoit fort éclairé , assure que de son temps la Terre étoit plate comme un four , & qu'elle nageoit sur l'eau comme la moitié d'une orange coupée : mais si j'ay jamais l'honneur de vous voir en France , je vous feray observer par une lunette excellente , que certaines obscuritez , qui d'icy paroissent des taches , sont des Mondes qui se construisent.

16 ETAT ET EMPIRE

Mes yeux qui se fermoient en achevant ce discours, obligerent le Vice-roy de sortir. Nous eûmes le lendemain, & les jours suivans, des entretiens de pareille nature: mais comme quelque temps après l'embarras des affaires de la Province accrocha notre Philosophe, je retombay de plus belle au dessein de monter à la Lune.

Je m'en allois, dès qu'elle étoit levée, rêvant parmy les bois à la conduite & à la réussite de mon entreprise; & enfin une veille de saint Jean, qu'on tenoit conseil dans le Fort pour déterminer si l'on donneroit secours aux Sauvages du Pays contre les Iroquois, je m'en allay tout seul derriere notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, où voicy ce que j'exécutay. J'avois fait une machine, que je m'imaginois capable de m'élever autant que je voudrois; en sorte que rien de tout ce que j'y croyois nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans, & me précipitay en l'air du haut d'une roche: mais parce que je n'avois pas bien pris mes mesures, je culbutay rudement dans la vallée, Tout froissé néanmoins que j'étois, je m'en retournay à ma chambre, sans perdre courage, & je pris de la moëlle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'étois tout meurtri depuis la tête jusqu'aux pieds; & après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale, je m'en retournay chercher ma machine; mais je ne la trouvay point, car des soldats qu'on avoit envoyez dans la forest couper du bois

bois pour faire le feu de la saint Jean, l'ayant rencontrée par hazard, l'avoient apportée au Fort, où après plusieurs explications de ce que ce pouvoit être; quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y falloit attacher quantité de fusées volantes, d'autant que leur rapidité les ayant enlevées bien-haut, & le ressort agitant ses grandes aîles, il n'y auroit personne qui ne prît cette machine pour un Dragon de feu. Je la cherchay long-temps cependant, mais enfin je la trouvay au milieu de la Place deKébec, comme on y mettoit le feu. La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand peril, me transporta tellement, que je courus saisir le bras du soldat qui y allumoit le feu, je luy arrachay sa mèche & me jettay tout furieux dans ma machine pour briser l'artifice dont elle étoit environnée; mais j'arrivay trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds, que me voila enlevé dans la nuë. L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultez de mon ame, que je ne me sois souvenu depuis, de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car dès que la flâme eut devoré un rang de fusées, qu'on avoit disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordoit chaque demie douzaine, un autre étage s'embrasoit, puis un autre; en sorte que le salpêtre prenant feu, éloignoit le peril en le croissant. La matiere toutefois étant usée, fit que l'artifice manqua; &

lors que je ne songeois plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis, sans que je remuasse aucunement, mon élévation continuée ; & ma machine prenant congé de moy, je la vis tomber vers la Terre. Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joye si peu commune, que ravi de me voir délivré du danger assuré, j'eus l'imprudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchois des yeux & de la pensée, ce qui en pouvoit être la cause, j'apperçus ma chair boursouffée, & grasse encore de la moielle dont je m'étois enduit à cause des meurtrissures de mon trébuchement. Je connus qu'étant alors en décours, & la Lune pendant ce quartier ayant accoustumé de sucer la moielle des animaux, elle buvoit celle dont je m'étois enduit, avec d'autant plus de force, que son globe étoit plus proche de moy, & que l'interposition des nuées n'en affoiblissoit point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ay fait depuis, beaucoup plus de trois quarts du chemin qui separe la Terre d'avec la Lune, je me vis tout d'un coup cheoir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon ; encore ne m'en fûs-je pas apperçû, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la verité, que je ne retombois pas vers notre Monde ; car encore que je me trouvasse entre deux Lunes, & que je remarquasse fort bien que je m'é-

loignois de l'une à mesure que je m'approchois de l'autre, j'étois assuré que la plus grande étoit notre globe; parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les refractions éloignées du Soleil venant à confondre la diversité des corps & des climats, il ne m'avoit plus paru que comme une grande plaque d'or. Cela me fit imaginer que je baïffois vers la Lune; & je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avois commencé de cheoir qu'après les trois quarts du chemin. Car, disois-je en moy-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité ait aussi moins d'étendue, & que par conséquent j'aye senti plus tard la force de son centre.

Enfin, après avoir été fort long-temps à tomber, à ce que je préjugeay, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer; le plus loin dont je me souviens, c'est que je me trouvay sous un arbre, embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses, que j'avois éclatées par ma chute, & le visage mouillé d'une pomme qui s'étoit écachée contre.

Par bonheur, ce lieu-là étoit comme vous le sçavez bien-tôt. . . . Ainsi vous pouvez bien juger que sans ce hazard je serois mille fois mort. J'ay souvent fait depuis reflexion sur ce que le vulgaire assure, qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé auparavant de toucher

20 ETAT ET EMPIRE

la terre ; & j'ai conclu de mon aventure, qu'il en avoit menti, ou bien qu'il falloit que le jus energique de ce fruit, qui m'avoit coulé dans la bouche, eût rappelé mon ame, qui n'étoit pas loin de mon cadavre encore tout-tiede, & encore disposé aux fonctions de la vie. En effet, si-tôt que je fus à terre, ma douleur s'en alla, avant même que de se peindre en ma memoire ; & la faim dont pendant mon voyage j'avois été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un léger souvenir de l'avoir perduë.

A peine, quand je fus relevé, eus-je observé la plus large de quatre grandes rivières qui forment un lac en la bouchant, que l'esprit ou l'ame invisible des simples qui s'exhalent sur cette contrée, me vint réjouir l'odorat ; & je connus que les cailloux n'y étoient ni durs ni raboteux, & qu'ils avoient soin de s'amollir, quand on marchoit dessus. Je rencontraï d'abord une forest de cinq avenues, dont les arbres par leur excessive hauteur sembloient porter au Ciel un parterre de haute futaie. En promenant mes yeux de la racine au sommet, puis les précipitant du faite jusqu'au pied, je doutois si la terre les portoit, ou si eux-mêmes ne portoient point la terre penduë à leurs racines ; leur front superbement élevé, sembloit aussi plier comme par force sous la pesanteur des globes celestes, dont on diroit qu'ils ne soustiennent la charge qu'en gemissant ; leurs bras étendus vers le

Ciel , témoignoient en l'embrassant demander aux Astres la benignité toute pure de leurs influences , & les recevoir auparavant qu'elles ayent rien perdu de leur innocence , au lit des Elemens. Là de tous côtez les fleurs , sans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature , respirent une haleine si douce , quoique sauvage , qu'elle réveille & satisfait l'odorat ; là l'incarnat d'une rose sur l'Églantier , & l'azur éclatant d'une violette sous des ronces , ne laissant point de liberté pour le choix , font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre ; là le printemps compose toutes les saisons ; là ne germe point de plante veneneuse , que sa naissance ne trahisse sa conservation ; là les ruisseaux par un agreable murmure racontent leurs voyages aux cailloux ; là mille petits gosiers emplumez font retentir la foreff du bruit de leurs melodieuses chansons ; & la tremouffante assemblée de ces divins musiciens est si generale , qu'il semble que chaque feuille dans le bois ait pris la langue & la figure d'un Rossignol ; & même l'Echo prend tant de plaisir à leurs airs , qu'on diroit à les lui entendre repeter , qu'elle ait envie de les apprendre : à côté de ce bois se voyent deux prairies , dont le verger continu fait une émeraude à perte de vûë. Le mélange confus des peintures , que le Printemps attache à cent petites fleurs , en égare les nuances l'une dans l'autre avec une si agreable confusion , qu'on ne sçait si ces

22 ETAT ET EMPIRE

fleurs agitées par un doux Zéphire, courent plutôt après elles-mêmes, qu'elles ne fuient pour échapper aux caresses de ce vent folâtre; on prendroit même cette prairie pour un Ocean, à cause qu'elle est comme une mer qui n'offre point de rivage, en sorte que mon œil épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoyoit vite ma pensée; & ma pensée doutant que ce fût l'extrémité du monde, se vouloit persuader que des lieux si charmans avoient peut-être forcé le Ciel de se joindre à la terre. Au milieu d'un tapis si vaste & si agréable, court à boiuillons d'argent une fontaine rustique, qui couronne ses bords d'un gazon émaillé de bassinets, de violettes, & de cent autres petites fleurs, qui semblent se presser à qui s'y mirera la première; elle est encore au berceau, car elle ne vient que de naître; & sa face jeune & polie ne montre pas seulement une ride: les grands cercles qu'elle promène en revenant mille fois sur son même, montrent que c'est bien à regret qu'elle sort de son pays natal; & comme si elle eût été honteuse de se voir caressée auprès de sa mère, elle repoussa en murmurant sa main qui la vouloit toucher: les animaux qui s'y venoient defalterer, plus raisonnables que ceux de notre Monde, remoi-gnoient estre surpris de voir qu'il faisoit grand jour vers l'horison, pendant qu'ils regardoient le Soleil aux Antipodes, & n'osoient se pencher sur le bord, de crainte de tomber au Firmament.

Il faut que je vous avouë qu'à la vuë de tant de belles choses, je me sentis chartrouillé de ces agreables douleurs qu'on dit que sent l'embrion à l'infusion de son ame. Le vieil poil me tomba, pour faire place à d'autres cheveux plus épais & plus déliez : je sentis ma jeunesse se rallumer, mon visage devenir vermeil, ma chaleur naturelle se remêler doucement à mon humide radical : enfin je reculai sur mon âge environ quatorze ans.

J'avois cheminé une demie lieuë à travers une forest de jasmins & de myrthes, quand j'apperçus couché à l'ombre je ne sçai quoi qui remuoit : c'étoit un jeune adolescent, dont la majestueuse beauté me força presque à l'adoration. Il se leva pour m'en empêcher. Ce n'est pas à moi, s'écria-t-il, c'est à Dieu que tu dois ces humilitez. Vous voyez une personne, lui répondis-je, consternée de tant de miracles, que je ne sçai par lequel débiter mes admirations ; car venant d'un Monde que vous prenez sans doute ici pour une Lune, je pensois estre abordé dans une autre, que ceux de mon païs appellent la Lune aussi ; & voila que je me trouve en Paradis, aux pieds d'un Dieu qui ne veut pas estre adoré. Horsmis la qualité de Dieu, me repliqua-t-il, dont je ne suis que la creature, ce que vous dites est veritable : cette terre-ci est la Lune, que vous voyez de votre globe ; & ce lieu-ci où vous marchez est . . . Or en ce temps-là l'imagination chez l'homme é-

24 E T A T E T E M P I R E

toit si forte , pour n'avoir point encore été corrompue , ni par les débauches , ni par la crudité des alimens , ni par l'altération des maladies , qu'étant alors excité du violent desir d'aborder cet azile , & sa masse étant devenue legere par le feu de cet entousiasme , il y fut enlevé de la même sorte qu'il s'est vu des Philosophes , leur imagination fortement tendue à quelque chose , estre emportez en l'air par des ravissmens que vous appelez extatiques que l'infirmité de son sexe rendoit plus foible & moins chaude , n'auroit pas eu sans doute l'imaginative assez vigoureuse pour vaincre par la contention de sa volonté le poids de la matiere , mais parce qu'il y avoit tres-peu La sympathie dont cette moitié étoit encore liée à son tout , la porta vers lui à mesure qu'il montoit , comme l'ambre se fait suivre de la paille , comme l'aimant se tourne au Septentrion d'où il a été attaché , & attira cette partie de lui-même , comme la mer attire les fleuves qui sont sortis d'elle. Arrivez qu'ils furent en votre terre , ils s'habituerent entre la Mesopotamie & l'Arabie : certains peuples l'ont connu sous le nom . . . : & d'autres sous celui de Prométhée , que les Poètes feignirent avoir dérobé le feu du Ciel , à cause de ses descendans qu'il engendra pourvus d'une ame aussi parfaite que celle dont il étoit rempli : ainsi pour habiter votre Monde cet homme laissa celui-ci desert , mais le Tout-sage ne voulut

voulut pas qu'une demeure si heureuse restât sans Habitans, il permit peu de jours après... Ennuyé de la compagnie des hommes, dont l'innocence se corrompoit, il eut envie de les abandonner. Ce Personnage toutefois ne jugea point de retraite assurée contre l'ambition de ses parens, qui s'égorgeoient déjà pour le partage de votre Monde, sinon la Terre bienheureuse, dont son ayeul luy avoit tant parlé, & dont personne n'avoit encore observé le chemin : mais son imagination y suppléa ; car comme il eut observé... il remplit deux grands vases, qu'il luta hermetiquement, & se les attacha sous les aîles : la fumée, aussi-tôt qu'il tendoit à s'élever, & qui ne pouvoit pénétrer le métal, poussa les vases en haut, & de la sorte ces vases enleverent avec eux ce grand Homme. Quand il fut monté jusques à la Lune, & qu'il eût jetté les yeux sur ce beau jardin, un épanouissement de joye presque surnaturelle, luy fit connoître que c'étoit le lieu où son ayeul avoit autrefois demeuré. Il délia promptement les vaisseaux qu'il avoit ceints comme des aîles autour de ses épaules, & le fit avec tant de bonheur, qu'à peine étoit-il en l'air quatre toises au dessus de la Lune, qu'il prit congé de ses nageoires : L'élevation cependant étoit assez grande pour le beaucoup blesser, sans le grand tour de sa robe, où le vent s'engouffra, & le souleva doucement, jusques à ce qu'il eût mis pied à terre. Pour les deux vases, ils mon-

terent jusques à un certain espace où ils sont demeurez : & c'est ce qu'aujourd'hui vous appelez les Balances.

Il faut maintenant que je vous raconte la façon dont j'y suis venu. Je croy que vous n'aurez pas oublié mon nom ; car je vous l'ay dit n'agueres. Vous sçavez donc que j'habitois sur les agréables bords d'un des plus renommez fleuves de votre Monde, où je menois parmi les Livres une vie assez douce pour ne la pas regretter, encore qu'elle s'écoulât : cependant plus les lumieres de mon esprit croissoient, plus croissoit aussi la connoissance de celles que je n'avois point. Jamais nos Sçavans ne me rementevoient l'illustre Mada, que le souvenir de sa Philosophie parfaite ne me fist soupirer. Je desespérois de la pouvoir acquerir, quand un jour, après avoir long-temps rêvé, je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, que je mis dans un fourneau ; puis lors qu'il fut bien purgé, précipité, & dissout, j'en tiray l'attractif calciné, & le reduisis à la grosseur d'environ une balle mediocre.

Ensuite de ces préparations, je fis construire une machine de fer fort legere, dans laquelle j'entray & lors que je fus bien ferme & bien appuyé sur le siège, je ruay fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or la machine de fer que j'avois forgée tout exprés, plus massive au milieu qu'aux extrémitez, fut enlevée aussi-tôt, & dans un parfait équilibre, à cause qu'elle se pouvoit toujours plus vite par cet en-

droit. Ainsi donc, à mesure que j'arrivois où l'aimant m'avoit attiré, je rejetois aussi-tôt ma boule en l'air au dessus de moy. Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous votre bale si droit au dessus de votre chariot, qu'il ne se trouvât jamais à côté? Je ne voy point de merveille en cette aventure, me dit-il : car l'aimant pousé qu'il étoit en l'air, attiroit le fer droit à soy; & par conséquent il étoit impossible que je montasse jamais à côté. Je vous diray même que tenant ma boule en ma main, je ne laissois pas de monter, parce que le chariot couroit toujours à l'aimant que je tenois au dessus de luy: Mais la faillie de ce fer pour s'unir à ma boule, étoit si violente, qu'elle me faisoit plier le corps en double, de sorte que je n'osay tenter qu'une fois cette nouvelle experience. A la verité c'étoit un spectacle à voir bien étonnant; car l'acier de cette maison volante, que j'avois poli avec beaucoup de soin, réfléchissoit de tous côtez la lumiere du Soleil, si vive & si brillante, que je croyois moy-même être tout en feu. Enfin après avoir beaucoup rué & volé après mon coup, j'arrivay, comme vous avez fait, en un terme où je tombois vers ce Monde-ci; & parce qu'en cet instant je tenois ma boule bien serrée entre mes mains, ma machine, dont le siege me pressoit pour approcher de son attractif, ne me quitta point. Tout ce qui me restoit à craindre, c'étoit de me rompre le col : mais pour m'en garantir, je

28 ETAT ET EMPIRE

rejettois ma boule de temps en temps, afin que la violence de la machine retenuë par son attractif, se rallentît, & qu'ainsi ma chute fût moins rude, comme en effet il arriva ; car quand je me vis à deux ou trois cens toises près de terre, je lançay ma bale de tous côtez à fleur du chariot, tantôt deçà, tantôt delà, jusques à ce que je m'en vissé à une certaine distance ; & aussi-tôt je la jettay au dessus de moy, & ma machine l'ayant suivie, je la quittay, & me laissay tomber d'un autre côté le plus doucement que je pûs sur le sable : de sorte que ma chute ne fut pas plus violente, que si je fusse tombé de ma hauteur. Je ne vous représenteray point l'étonnement qui me saisit à la vûe des merveilles qui sont ceans, parce qu'il fut à peu près semblable à celui dont je viens de vous voir consterné. . . .

J'en avois à peine goûté, qu'une épaisse nuée tomba sur mon ame : je ne vis plus personne auprès de moy, & mes yeux ne reconnurent en toute l'hémisphere une seule trace du chemin que j'avois fait ; & avec tout cela je ne laissois pas de me souvenir de tout ce qui m'étoit arrivé. Quand depuis j'ay fait réflexion sur ce miracle, je me suis figuré que l'écorce du fruit où j'avois mordu, ne m'avoit pas tout à fait abruti, à cause que mes dents la traversant, se sentirent un peu du jus qu'elle couvroit, dont l'énergie avoit dissipé les malignitez de l'écorce. Je restay bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un País que je

ne connoissois point. J'avois beau promettre mes yeux, & les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offroit pour les consoler. Enfin je résolus de marcher, jusques à ce que la fortune me fist rencontrer la compagnie de quelques bêtes, ou de la mort.

Elle m'exauça, car au bout d'un demi quart de lieuë, je rencontray deux fort grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moy, l'autre s'enfuit legerement au gîte (au moins je le pensay ainsi,) à cause qu'à quelque temps de là je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cent de même espee, qui m'environnerent. Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avoient la taille & la figure comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avois ouï conter à ma nourrice, des Syrenes, des Faunes, & des Satyres : de temps en temps ils élevoient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration de me voir, que je croyois quasi être devenu monstre. Enfin une de ces bêtes-hommes m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jetta sur son dos, & me mena dans leur Ville, où je fus plus étonné que devant, quand je reconnus en effet que c'étoit des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lors que ce peuple me vit si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées de longueur) & mon corps soutenu de deux

pieds seulement, ils ne pûrent croire que je fusse un homme : car ils tenoient que la Nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes, deux jambes & deux bras, elles s'en devoient servir comme eux. Et en effet, rêvant depuis là-dessus, j'ai songé que cette situation de corps n'étoit point trop extravagante, quand je me suis souvenu que les enfans, lors qu'ils ne sont encore instruits que de nature, marchent à quatre pieds, & qu'ils ne se levent sur deux que par le soin de leurs nourrices, qui les dressent dans de petits chariots, & leur attachent des lanières, pour les empêcher de cheoir sur les quatre, comme la seule assiette où la figure de notre masse incline de se reposer.

Ils disoient donc (à ce que je me suis fait depuis interpreter) qu'inafailliblement j'étois la femelle du petit animal de la Reine. Ainsi je fus, en qualité de telle ou d'autre chose, mené droit à l'Hôtel de Ville, où je remarquay, selon le bourdonnement & les postures que faisoient & le Peuple & les Magistrats, qu'ils consultoient ensemble ce que je pouvois être. Quand ils eurent long-temps conféré, un certain Bourgeois qui gardoit les bêtes rares, supplia les Echevins de me commettre à sa garde, en attendant que la Reine m'envoyât querir, pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, & ce Bâteleur me porta à son logis, où il m'instruisit à faire le godenot, à faire des culebutes, à figurer des grimaces; & les apresdinées il fai-

soit prendre à la porte un certain prix de ceux qui me vouloient voir. Mais le Ciel fléchi de mes douleurs, & fâché de voir prophaner le temple de son maître, voulut qu'un jour, comme j'étois attaché au bout d'une corde, avec laquelle le Charlatan me faisoit sauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme, qui me demanda en Grec qui j'étois? Je fus bien étonné d'entendre parler en ce Pais-là comme en notre Monde. Il m'interrogea quelque temps : je luy répondis, & luy contay ensuite généralement toute l'entreprise & le succès de mon voyage. Il me consola, & je me souviens qu'il me dit : Hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des foiblesses de votre Monde. Il y a du vulgaire ici comme là, qui ne peut souffrir la pensée des choses où il n'est point accoutumé : mais sçachez qu'on ne vous traite qu'à la pareille ; & que si quelqu'un de cette terre avoit monté dans la vôtre, avec la hardiesse de se dire homme, vos Sçavans le feroient étouffer comme un monstre. Il me promit ensuite qu'il avertiroit la Cour de mon désastre ; & il ajouta qu'aussi-tôt qu'il avoit sçu la nouvelle qui couroit de moy, il étoit venu pour me voir, & m'avoit reconnu pour un homme du Monde dont je me disois, parce qu'il y avoit autrefois voyagé, & qu'il avoit demeuré en Grece, où on l'appelloit le Démon de Socrate ; qu'il avoit, depuis la mort de ce Philosophe, gouverné & instruit à Thebes Epaminondas ; qu'en-

suite étant passé chez les Romains, la Justice l'avoit attaché au parti du jeune Caton ; qu'après sa mort il s'étoit donné à Brutus. Que tous ces grands Personnages n'ayant laissé en ce Monde à leurs places que le phantôme de leurs vertus, il s'étoit retiré avec ses compagnons dans les Temples & dans les Solitudes. Enfin, ajouta-t-il, le Peuple de votre Terre devint si stupide & si grossier, que mes compagnons & moy perdîmes tout le plaisir que nous avions autrefois pris à l'instruire. Il n'est pas que vous n'avez entendu parler de nous ; car on nous appelloit Oracles, Nymphes, Genies, Fées, Dieux Foyers, Lemures, Larves, Lamiers, Farfadets, Naiades, Incubes, Ombres, Mânes, Spectres, & Phantômes ; & nous abandonnâmes votre Monde sous le Regne d'Auguste, un peu après que je me fus apparu à Drusus, fils de Livia, qui portoit la guerre en Allemagne, & que je luy eus défendu de passer outre. Il n'y a pas long-temps que j'en suis arrivé pour la seconde fois ; depuis cent ans en ça j'ay eu commission d'y faire un voyage, j'ay rodé beaucoup en Europe, & conversé avec des personnes que possible vous aurez connus. Un jour entr'autres, j'apparus à Cardan comme il étudioit, je l'instruisis de quantité de choses ; & en récompense il me promit qu'il témoigneroit à la posterité, de qui il tenoit les miracles qu'il s'attendoit d'écrire. J'y vis Agrippa, l'Abbé Tritême, le Docteur Fausste, la Brosse, César, & une certaine Caballe de

jeunes gens, que le vulgaire a connus sous le nom de Chevaliers de la Rose-Croix, à qui j'ay enseigné quantité de souplesses & de secrets naturels, qui sans doute les auront fait passer pour de grands Magiciens. Je connus aussi Campanelle ; ce fut moy qui luy conseillay, pendant qu'il étoit à l'Inquisition dans Rome, de styler son visage & son corps aux postures ordinaires de ceux dont il avoit besoin de connoître l'interieur, afin d'exciter chez soy, par une même assiette, les pensées que cette même situation avoit appellées dans ses adversaires, parce qu'ainsi il menageroit mieux leur ame quand il la connoitroit ; & il commença, à ma priere, un Livre, que nous intitulâmes, *de Sensu rerum*. J'ay fréquenté pareillement en France la Mothe le Vayer & Gassendi ; ce second est un homme qui écrit autant en Philosophe que ce premier y vit. J'y ay connu quantité d'autres gens, que votre siècle traite de divins, mais je n'ay trouvé en eux que beaucoup de babil & beaucoup d'orgueil. Enfin comme je traversois de votre País en Angleterre, pour étudier les mœurs de ses Habitans, je rencontray un homme, la honte de son País ; car certes c'est une honte aux Grands de votre Etat de reconnoître en luy, sans l'adorer, la vertu dont il est le trône. Pour abreger son Panegyrique, il est tout esprit, il est tout cœur, & il a toutes ces qualitez, dont une jadis suffisoit à marquer un Héros. C'étoit Tristan l'Hermite. Veritablement, il faut que

34 **ETAT ET EMPIRE**

je vous avouë, que quand je vis une vertu si haute, j'apprehenday qu'elle ne fût pas reconnüe ; c'est pourquoy je tâchay de luy faire accepter trois phioles ; la premiere étoit pleine d'huile de Talk ; l'autre, de poudre de projection ; & la dernière, d'or potable : mais il les refusa avec un dédain plus genereux, que Diogene ne reçut les complimens d'Alexandre. Enfin je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand Homme ; sinon que c'est le seul Poëte, le seul Philosophe, & le seul homme libre que vous ayez. Voilà les Personnes considerables que j'ay conversées ; tous les autres, au moins ceux que j'ay connus, sont si fort au deffous de l'homme, que j'ay vu des bêtes un peu au deffus.

Au reste, je ne suis point originaire de votre Terre, ni de celle-ci, je suis né dans le Soleil : mais parce que quelquefois notre Monde se trouve trop peuplé, à cause de la longue vie de ses Habitans, & qu'il est presque exempts de guerres & de maladies ; de temps en temps nos Magistrats envoient des Colonies dans les Mondes des environs : quant à moy, je fus commandé pour aller au vôtre, & déclaré Chef de la Peuplade qu'on y envoyoit avec moy. J'ay passé depuis en celui-ci, pour les raisons que je vous ay dites ; & ce qui fait que j'y demeure actuellement, c'est que les hommes y sont amateurs de la verité, qu'on n'y voit point de Pédans, que les Philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison, & que l'autorité d'un

Sçavant, ni le plus grand nombre, ne l'emportent point sur l'opinion d'un Bateur en grange, quand il raisonne aussi fortement. Bref en ce País, on ne compte pour insensez que les Sophistes & les Orateurs. Je lui demandai combien de temps ils vivoient, il me répondit, trois ou quatre mille ans, & continua de cette sorte.

Encore que les habitans du Soleil ne soient pas en aussi grand nombre que ceux de ce Monde, le Soleil en regorge bien souvent, à cause que le Peuple, pour être d'un temperament fort chaud, est remuant & ambitieux, & digere beaucoup.

Ce que je vous dis ne vous doit pas sembler une chose étonnante; car quoique notre Globe soit tres-vaste, & le vôtre petit; quoique nous ne mourions qu'après quatre mille ans, & vous après un demi siècle; apprenez que tout de même qu'il n'y a pas tant de cailloux que de terre, ni tant de plantes que de cailloux, ni tant d'animaux que de plantes, ni tant d'hommes que d'animaux: ainsi il n'y doit pas avoir tant de démons que d'hommes, à cause des difficultez qui se rencontrent à la generation d'un composé parfait.

Je luy demanday s'ils étoient des corps comme nous. Il me répondit qu'oui; qu'ils étoient des corps, mais non pas comme nous, ni comme aucune chose que nous estimions telle: parce que nous n'appellons vulgairement corps, que ce que nous pouvons toucher: qu'au reste il n'y avoit rien en la nature, qui ne fût ma-

36 ETAT ET EMPIRE

teriel, & que quoy qu'ils le fussent eux-mêmes, ils étoient contraints, quand ils vouloient se faire voir à nous, de prendre des corps proportionnez à ce que nos sens sont capables de connoître, & que c'étoit sans doute ce qui avoit fait penser à beaucoup de monde, que les Histoires qui se contoient d'eux, n'étoient qu'un effet de la réverie des foibles, à cause qu'ils n'apparoissent que de nuit : & il ajoûta, que comme ils étoient contraints de bâtir eux-mêmes à la hâte le corps dont il falloit qu'ils se servissent, ils n'avoient le temps bien souvent de les rendre propres qu'à choisir seulement dessous un sens, tantôt l'ouïe, comme les voix des Oracles, tantôt la vuë, comme les Ardans & les Spectres, tantôt le toucher, comme les Incubes; & que cette masse n'étant qu'un air épaissi de telle ou telle façon, la lumiere par sa chaleur les détruisoit, ainsi qu'on voit qu'elle dissipe un broüillard en le dilatant.

Tant de belles choses qu'il m'expliquoit me donnerent la curiosité de l'interroger sur sa naissance, & sur sa mort; si au País du Soleil l'individu venoit au jour par les voyes de generation, & s'il mouroit par le desordre de son temperament, ou la rupture de ses organes. Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos sens & l'explication de ces Mysteres. Vous vous imaginez vous autres, que ce que vous ne sçauriez comprendre est spirituel, ou qu'il n'est point; mais cette conséquence est tres-fausse, & c'est un témoignage qu'il y a

dans l'Univers un million peut-être de choses, qui pour estre connues, demanderoient en vous un million d'organes tous differens. Moi, par exemple, je connois par mes sens la cause de la sympathie de l'aimant avec le pôle, celle du reflux de la mer, & ce que l'animal devient après sa mort; vous autres ne sçauriez donner jusques à ces hautes conceptions que par la foy, à cause que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne sçauroit s'imaginer ce que c'est que la beauté d'un paysage, le coloris d'un tableau, & les nuances de l'iris; ou bien il se les figurera tantôt comme quelque chose de palpable, comme le manger, comme un son, ou comme une odeur: tout de même si je voulois vous expliquer ce que j'apperçois par les sens qui vous manquent, vous vous le représenteriez comme quelque chose qui peut estre oïi, vû, touché, fleuré, ou savouré, & ce n'est rien cependant de tout cela.

Il en étoit là de son discours, quand mon bâteleur s'apperçut que la chambrée commençoit à s'ennuyer de mon jargon qu'ils n'entendoient point, & qu'ils prenoient pour un grognement non articulé: il se remit de plus belle à tirer ma corde pour me faire sauter, jusqu'à ce que les spectateurs étant saouls de rire, & d'affurer que j'avois presque autant d'esprit que les bêtes de leur pays, ils se retirèrent chacun chez soy.

38 ETAT ET EMPIRE

J'adoucissois ainsi la dureté des mauvais traitemens de mon maistre par les visites que me rendoit cet officieux Démon ; car de m'entretenir avec ceux qui me venoient voir , outre qu'ils me prenoient pour un animal des mieux enracinez dans la categorie des Brutes , ni je ne sçavois leur langue , ni eux n'entendoient pas la mienne ; & jugez ainsi quelle proportion : car vous sçauvez que deux Idiomes seulement sont usitez en ce pais , l'un qui sert aux grands , & l'autre qui est particulier pour le peuple.

Celui des grands n'est autre chose qu'une difference de tons non articulez , à peu près semblables à notre musique , quand on n'a pas ajoûté les paroles à l'air ; & certes c'est une invention tout ensemble & bien utile & bien agreable ; car quand ils sont las de parler , ou quand ils dédaignent de prostituer leur gorge à cet usage , ils prennent ou un Luth , ou un autre instrument , dont ils se servent , aussi-bien que de la voix , à se communiquer leurs pensées : de sorte que quelquefois ils se rencontreront jusqu'à quinze ou vingt de compagnie , qui agiteront un point de Theologie , ou les difficultez d'un procès , par un concert le plus harmonieux dont on puisse chatoüiller l'oreille.

Le second qui est en usage chez le peuple , s'exécute par le tremouffement des membres , mais non pas peut-être comme on se le figure ; car certaines parties du corps signifient un discours tout entier :

l'agitation, par exemple, d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre, d'un bras, d'un œil, d'une joue, feront chacun en particulier une oraison, ou une période, avec tous ses membres : d'autres ne servent qu'à designer des mots, comme un plis sur le front, les divers frissonnemens des muscles, les renversemens des mains, les battemens de pied, les contorsions de bras; de sorte que quand ils parlent, avec la coûtume qu'ils ont prise d'aller tout nuds, leurs membres accoutumés à gesticuler leurs conceptions, se remuent si dru, qu'il ne semble pas d'un homme qui parle; mais d'un corps qui tremble.

Presque tous les jours le Démon me venoit visiter, & ses merveilleux entretiens me faisoient passer sans ennuy les violences de ma captivité. Enfin un matin je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connoissois point, & qui m'ayant fort long-temps léché, me gueula doucement par l'esselle; & de l'une des pattes dont il me souûtenoit, de peur que je ne me blessasse, me jeta sur son dos, où ie me trouvai si mollement & si à mon aise, qu'avec l'affliction que me faisoit sentir un traitement de bête, il ne me prit aucune envie de me sauver; & puis, ces hommes qui marchent à quatre pieds, vont bien d'une autre vitesse que nous, puisque les plus pesans attrapent les Cerfs à la course.

Je m'affligeois cependant outre mesure, de n'avoir point de nouvelle de mon cour.

40 ETAT ET EMPIRE

tois Démon; & le soir de la première traite, arrivé que je fus au gîte, je me promenois dans la cour de l'hôtellerie, attendant que le manger fût prest, lors qu'un homme fort jeune & assez beau, me vint rire au nez, & jeter à mon col ses deux pieds de devant. Après que je l'eus quelque temps considéré: Quoy, me dit-il en François, vous ne connoissez plus votre ami? Je vous laisse à penser ce que je devins alors; certes ma surprise fut si grande, que deslors je m'imaginai que tout le globe de la Lune, tout ce qui m'y étoit arrivé, & tout ce que j'y voyois, n'étoit qu'enchantement, & cet homme-bête étant le même qui m'avoit servi de monture, continua de me parler ainsi: Vous m'aviez promis que les bons offices que je vous rendrois, ne vous sortiroient jamais de la mémoire; & cependant il semble que vous ne m'avez jamais vu. Mais voyant que je demeurois dans mon étonnement; enfin, ajouta-t-il, je suis ce Démon de Socrate. Ce discours augmenta mon étonnement. Mais pour m'en tirer, il me dit: Je suis le Démon de Socrate, qui vous ai diverti pendant votre prison, & qui pour vous continuer mes services, me suis revêtu du corps avec lequel je vous portai hier. Mais, l'interrompis-je, comment tout cela se peut-il faire, vu qu'hier vous étiez d'une taille extrêmement longue, & qu'aujourd'hui vous estes tres-court; qu'hier vous aviez

aviez une voix foible & cassée , & qu'aujourd'hui vous en avez une claire & vigoureuse ; qu'hier enfin vous étiez un vieillard tout chenu , & que vous n'êtes aujourd'hui qu'un jeune homme ? Quoy donc , au lieu qu'en mon pays on chemine de la naissance à la mort , les animaux de celui-ci vont de la mort à la naissance , & rajeunissent à force de vieillir ?

Si-tôt que j'eus parlé au Prince , me dit-il ; après avoir reçu l'ordre de vous conduire à la Cour, je vous allay trouver où vous étiez , & vous ayant apporté ici, j'ai senti le corps que j'informois si fort attenué de lassitude , que tous les organes me refusoient leurs fonctions ordinaires ; en sorte que je me suis enquis du chemin de l'hôpital, où entrant j'ai trouvé le corps d'un jeune homme qui venoit d'expirer par un accident fort bizarre , & pourtant fort commun en ce país Je m'en suis approché , feignant d'y connoître encore du mouvement , & protestant à ceux qui étoient presens , qu'il n'étoit point mort , & que ce qu'on croyoit lui avoir fait perdre la vie , n'étoit qu'une simple létargie ; de sorte que sans être apperçû , j'ai approché ma bouche de la sienne , où je suis entré comme par un souffle : lors mon vieil cadavre est tombé ; & comme si j'eusse été ce jeune homme , je me suis levé , & m'en suis venu vous chercher , laissant là les assistans crier miracle. On nous vint querir là-dessus pour nous met-

42 ETAT ET EMPIRE

tre à table, & je suivis mon conducteur dans une salle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de préparé pour manger. Une si grande solitude de viande, lorsque je perissois de faim, m'obligea de lui demander où l'on avoit mis le couvert? Je n'écoutai point ce qu'il me répondit, car trois ou quatre jeunes garçons enfans de l'Hôte, s'approcherent de moy dans cet instant, & avec beaucoup de civilité me dépouillèrent jusqu'à la chemise. Cette nouvelle ceremonie m'étonna si fort, que je n'en osai pas seulement demander la cause à mes beaux valets de chambre, & je ne sçai comment mon guide, qui me demanda par où je voulois commencer, put tirer de moi ces deux mots, *un potage*. Mais je les eus à peine proferez, que je sentis l'odeur du plus succulent mironné, qui frappât le nez du mauvais Riche : je voulus me lever de ma place pour chercher à la piste la source de cette agreable fumée; mais mon porteur m'en empêcha : Où voulez-vous aller, me dit-il ? nous irons tantôt à la promenade, mais maintenant il est saison de manger ; achevez votre potage ; & puis, nous ferons venir autre chose. Et où diable est ce potage, lui répondis-je presque en colere ? Avez-vous fait gageure de vous moquer de moi tout aujourd'hui ? Je pensois, me repliqua-t-il, que vous eussiez vû à la ville d'où nous venons, votre maître, ou quelqu'autre prendre

ses repas ; c'est pourquoi je ne vous avois point dit de quelle façon on se nourrit ici. Puis donc que vous l'ignorez encore, sçachez que l'on n'y vit que de fumée. L'art de cuisiner est de renfermer dans de grands vaisseaux moulez exprès, l'exhalaison qui sort des viandes en les cuisant ; & quand on en a ramassé de plusieurs sortes & de differens goûts, selon l'appetit de ceux que l'on traite, on débouche le vaisseau où cette odeur est assemblée, on en découvre après cela un autre ; & ainsi jusqu'à ce que toute la compagnie soit repuë.

A moins que vous n'ayez déjà vécu de cette sorte, vous ne croirez jamais que le nez, sans dents & sans gosier, fasse pour nourrir l'homme, l'office de la bouche ; mais je vous le veux faire par expérience. Il n'eut pas plûtôt achevé, que je sentis entrer successivement dans la salle tant d'agréables vapeurs, & si nourrissantes, qu'en moins de demi quart d'heure je me sentis tout à fait rassasié, quand nous fûmes levez. Ceci n'est pas, dit-il, chose qui doive causer beaucoup d'admiration, puisque vous ne pouvez pas avoir tant vécu, sans avoir observé qu'en votre Monde les Cuisiniers, les Patissiers, & les Rotisseurs, qui mangent moins que les personnes d'une autre vacation, sont pourtant beaucoup plus gras. D'où procede leur embonpoint, à votre avis, si ce n'est de la fumée dont ils sont sans cesse environnez, & laquelle penetre

44 ETAT ET EMPIRE

leurs corps & les nourrit? Aussi les personnes de ce Monde jouissent d'une santé bien moins interrompue & plus vigoureuse, à cause que la nourriture n'engendre presque point d'excremens, qui sont l'origine de presque toutes les maladies. Vous avez, possible, été surpris, lors qu'avant le repas on vous a deshabillé, parce que cette coutume n'est pas usitée en votre pays; mais c'est la mode de celui-ci, & l'on en use ainsi, afin que l'animal soit plus transpirable à la fumée. Monsieur, luy repartis-je, il y a tres-grande apparence à ce que vous dites, & je viens moi-même d'en experimenter quelque chose; mais je vous avoueraï que ne pouvant me débrutaliser si promptement, je serois bien-aise de sentir un morceau palpable sous mes dents: il me le promit, & toutefois ce fut pour le lendemain, à cause, dit-il, que de manger si-tôt après le repas, cela me produiroit une indigestion. Nous discourûmes encore quelque temps, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher. Un homme au haut de l'escalier se presenta à nous, & nous ayant envisagez attentivement, me mena dans un cabinet, dont le plancher étoit couvert de fleurs d'Orange à la hauteur de trois pieds; & mon Démon dans un autre rempli d'œillet & de jassémin. Il me dit, voyant que je paroissois étonné de cette magnificence, que c'étoient les lits du pays. Enfin nous nous couchâmes chacun dans notre cellule; &

dès que je fus étendu sur mes fleurs, j'aperçus, à la lueur d'une trentaine de gros vers luisans enfermez dans un cristal, (car on ne se sert point d'autres chandelles) ces trois ou quatre jeunes garçons qui m'avoient deshabillé à souper, dont l'un se mit à me chatoüiller les pieds, l'autre les cuissès, l'autre les flancs, l'autre les bras, & tous avec tant de mignoteries & de délicatesse, qu'en moins d'un moment je me sentis assoupi.

Je vis entrer le lendemain mon Démon avec le Soleil. Je vous veux tenir ma parole, me dit-il; vous déjeunerez plus solidement que vous ne soupâtes hier. A ces mots, je me levai, & il me conduisit par la main derrière le jardin du logis, où l'un des enfans de l'Hôte nous attendoit avec une arme à la main presque semblable à nos fusils. Il demanda à mon guide, si je voulois une douzaine d'alloüettes, parce que les Magots (il croyoit que j'en fusse un) se nourrissoient de cette viande. A peine eus-je répondu qu'ouy, que le Chasseur déchargea un coup de feu, & vingt ou trente alloüettes tombèrent à nos pieds toutes rôties. Voilà, m'imaginai-je aussi-tôt, ce qu'on dit par proverbe en notre Monde, d'un pays où les alloüettes tombent toutes rôties; sans doute que quelqu'un étoit revenu d'ici. Vous n'avez qu'à manger, me dit mon Démon. Ils ont l'industrie de mêler parmi leur poudre & leur plomb une certaine composition qui tue, plume, rôtit, &

46 ETAT ET EMPIRE

affaisonne le gibier. J'en ramassai quelques-unes, dont je mangeai sur sa parole, & en verité je n'ai jamais en ma vie rien goûté de si délicieux. Après ce déjeuner, nous nous mîmes en état de partir; & avec mille grimaces dont ils se servent quand ils veulent témoigner de l'affection, l'Hôte reçut un papier de mon Démon. Je lui demandai si c'étoit une obligation pour la valeur de l'écot. Il me répartit que non, qu'il ne lui devoit plus rien, & que c'étoit des Vers. Comment des Vers, lui repliquai-je? les Taverniers sont donc ici curieux de rimes? C'est, me dit-il, la monnoye du pays; & la dépense que nous venons de faire ceans, s'est trouvé monter à un Sixain, que je viens de lui donner. Je ne craignois pas de demeurer court; car quand nous ferions ici ripaille pendant huit jours, nous ne sçaurions dépenser un Sonnet, & j'en ai quatre sur moi, avec deux Epigrammes, deux Odes, & une Eglogue. Et plût à Dieu, lui dis-je, que cela fût de même en notre Monde! J'y connois beaucoup d'honnêtes Poètes qui meurent de faim, & qui feroient bonne chere, si on payoit les traiteurs en cette monnoye. Je lui demandai si ces Vers servoient toujours, pourvû qu'on les transcrivît: il me répondit que non, & continua ainsi. Quand on en a composé, l'Auteur les porte à la Cour des Monnoyes, où les Poètes Jurez du Royaume tiennent leur séance: Là ces versificateurs Officiers mettent les pieces

à l'épreuve ; & si elles sont jugées de bon aloy, on les taxe non pas selon leur prix, c'est-à-dire qu'un Sonnet ne vaut pas toujours un Sonnet, mais selon le mérite de la pièce ; & ainsi quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, & les personnes d'esprit sont toujours grande chère. J'admirois tout extasié la police judicieuse de ce pays-là ; & il poursuivit de cette façon. Il y a encore d'autres personnes qui tiennent cabaret d'une manière bien différente. Lorsqu'on sort de chez eux, ils demandent, à proportion des frais, un acquit pour l'autre Monde ; & dès qu'on le leur a donné, ils écrivent dans un grand Registre, qu'ils appellent, les comptes du grand Jour, à peu près en ces termes. Item, la valeur de tant de Vers delivrez un tel jour, à un tel, qu'on m'y doit rembourser aussi-tôt l'acquit reçu du premier fond qui s'y trouvera ; & lorsqu'ils se sentent en danger de mourir, ils font hacher ces registres en morceaux, & les avalent, parce qu'ils croient que s'ils n'étoient ainsi digerez, cela ne leur profiteroit de rien.

Cet entretien n'empêchoit pas que nous ne continuassions de marcher, c'est à dire mon porteur à quatre pattes sous moy, & moy à califourchon sur lui. Je ne particuliserai point davantage les aventures qui nous arrêterent sur le chemin, qu'enfin nous terminâmes à la Ville où le Roy fait sa résidence. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'on me conduisit au Palais, où les

48 ETAT ET EMPIRE

Grands me reçurent avec des admirations plus moderées que n'avoit fait le peuple, quand j'étois passé dans les ruës : mais la conclusion que j'étois sans doute la femelle du petit animal de la Reine, fut celle des Grands comme du peuple. Mon guide me l'interpretoit ainsi ; & cependant lui-même n'entendoit point cette Enigme, & ne sçavoit qui étoit ce petit animal de la Reine : mais nous en fumes bien-tôt éclaircis. Le Roy quelque tems après m'avoit considéré, commanda qu'on l'aménât ; & à une demie-heure de là, je vis entrer au milieu d'une troupe de singes qui portoient la fraize & le haut de chauffé, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchoit à deux pieds. Si-tôt qu'il m'apperçut, il m'aborda par un *Criado de von es tra merced*. Je lui ripostai sa reverence à peu près en mêmes termes. Mais hélas ! ils ne nous eurent pas plûtôt vû parler ensemble, qu'ils crurent tous le préjugé veritable ; & cette conjecture n'avoit garde de produire un autre succès ; car celui des assistans qui opinoit pour nous avec plus de faveur, protestoit que notre entretien étoit un grognement, que la joye d'être rejoints par un instinct naturel, nous faisoit bourdonner. Ce petit homme me conta qu'il étoit European, natif de la vieille Castille ; qu'il avoit trouvé moyen avec des oiseaux, de se faire porter jusques au monde de la Lune où nous étions alors ; qu'étant tombé entre les mains de
la

la Reine, elle l'avoit pris pour un Singe, à cause qu'ils habillent par hazard en ce pays-là les Singes à l'Espagnole; & que l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avoit point douté qu'il ne fût de l'espece. Il faut bien dire, lui repliquai-je, qu'après leur avoir essayé toutes sortes d'habits, ils n'en ayent point rencontré de plus ridicules, & que ce n'est qu'à cause de cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaisir. Ce n'est pas connoître, reprit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'Univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, & pour qui la Nature ne sçauroit engendrer que des matieres de rire. Il me supplia ensuite de lui apprendre comme je m'étois osé hasarder de gravir à la Lune avec la machine dont je lui parlai: je lui répondis que c'étoit parce qu'il avoit emmené les oiseaux sur lesquels j'y pensois aller: il souñrit de cette raillerie, & environ un quart-d'heure après, le Roy commanda aux gardeurs de Singes de nous ramener, avec ordre exprès de nous faire coucher ensemble l'Espagnol & moy, pour faire en son Royaume multiplier notre espece. On executa de point en point la volonté du Prince, de quoy je fus tres-aise, pour le plaisir que je recevois d'avoir quelqu'un qui m'entretint pendant la solitude de ma brutification. Un jour, mon mâle (car on me tenoit pour sa femelle) me conta

que ce qui l'avoit véritablement obligé de courir toute la terre, & enfin de l'abandonner pour la Lune, étoit qu'il n'avoit pû trouver un seul pays, où l'imagination même fût en liberté. Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet, quoy que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les principes des Docteurs de drap, vous estes un idiot, un fou, & quelque chose de pis. On m'a voulu mettre en mon pays à l'Inquisition, pour avoir soutenu à la barbe des Pedans qu'il y avoit du vuide, & que je ne connoissois point de matiere au monde plus pesante l'une que l'autre. Je lui demandai de quelles probabilitèz il appuyoit une opinion si peu reçüe. Il faut, me répondit-il, pour en venir à bout, supposer qu'il n'y a qu'un Element : car encore que nous voyions de l'eau, de la terre, de l'air & du feu separez, on ne les trouve jamais pourtant si parfaitement purs, qu'ils ne soient encore engagez les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous voyez du feu, ce n'est pas du feu, ce n'est que de l'air beaucoup étendu ; l'air n'est que de l'eau fort dilatée, l'eau n'est que de la terre qui se fond, & la terre elle-même n'est autre chose que de l'eau beaucoup resserrée ; & ainsi, à penetrer serieusement la matiere, vous connoîtrez qu'elle n'est qu'une, qui comme excellente Comedienne, joue ici-bas toutes sortes de personnaiges, sous differens habits : autrement il faudroit admettre autant d'elemens qu'il y a de sortes

DE LA LUNE. 51

de corps. Et si vous me demandez pourquoi le feu brûle, & que l'eau refroidit, vû que ce n'est qu'une seule matiere; je vous répons que cette matiere agit par sympathie, selon la disposition où elle se trouve dans le temps qu'elle agit. Le feu qui n'est rien que de la terre encore plus répandue qu'elle ne l'est pour constituer l'air, tâche de changer en elle par sympathie ce qu'elle rencontre: ainsi la chaleur du charbon étant le feu le plus subtil & le plus propre à penetrer un corps, se glisse entre les pores de notre masse au commencement, parce que c'est une nouvelle matiere qui nous remplit, & nous fait exhaler en sueur; cette sueur étendue par le feu, se convertit en fumée, & devient air; encore davantage fondu par la chaleur de l'antiperistase, ou des astres qui l'avoisinent, s'appelle feu; & la terre abandonnée par le froid, tombe en terre; l'eau d'autre-part, quoy qu'elle ne differe de la matiere du feu qu'en ce qu'elle est plus ferrée, ne nous brûle pas, à cause qu'étant ferrée, elle demande par sympathie à resserrer les corps qu'elle rencontre; & le froid que nous sentons, n'est autre chose que l'effet de notre chair, qui se replie sur elle-même par le voisinage de la terre ou de l'eau, qui la contraint de lui ressembler. De là vient que les hydropiques remplis d'eau, changent en eau toute la nourriture qu'ils prennent; de là vient que les bilieux changent en bile tout le sang que forme leur foye. Supposé donc.

§2 ETAT ET EMPIRE

qu'il n'y ait qu'un seul élément, il est très certain que tous les corps, chacun selon sa qualité, inclinent également au centre de la terre.

Mais vous me demanderez pourquoi donc le fer, les métaux, la terre, le bois, descendent plus vite à ce centre qu'une éponge, si ce n'est à cause qu'elle est pleine d'air, qui tend naturellement en haut. Ce n'en est point du tout là la raison, & voici comme je vous répons. Quoi qu'une roche tombe avec plus de rapidité qu'une plume, l'un & l'autre ont même inclination pour ce voyage; mais un boulet de canon, par exemple, s'il trouvoit la terre percée à jour, se précipiteroit plus vite à son centre, qu'une vessie grosse de vent; & la raison est que cette masse de métal est beaucoup de terre recognée en un petit canton, & que ce vent est fort peu de terre en beaucoup d'espace: car toutes les parties de la matière qui loge dans ce fer, jointes qu'elles sont les unes aux autres, augmentent leur force par l'union; à cause que s'étant resserrées, elles se trouvent à la fin beaucoup à combattre contre peu, vû qu'une parcelle d'air, égale en grosseur au boulet, n'est pas égale en quantité.

Sans prouver ceci par une enfilade de raisons, comment par votre foi une pique, une épée, un poignard, nous blessent-ils, si ce n'est à cause que l'acier étant une matière où les parties sont plus proches & plus enfoncées les unes dans les

autres, que non pas votre chair, dont les pores & la moelle montrent qu'elle contient fort peu de matiere répandue en un grand lieu, & que la pointe de fer qui nous pique étant une quantité presque innombrable de matiere contre fort peu de chair, il la contraint de ceder au plus fort, de même qu'un escadron bien pressé entame aisément un bataillon moins ferré & plus étendu ? Car pourquoi une loupe d'acier embrasée est-elle plus chaude qu'un tronc de bois allumé, si ce n'est qu'il y a plus de feu dans la loupe en peu d'espace, y en ayant d'attaché à toutes les parties du metal, que dans le bâton, qui pour estre fort spongieux, enferme beaucoup de vuide, & que le vuide n'étant qu'une privation de l'être, ne peut être susceptible de la forme du feu ? Mais, m'objecterez-vous, vous supposez du vuide comme si vous l'aviez prouvé, & c'est cela dont nous sommes en dispute. Et bien, je vais vous le prouver ; & quoy que cette difficulté soit la sœur du nœud gordien, j'ai les bras assez forts pour en devenir l'Alexandre.

Qu'elle me réponde donc, je l'en supplie, cette bête vulgaire, qui ne croit être homme que parce qu'on le lui a dit. Supposé qu'il n'y ait qu'une matiere, comme je pense l'avoir assez prouvé ; d'où vient qu'elle se relâche & se restraint selon son appetit ? d'où vient qu'un morceau de terre, à force de se condenser, s'est fait caillou ? Est-ce que les parties

54 ETAT ET EMPIRE

de ce caillou se sont placées les unes dans les autres , en telle sorte que là où s'est fiché ce grain de sablon , là même , ou dans le même point loge un autre grain de sablon ? Tout cela ne se peut , & selon leur principe même , puisque les corps ne se penetrent point : mais il faut que cette matiere se soit rapprochée , & si vous voulez , se soit racourcie , en sorte qu'elle ait rempli quelque lieu qui ne l'étoit pas.

De dire que cela n'est point compréhensible , qu'il y eût du rien dans le Monde ; que nous fussions en partie composez de rien : hé pourquoi non ? le Monde entier n'est-il pas envelopé de rien ? Puisque vous m'avoüez cet article , confessez donc qu'il est aussi aisé , que le Monde ait du rien dedans soi , qu'autour de soi.

Je vois fort bien que vous me demanderez pourquoi donc l'eau restrainte par la gelée dans un vase , le fait crever , si ce n'est pour empêcher qu'il ne se fasse du vuide ? Mais je réponds que cela n'arrive qu'à cause que l'air de dessus , qui tend aussi-bien que la terre & l'eau au centre , rencontrant sur le droit chemin de ce pays une hôtellerie vacante , y va loger , s'il trouve les pores de ce vaisseau , c'est à dire , les chemins qui conduisent à cette chambre de vuide , trop étroits , trop longs & trop tortus ; il satisfait en le brisant à son impatience , pour arriver plutôt au giste.

Mais sans m'amuser à répondre à tou-

DE LA LUNE. S

tes leurs objections, j'ose bien dire que s'il n'y avoit point de vuide, il n'y auroit point de mouvement; ou il faut admettre la penetration des corps: car il seroit ridicule de croire que quand une mouche pousse de l'aîle une parcelle de l'air, cette parcelle en fasse reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, & qu'ainsi l'agitation du petit orteil d'une puce aille faire une bosse derriere le Monde. Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours à la rarefaction: mais en bonne foi, comment se peut-il faire, quand un corps se rarefie, qu'une particule de la masse s'éloigne d'une autre particule, sans laisser ce milieu vuide? N'auroit-il pas fallu que ces deux corps qui viennent de se separer, eussent été en même temps au même lieu où étoit celui-ci, & que de la sorte ils se fussent penetrez tous trois? Je m'attends bien que vous me demanderez pourquoi donc par un chalumeau, une feringue ou une pompe, on fait monter l'eau contre son inclination? à quoi je vous répondrai qu'elle est violentée, & que ce n'est pas la peur qu'elle a du vuide qui l'oblige à se détourner de son chemin; mais qu'étant jointe avec l'air, d'une nuance imperceptible, elle s'éleve, quand on éleve en haut l'air qui la tient embarrassée.

Cela n'est pas fort épineux à comprendre, quand on connoît le cercle parfait & la délicate enchainure des Elemens: car si vous considerez attentivement ce

limon qui fait le mariage de la terre & de l'eau, vous trouverez qu'il n'est plus terre, qu'il n'est plus eau, mais qu'il est l'entremetteur du contract de ces deux ennemis; l'eau tout de même avec l'air s'envoyent reciproquement un broüillard qui penetre aux humeurs de l'un & de l'autre, pour moyenner leur paix; & l'air se reconcilie avec le feu, par le moyen d'une exhalaison mediatrice qui les unit.

Je pense qu'il vouloit encore parler, mais on nous apporta notre mangeaille; & parce que nous avions faim, je fermai les oreilles à ses discours, pour ouvrir l'estomach aux viandes qu'on nous donna.

Il me souvient qu'une autre fois comme nous philosophions, car nous n'aimions gueres ni l'un ni l'autre à nous entretenir de choses basses: Je suis bien fâché, dit-il, de voir un esprit de la trempe du vôtre, infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous sçachiez, malgré le pendantisme d'Aristote, dont retentissent aujourd'huy toutes les Classes de votre France, que tout est en tout: c'est à dire que dans l'eau, par exemple, il y a du feu, dedans le feu de l'eau, dedans l'air de la terre, & dedans la terre de l'air. Quoi que cette opinion fasse ouvrir aux Scolares les yeux grands comme des salieres, elle est plus aisée à prouver qu'à persuader. Car je leur veux demander premierement, si l'eau n'engendre pas du poisson; & quand ils me le nieront, creuser un fossé, & le remplir du sirop de l'e-

DE LA LUNE. 57

guiere ; qu'ils passent encore s'ils veulent à travers un bluteau , pour échapper aux objections des ayeugles , je veux , en cas qu'ils n'y trouvent du poisson dans quelque temps , avaler toute l'eau qu'ils y auront versée : mais s'ils y en trouvent , comme je n'en doute point , c'est une preuve convaincante qu'il y a du sel & du feu. Par conséquent , de trouver ensuite de l'eau dans le feu , ce n'est pas une entreprise fort difficile. Car qu'ils choisissent le feu même le plus détaché de la matiere, comme les Cometes ; il y en a toujours beaucoup , puisque si cette humeur onctueuse dont ils sont engendrez , reduite en soufle par la chaleur de l'antiperistase qui les allume , ne trouvoit un obstacle à sa violence dans l'humide froidur qui la tempere & la combat , elle se consommeroit brusquement comme un éclair. Qu'il y ait maintenant de l'air dans la terre, ils ne le nieront pas , ou bien ils n'ont jamais entendu parler des frissons effroyables dont les montagnes de la Sicile ont été si souvent agitées. Outre cela nous voyons la terre toute poreuse , jusqu'aux grains de sablon qui la composent. Cependant personne n'a dit encore, que ces creux fussent remplis de vuide : on ne trouvera donc pas mauvais que l'air y fasse son domicile. Il me reste à prouver que dans l'air il y a de la terre ; mais je ne daigne presque pas en prendre la peine , puisque vous en estes convaincu autant de fois que vous voyez tomber sur

58 ETAT ET EMPIRE

vos têtes ces legions d'atomes si nombreuses , qu'elles étouffent l'Arithmétique.

Mais passons des corps simples aux composés , ils me fourniront de sujets beaucoup plus fréquens ; & pour montrer que toutes choses sont en toutes choses , non point qu'elles se changent les unes aux autres , comme le gazouillent vos Peripatéticiens ; car je veux soutenir à leur barbe , que les principes se mêlent , se séparent , & se remêlent derechef , en telle sorte que ce qui a été fait par le sage Créateur du monde , le sera toujours : je ne suppose point à leur mode de maxime que je ne prouve.

C'est pourquoi prenez , je vous prie , une bûche , ou quelque autre matière combustible , & y mettez le feu ; ils diront , quand elle sera embrasée , que ce qui étoit bois est devenu feu : mais je leur soutiens que non , & qu'il n'y a pas plus de feu quand elle est toute enflammée , qu'auparavant qu'on en eût approché l'allumette ; mais celui qui étoit caché dans la bûche , que le froid & l'humide empêchoient de s'étendre & d'agir , secouru par l'étranger , a rallié ses forces contre le flegme qui l'étouffoit , & s'est emparé du champ qu'occupoit son ennemi : aussi le montre-t-il sans obstacles , en triomphant de son geolier : ne voyez-vous pas comme l'eau s'enfuit par les deux bouts du tronçon : chaude & fumante encore du combat qu'elle a rendu. Cette flâme que

DE LA LUNE. 19

vous voyez en haut, est le feu le plus subtil, le plus degagé de la matiere, & le plutôt prêt par conséquent à retourner chez soi: il s'unit pourtant en pyramide jusqu'à certaine hauteur, pour enfoncer l'épaisse humidité de l'air qui lui résiste: mais comme il vient en montant à se dégager peu à peu de la violente compagnie de ses hôtes, alors il prend le large, parce qu'il ne rencontre plus rien d'antipathique à son passage; & cette negligence est bien souvent cause d'une seconde prison: car cheminant séparé, il s'égarera quelquefois dans un nuage, s'il s'y rencontre: d'autres fois en assez grande quantité pour faire tête à la vapeur, ils se joignent, ils grondent, ils tonnent, ils foudroyent; & la mort des innocens est bien souvent l'effet de la colere animée de ces choses mortes. Si quand il se trouve embarrassé dans ces cruditez importunes de la moyenne region, il n'est pas assez fort pour se défendre, il s'abandonne à la discretion de son ennemi, qui le contraint par sa pesanteur de retomber en terre; & ce malheureux, enfermé dans une goutte d'eau, se rencontrera peut-être au pied d'un chêne, de qui le feu animal invitera ce pauvre égaré de se loger avec lui; ainsi le voila qui revient au même état dont il étoit sorti quelques jours auparavant.

Mais voyons la fortune des autres Elements qui composoient cette bûche. L'air se retire à son quartier, encore pourtant mêlé de vapeurs, à cause que le feu

tout en colere les a brusquement chassez pêle-mêle. Le voila donc qui sert de ballon aux vents , fournit les animaux de respiration , remplit le vuide que la Nature fait ; & possible encore que s'étant envelopé dans une goutte de rosée , il sera sucé & digéré par les feüilles altérées de cet arbre , où s'est retiré notre feu : l'eau que la flâme avoit chassée de ce trône , élevée par la chaleur jusques au berceau des Meteores, retombera en pluye sur notre chêne aussi-tôt que sur un autre ; & la terre devenuë cendre , & puis guérie de sa sterilité , ou par la chaleur nourriffante d'un fumier où on l'aura jetée , ou par le sel vegetatif de quelques plantes voisines , ou par l'eau feconde des rivieres , se rencontrera peut-être près de ce chêne , qui par la chaleur de son germe l'attirera , & en fera une partie de son tout.

De cette façon voila ces quatre Elements qui reçoivent le même sort , & rentrent au même état d'où ils étoient sortis quelques jours auparavant : ainsi on peut dire que dans un homme il y a tout ce qui est nécessaire pour composer un arbre , & dans un arbre tout ce qui est nécessaire pour composer un homme. Enfin de cette façon toutes choses se rencontreront en toutes choses. Mais il nous manque un Prométhée , qui nous tire du sein de la Nature , & nous rende sensible ce que je veux bien appeller matiere premiere.

DE LA LUNE. 61

Voilà les choses à peu près dont nous amusions le temps : car ce petit Espagnol avoit l'esprit joli. Notre entretien toutefois n'étoit que de nuit, à cause que depuis six heures du matin jusques au soir, la grande foule du monde qui nous venoit contempler à notre logis, nous eût détourné ; car quelques-uns nous jettoient des pierres, d'autres des noix, d'autres de l'herbe : il n'étoit bruit que des bêtes du Roi ; on nous servoit tous les jours à manger à nos heures, & la Reine & le Roy prenoient eux-mêmes assez souvent la peine de me tâter le ventre, pour connoître si je n'empliffois point ; car ils bruloient d'une envie extraordinaire d'avoir de la race de ces petits animaux. Je ne sçai si ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle à leurs simagrées & à leurs tons : mais j'appris plutôt que luy à entendre leur langue, & à l'écorcher un peu, ce qui fit qu'on nous considéra d'une autre façon qu'on n'avoit fait, & les nouvelles coururent aussi-tôt par tout le Royaume, qu'on avoit trouvé deux hommes sauvages plus petits que les autres, à cause des mauvaises nourritures que la solitude nous avoit fournies, & qui par un défaut de la semence de leurs peres, n'avoient pas eu les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus.

Cette créance alloit prendre racine à force de cheminer, sans les doctes du pays qui s'y opposerent, disant que c'é-

§. 2. ETAT ET EMPIRE

toit une impiété épouvantable de croire que non-seulement des bêtes, mais des monstres, fussent de leur espece. Il y auroit bien plus d'apparence, ajoûtoient les moins passionnez, que nos animaux domestiques participassent au privilege de l'humanité & de l'immortalité, à cause qu'ils sont nez dans notre pays, qu'une bête monstrueuse, qui se dit née je ne sçay où dans la Lune; & puis, considerez la difference qui se remarque entre nous & eux. Nous autres marchons à quatre pieds, parce que Dieu ne se voulut pas fier d'une chose si precieuse, à une moins ferme assiette, & il eut peur qu' allant autrement, il n'arrivât fortune de l'homme; c'est pourquoi il prit la peine de l'asseoir sur quatre pilliers, afin qu'il ne pût tomber: mais dédaignant de se mêler de la construction de ces deux brutes, il les abandonna au caprice de la Nature, laquelle ne craignant pas la perte de si peu de chose, ne les appuya que sur deux pattes.

Les oiseaux mêmes, disoient-ils, n'ont pas été si maltraitez qu'elles, car au moins ils ont reçu des plumes pour subvenir à la foiblesse de leurs pieds, & se jeter en l'air, quand nous les éconduirons de chez nous; au lieu que la Nature, en ôtant les deux pieds à ces monstres, les a mis en état de ne pouvoir échaper à notre Justice.

Voyez un peu outre cela, comme ils ont la tête tournée vers le Ciel: c'est la disette où Dieu les a mis de toutes choses, qui les

à situez de la sorte; car cette posture supplianté témoigne qu'ils se plaignent au Ciel de celui qui les a créés, & qu'ils luy demandent permission de s'accommoder de nos restes. Mais nous autres nous avons la tête panchée en bas, pour contempler les biens dont nous sommes seigneurs, & comme n'y ayant rien au Ciel à qui notre heureuse condition puisse porter envie.

J'entendois tous les jours à ma loge faire ces contes, ou d'autres semblables; & enfin ils briderent si bien l'esprit des peuples sur cet article, qu'il fut arrêté que je ne passerois tout au plus que pour un Perroquet sans plumes; car ils confirmoient les persuades, sur ce que non plus qu'un oiseau je n'avois que deux pieds: Cela fit qu'on me mit en cage, par ordre exprès du Conseil d'enhaut.

Là tous les jours l'Oiseleur de la Reine prenoit le soin de me venir siffler la langue, comme on fait ici aux Sanfonnets. J'étois heureux à la vérité, en ce que je ne manquois point de mangeaille: cependant parmi les sornettes dont les regardans me rompoient les oreilles, j'appris à parler comme eux; en sorte que quand je fus assez rompu dans l'Idiome, pour exprimer la plûpart de mes conceptions, j'en contai des plus belles; déjà les compagnies ne s'entrenoient plus que de la gentillesse de mes bons mots, & de l'estime que l'on faisoit de mon esprit: on vint jusques-là, que le Conseil fut contraint de faire publier un Arrest, par lequel on défendoit de

64 ETAT ET EMPIRE

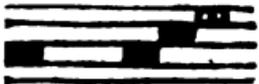
croire que j'eusse de la raison; avec un commandement tres-exprès à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fussent, de s'imaginer, quoi que je pusse faire de spirituel, que c'étoit l'instinct qui me le faisoit faire.

Cependant la définition de ce que j'étois, partagea la ville en deux factions. Le parti qui soutenoit en ma faveur, grossissoit de jour en jour; & enfin, en dépit de l'anathême par lequel on tâchoit d'épouvanter le peuple, ceux qui tenoient pour moi, demanderent une assemblée des Etats, pour résoudre cette controverse. On fut longtemps à s'accorder sur le choix de ceux qui opineroient; mais les arbitres pacifièrent l'animosité, par le nombre des intéressez qu'ils égalèrent, & qui ordonnerent qu'on me porteroit dans l'assemblée, comme on fit: mais j'y fus traité autant severement qu'on se le peut imaginer. Les Examineurs m'interrogerent, entr'autres choses, de Philosophie; je leur exposai tout à la bonne foi, ce que jadis mon Regent m'en avoit appris: mais ils ne mirent gueres à me le refuter par beaucoup de raisons convaincantes: de sorte que n'y pouvant répondre, j'alléguai pour dernier refuge les principes d'Aristote, qui ne me servirent pas davantage que les Sophismes; car en deux mots ils m'en découvrirent la fausseté. Cet Aristote, me dirent-ils, dont vous vantez si fort la science, accommodoit sans doute les principes à sa Philosophie, au lieu d'accommoder sa Philosophie aux principes;

principes; & encore, devoit-il les prouver au moins plus raisonnables que ceux des autres Sectes dont vous nous avez parlé; c'est pourquoy le bon Seigneur ne trouvera pas mauvais si nous luy baisons les mains. Enfin comme ils virent que je ne leur clabaudois autre chose, sinon qu'ils n'étoient pas plus sçavans qu'Aristote, & qu'on m'avoit défendu de disputer contre ceux qui nioient les principes; ils conclurent tous d'une commune voix, que je n'étois pas un homme, mais possible quelque espece d'autruche, vû que je portois comme elle la tête droite, que je marchois sur deux pieds; & qu'enfin, horsmis un peu de duvet, je luy étois tout semblable; si bien qu'on ordonna à l'Oiseleur de me reporter en cage. J'y passois mon temps avec assez de plaisir, car à cause de leur Langue, que je possédois correctement, toute la Cour se divertissoit à me faire jaser. Les Filles de la Reine entr'autres, fouroient toujours quelque bribe dans mon panier; & la plus gentille de toutes ayant conçu quelque amitié pour moy, elle étoit si transportée de joye, lors qu'étant en secret, je l'entretenois des mœurs & des divertissemens de gens de notre Monde, & principalement de nos cloches, & de nos autres instrumens de musique, qu'elle me protestoit les larmes aux yeux, que si jamais je me trouvois en état de revoler en notre Monde, elle me suivroit de bon cœur.

Un jour de grand matin, m'étant éveillé

en fursaut, je la vis qui tambourinoit contre les bâtons de ma cage : Réjouissez-vous, me dit-elle ; hier dans le Conseil on conclut la guerre contre le Roy.

 J'espère parmi l'embarras des préparatifs, pendant que notre Monarque & ses sujets seront éloignés, faire naître l'occasion de vous sauver. Comment la guerre, l'interrompis-je ? Arrive-t-il des querelles entre les Princes de ce Monde-ci, comme entre ceux du nôtre ? Hé je vous prie, parlez-moy de leur façon de combattre.

Quand les Arbitres, reprit-elle, élus au gré des deux Partis, ont désigné le temps accordé pour l'armement, celui de la marche, le nombre des combattans, le jour & le lieu de la bataille, & tout cela avec tant d'égalité, qu'il n'y a pas dans une armée un seul homme plus que dans l'autre ; les soldats estropiez d'un côté sont tous enrollez dans une compagnie : & lors qu'on en vient aux mains, les Maréchaux de Camp ont soin de les exposer aux estropiez : de l'autre côté, les Geans ont en tête les Colosses ; les escrimeurs, les adroits ; les vaillans, les courageux ; les debiles, les foibles ; les indisposés, les malades ; les robustes, les forts ; & si quelqu'un entreprenoit de frapper un autre que son ennemi désigné, à moins qu'il pût justifier que c'étoit par méprise, il seroit condamné comme un couard. Après la bataille donnée, on compte les blessés, les morts, les pri-

sonniers ; car pour les fuyards il ne s'en trouve point ; si les pertes se trouvent égales de part & d'autre, ils tirent à la courte paille à qui se proclamera victorieux.

Mais encore qu'un Royaume eût défait son ennemi de bonne guerre, ce n'est presque rien avancé, car il y a d'autres armées peu nombreuses de Sçavans & d'hommes d'esprit, des disputes desquelles dépend entierement le triomphe ou la servitude d'un Etat.

Un Sçavant est opposé à un autre Sçavant, un esprit à un autre esprit, & un judicieux à un autre judicieux : au reste le triomphe que remporte un Etat en cette façon, est compté pour trois victoires à force ouverte. Après la proclamation de la victoire, on rompt l'assemblée, & le Peuple vainqueur choisit, pour être son Roy, ou celui des ennemis, ou le sien.

Je ne pûs m'empêcher de rire de cette façon scrupuleuse de donner des batailles, & j'alleguois pour exemple d'une bien plus forte Politique, les coutumes de notre Europe, où le Monarque n'avoit garde d'obmettre aucun de ses avantages pour vaincre ; & voici comme elle me parla.

Apprenez-moy, me dit-elle, si vos Princes ne pretextent pas leurs armemens du droit. Si font-ils, luy repliquay-je, & de la justice de leur cause. Pourquoi donc, continua-t-elle, ne choisissent-ils des Arbitres non suspects pour être accordez ?

68 ETAT ET EMPIRE

& s'il se trouve qu'ils ayent autant de droit l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils étoient, ou qu'ils jouient en un coup de piquet la Ville ou la Province dont ils sont en dispute.

Mais vous, luy repartis-je, pourquoy toutes ces circonstances en votre façon de combattre ? Ne suffit-il pas que les armées soient en pareil nombre d'hommes ? Vous n'avez gueres de jugement, me répondit-elle. Croiriez-vous, par votre foy, ayant vaincu sur le pré votre ennemi seul à seul, l'avoir vaincu de bonne guerre, si vous étiez maillé, & lui non ; s'il n'avoit qu'un poignard, & vous une estocade ; enfin s'il étoit manchot, & que vous eussiez deux bras ? Cependant avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne se battent jamais pareils ; car l'un fera de grande, l'autre de petite taille : l'un sera adroit, l'autre n'aura jamais manié d'épée : l'un sera robuste, l'autre foible : & quand même ces disproportions seroient égales, qu'ils seroient aussi adroits & aussi forts l'un que l'autre, encore ne seroient-ils pas pareils, car l'un des deux aura peut-être plus de courage que l'autre ; & sous ombre que cet emporté ne considerera pas le peril, qu'il sera bilieux, qu'il aura plus de sang, qu'il aura le cœur plus ferré, avec toutes ces qualitez qui font le courage ; comme si ce n'étoit pas, aussi-bien qu'une épée, une arme que son ennemi n'a point, il s'ingerera de se ruer éperduement sur luy, de l'effrayer, & d'ê-

ter la vie à ce pauvre homme qui prévoit le danger, dont la chaleur est étouffée dans la pituite, & duquel le cœur est trop vaste pour unir les esprits nécessaires à dissiper cette glace, qu'on appelle poltronnerie. Ainsi vous louiez cet homme, d'avoir tué son ennemi avec avantage ; & le louant de hardiesse, vous le louiez d'un péché contre nature, puis que sa hardiesse tend à la destruction. Et à propos de cela, je vous dirai qu'il y a quelques années qu'on fit une Remontrance au Conseil de guerre, pour apporter un Règlement plus circonspect & plus conscientieux dans les combats. Et le Philosophe qui donnoit l'avis, parla ainsi.

Vous vous imaginez, Messieurs, avoir bien égalé les avantages de deux ennemis, quand vous les avez choisis tous deux grands, tous deux adroits, tous deux pleins de courage : mais ce n'est pas encore assez, puis qu'il faut qu'enfin le vainqueur surmonte par adresse, par force, & par fortune. Si ç'a été par adresse, il a frappé sans doute son Adversaire par un endroit où il ne s'attendoit pas, ou plus vite qu'il n'étoit vrai-semblable ; ou feignant de l'attraper d'un côté, il l'a failli de l'autre : cependant tout cela c'est raffiner, c'est tromper, c'est trahir ; & la tromperie & la trahison, ne doivent pas faire l'estime d'un véritable genereux. S'il a triomphé par force, estimerez-vous son ennemi vaincu, puis qu'il a été violenté ? Non sans doute ; non plus que vous ne

diriez pas qu'un homme ait perdu la victoire, encore qu'il soit accablé de la chute d'une montagne ; parce qu'il n'a pas été en puissance de la gagner. Tout de même, celui-là n'a point été surmonté, à cause qu'il a terrassé son ennemi, c'est la Fortune qu'on doit couronner, il n'y a rien contribué ; & enfin le vaincu n'est non plus blâmable que le joueur de dez, qui, sur dix-sept points, en voit faire dix-huit.

On luy confessa qu'il avoit raison, mais qu'il étoit impossible, selon les apparences humaines, d'y mettre ordre, & qu'il valoit mieux subir un petit inconvenient, que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance.

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignoit d'être trouvée seule avec moy si matin. Ce n'est pas qu'en ce Pays-là l'impudicité soit un crime : au contraire, hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir sur toute femme ; & une femme, tout de même, pourroit appeler un homme en Justice, qui l'auroit refusée : mais elle ne m'osoit pas frequenter publiquement, à cause que les gens du Conseil avoient dit dans la dernière assemblée, que c'étoit les femmes principalement qui publioient que j'étois homme, afin de couvrir, sous ce prétexte, le desir qui les brûloit de se mêler aux bêtes, & de commettre avec moy sans vergogne des pechez contre nature : cela fut cause que je demeuray long-temps sans la voir, ni pas une du sexe.

Cependant il falloit bien que quelqu'un eût réchauffé les querelles de la définition de mon être : car comme je ne songeois plus qu'à mourir en ma cage, on me vint querir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé en présence d'un grand nombre de Courtisans, sur quelque point de Physique ; & mes réponses, à ce que je croy, satisfirent aucunement : car celuy qui presidoit, m'exposa fort au long ses opinions sur la structure du Monde ; elles me semblerent ingénieuses, & sans qu'il passa jusqu'à son origine, qu'il soutenoit éternelle, j'eusse trouvé sa Philosophie beaucoup plus raisonnable que la nôtre : mais si-tôt que je l'entendis soutenir une rêverie si contraire à ce que la foy nous apprend, je brisay avec luy, dont il ne fit que rire ; ce qui m'obligea de luy dire, que puis qu'ils en venoient là, je recommençois à croire que leur Monde n'étoit qu'une Lune. Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivieres, des mers ; que seroit-ce donc tout cela ? N'importe, repartis-je, Aristote assure que ne n'est que la Lune ; & si vous aviez dit le contraire dans les Classes ou j'ay fait mes études, on vous auroit sifflé. Il se fit sur cela un grand éclat de rire ; il ne faut pas demander si ce fut de leur ignorance ; mais cependant on me conduisit dans ma cage.

Mais d'autres Sçavans plus emportez que les premiers, avertis que j'avois osé dire que la Lune d'où je venois étoit un

Monde, & que leur Monde n'étoit qu'une Lune, crurent que cela leur fournissoit un prétexte assez juste pour me faire condamner à l'eau : c'est la façon d'exterminer les Impies. Pour cet effet, ils furent en corps faire leur plainte au Roy, qui leur promit justice, & ordonna que je serois remis sur la sellette.

Me voilà donc décafé pour la troisiéme fois ; & lors le plus ancien prit la parole, & plaïda contre moy. Je ne me souviens pas de sa harangue, à cause que j'étois trop épouvanté, pour recevoir les especes de sa voix sans desordre, & parce aussi qu'il s'étoit servi, pour déclamer, d'un instrument dont le bruit m'étourdissoit ; c'étoit une trompette qu'il avoit tout exprès choisie, afin que la violence de ce son martial échauffât leurs esprits à ma mort, & afin d'empêcher par cette émotion que le raisonnement ne pût faire son office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes & des tambours empêche le soldat de réfléchir sur l'importance de sa vie. Quand il eut dit, je me levay pour défendre ma cause, mais j'en fus délivré par une aventure qui vous va surprendre. Comme j'avois la bouche ouverte, un homme qui avoit eu grande difficulté à traverser la foule, vint cheoir aux pieds du Roy, & se traîna longtemps sur le dos en sa presence. Cette façon de faire ne me surprit pas, car je sçavois que c'étoit la posture où ils se mettoient quand ils vouloient discourir
en

en public. Je renguainay seulement ma harangue, & voici celle que nous eûmes de luy.

Justes, écoutez-moy. Vous ne sçauriez condamner cet homme, ce singe, ou ce perroquet, pour avoir dit que la Lune est un Monde d'où il venoit; car s'il est homme, quand même il ne seroit pas venu de la Lune, puis que tout homme est libre, ne luy est-il pas libre aussi de s'imaginer ce qu'il voudra? Quoy, pouvez-vous le contraindre à n'avoir pas vos visions? Vous le forcerez bien à dire que la Lune n'est pas un Monde, mais il ne le croira pas pourtant; car pour croire quelque chose, il faut qu'il se presente à son imagination certaines possibilitéz plus grandes au oui qu'au non: à moins que vous ne luy fournissiez ce vrai-semblable, ou qu'il ne vienne de soy-même s'offrir à son esprit, il vous dira bien qu'il croit, mais il ne croira pas pour cela.

J'ay maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être condamné, si vous le posez dans la cathégorie des bêtes.

Car supposé qu'il soit animal sans raison, en auriez-vous vous-même de l'accuser d'avoir peché contre elle? Il a dit que la Lune étoit un Monde. Or les bêtes n'agissent que par instinct de Nature: donc c'est la Nature qui le dit, & non pas luy. De croire que cette sçavante Nature, qui a fait le Monde & la Lune, ne sçache ce que c'est elle-même, & que vous autres qui n'avez de connoissance

74 ETAT ET EMPIRE

que ce que vous en tenez d'elle, le sçachiez plus certainement, cela seroit bien ridicule : mais quand même la passion vous seroit renoncer à vos principes, & que vous supposeriez que la Nature ne guidât pas les bêtes, rougissez à tout le moins des inquiétudes que vous causent les caprices d'une bête. En verité, Messieurs, si vous rencontriez un homme d'âge meur, qui veillât à la police d'une fourmiere, pour tantôt donner un soufflet à la fourmy qui auroit fait cheoir sa compagne, tantôt en emprisonner une qui auroit dérobé à sa voisine un grain de bled, tantôt mettre en justice une autre qui auroit abandonné ses œufs, ne l'estimeriez-vous pas insense, de vaquer à des choses trop au deffous de luy, & de prétendre assujettir à la raison des animaux qui n'en ont pas l'usage? Comment donc, venerable assemblée, défendrez-vous l'intérest que vous prenez aux caprices de ce petit animal? Justes, j'ay dit.

Dés qu'il eût achevée, une sorte de musique d'applaudissemens fit retentir toute la salle; & après que toutes les opinions eurent été débattuës un gros quart-d'heure, le Roy prononça :

Que dorénavant je serois censé homme; comme tel, mis en liberté; & que la punition d'être noyé, seroit modifiée en une amende honteuse, car il n'en est point en ce Pays-là d'honorable; dans laquelle amende je me dédirois publiquement, d'avoir soutenu que la Lune étoit un

Monde, à cause du scandale que la nouveauté de cette opinion auroit pû apporter dans l'ame des foibles.

Cet Arrest prononcé, on m'enleve hors du Palais, on m'habille par ignominie fort magnifiquement, on me porte sur la tribune d'un magnifique chariot; & traîné que je fus par quatre Princes qu'on avoit attachez au joug, voici ce qu'ils m'obligerent de prononcer aux carrefours de la Ville.

Peuple, je vous declare que cette Lune-cy n'est pas une Lune, mais un Monde; & que ce Monde de là-bas n'est pas un Monde, mais une Lune. Tel est ce que le Conseil trouve bon que vous croyiez.

Après que j'eus crié la même chose aux cinq grandes places de la Cité, j'apperçus mon Avocat qui me tendoit la main pour m'aider à descendre. Je fus bien étonné de reconnoître, quand je l'eus envisagé, que c'étoit mon Démon. Nous fûmes une heure à nous embrasser. Venez-vous-chez moy, me dit-il; car de retourner en Cour après une amende honteuse, vous n'y seriez pas vû de bon œil. Au reste, il faut que je vous dise que vous seriez encore parmi les finges, aussi-bien que l'Espagnol votre compagnon, si je n'eusse publié dans les compagnies, la vigueur & la force de votre esprit, & brigué contre vos ennemis en votre faveur la protection des Grands. La fin de mes remerciemens nous vit entrer chez luy; il m'entretint jusques au repas, des ressorts qu'il avoit

fait jouïr pour obliger mes ennemis, malgré tous les plus specieux scrupules dont ils avoient embabouïné le peuple, à se déporter d'une poursuite si injuste. Mais comme on nous eut avertis qu'on avoit servi, il me dit qu'il avoit, pour me tenir compagnie ce soir-là, prié deux Professeurs d'Academie de cette Ville, de venir manger avec nous. Je les feray tomber, ajouta-t-il, sur la Philosophie qu'ils enseignent en ce Monde-ci, & par même moyen vous verrez le fils de mon hoste. C'est un jeune homme autant plein d'esprit que j'en aye jamais rencontré; ce seroit un second Socrate, s'il pouvoit regler ses lumieres, & ne point étouffer dans le vice les graces dont Dieu continuellement le visite, & ne plus affecter le libertinage comme il fait, par une chimerique ostentation & une affectation de s'acquérir la reputation d'homme d'esprit. Je me suis logé ceans, pour épier les occasions de l'instruire. Il se tut, comme pour me laisser à mon tour la liberté de discourir; puis il fit signe qu'on me devêtit des honneux ornemens dont j'étois encore tout brillant.

Les deux Professeurs que nous attendions, entrèrent presque aussi-tôt, & nous allâmes nous mettre à table, où elle étoit dressée, & où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avoit parlé, qui mangeoit déjà: ils luy firent grande saluade, & le traiterent d'un respect aussi profond que d'esclave à Seigneur. J'en

demanday la cause à mon Démon, qui me répondit que c'étoit à cause de son âge, parce qu'en ce Monde-là les vieux rendoient toute sorte de respect & de déférence aux jeunes : bien plus, que les peres obéissent à leurs enfans, aussi-tôt que par l'avis du Senat des Philosophes, ils avoient atteint l'âge de raison. Vous vous étonnez, continua-t-il, d'une coutume si contraire à celle de votre Pays ; mais elle ne repugne point à la droite raison. Car, en conscience, dites-moy, quand un homme jeune & chaud est en force d'imaginer, de juger & d'exécuter, n'est-il pas plus capable de gouverner une famille, qu'un infirme sexagenaire, pauvre hebété, dont la neige de soixante hyvers a glacé l'imagination ; qui ne se conduit que par ce que vous appelez expérience des heureux succès, qui ne sont cependant que de simples effets du hazard contre toutes les règles de l'œconomie de la prudence humaine ; Pour du jugement, il en a aussi peu, quoy que le vulgaire de votre Monde en fasse un appanage de la vieillesse : mais, pour le défabuser, il faut qu'il sçache que ce qu'on appelle prudence en un vieillard, n'est autre chose qu'une appréhension panique, une peur enragée de rien entreprendre, qui l'obsède : ainsi quand il n'a pas risqué un danger où un jeune homme s'est perdu ; ce n'est pas qu'il en préjugeât la catastrophe, mais il n'avoit pas assez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font

78 **ETAT ET EMPIRE**

oset : au lieu que l'audace en ce jeune homme, étoit comme un gage de la réussite de son dessein, parce que cette ardeur qui fait la promptitude & la facilité d'une execution, étoit celle qui le pouffoit à l'entreprendre. Pour ce qui est d'exécuter, je ferois tort à votre esprit de m'efforcer à l'en convaincre par des preuves. Vous sçavez que la jeunesse seule est propre à l'action ; & si vous n'en étiez pas tout à fait persuadé, dites-moy, je vous prie, quand vous respectez un homme courageux, n'est-ce pas à cause qu'il vous peut vanger de vos ennemis, ou de vos oppresseurs ? & est-ce par autre considération, ou par pure habitude, que vous le considerez, lors qu'un bataillon de soixante & dix Janviers a gelé son sang, & tué de froid tous les nobles entousiasmes, dont les jeunes personnes sont échauffées ? Lors que vous déferez au plus fort, n'est-ce pas afin qu'il vous soit obligé d'une victoire que vous ne luy sçauriez disputer ? Pourquoi donc vous soumettre à lui, quand la paresse a fondu ses muscles, débilité ses artères, évaporé ses esprits, & sucé la moëlle de ses os ? Si vous adoriez une femme, n'étoit-ce pas à cause de sa beauté ? Pourquoi donc continuer vos genuflexions, après que la vieillesse en a fait un fantôme, qui ne représente plus qu'une hideuse image de la mort ? Enfin lors que vous aimiez un homme spirituel, c'étoit à cause que par la vivacité de son génie il penetrait une affaire mêlée, & la

débroüilloit; qu'il défrayoit par son bien-dire l'assemblée du plus haut carat; qu'il digeroit les sciences d'une seule pensée: & cependant vous lui continuez vos honneurs, quand ses organes usez rendent sa tête imbecile, pesante, & importune aux compagnies, & lors qu'il ressemble plutôt à la figure d'un Dieu Foyer, qu'à un homme de raison. Concluez donc par-là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens soient pourvus du gouvernement des familles, que les vieillards. D'autant plus même que, selon vos maximes, Hercule, Achille, Epaminondas, Alexandre, & César, qui sont presque tous morts au deçà de quarante ans, n'auroient mérité aucuns honneurs, parce qu'à votre compte ils auroient été trop jeunes, bien que leur seule jeunesse fût la cause de leurs belles actions, qu'un âge plus avancé eût renduës sans effet, parce qu'il eût manqué de l'ardeur & de la promptitude qui leur ont donné ces grands succès. Mais, direz-vous, toutes les Loix de notre Monde font retentir avec soin ce respect qu'on doit aux vieillards. Il est vray; mais aussi tous ceux qui ont introduit des Loix, ont été des vieillards, qui craignoient que les jeunes ne les déposassent justement de l'autorité qu'ils avoient extorquée. . . . Vous ne tenez de votre Architecte mortel que votre corps seulement; votre ame vient des Cieux; il n'a tenu qu'au hazard que votre pere n'ait été votre fils, comme vous êtes le sien. Sçavez-vous même s'il ne

30 ETAT ET EMPIRE

vous a point empêché d'heriter d'un Diadème? Votre esprit peut-être étoit parti du Ciel à deffein d'animer le Roi des Romains au ventre de l'Imperatrice; en chemin par hazard il rencontra votre embryon, & peut-être que pour abreger sa course il s'y logea. Non, non, Dieu ne vous eût point rayé du calcul qu'il avoit des hommes, quand votre pere fût mort petit garçon. Mais qui fçait si vous ne feriez point aujourd'hui l'ouvrage de quelque vaillant Capitaine, qui vous auroit associé à sa gloire comme à ses biens. Ainf peut-être vous n'êtes non plus redevable à votre Pere, de la vie qu'il vous a donnée, que vous le feriez au Pirate qui vous auroit mis à la chaîne, parce qu'il vous nourriroit. Et je veux même qu'il vous eût engendré Prince, qu'il vous eût engendré Roi: un present perd son merite, lorsqu'il est fait fans le choix de celui qui le reçoit. On donna la mort à Cesar, on la donna à Cassius: cependant Cassius en est obligé à l'esclave dont il l'impetra, & non pas Cesar à des meurtriers, parce qu'ils le forcerent de la prendre. Votre pere consulta-t-il votre volonté, lorsqu'il embrassa votre mere? vous demanda-t-il si vous trouviez bon de voir ce siecle-là, ou d'en attendre un autre? si vous vous contenteriez d'être fils d'un sot, ou si vous auriez l'ambition de sortir d'un brave homme? Helas! vous que l'affaire concernoit tout seul, vous étiez le seul dont on ne prenoit point l'avis. Peut-être qu'

alors , si vous eussiez été enfermé autrepart que dans la matrice des idées de la Nature , & que votre naissance eût été à votre opinion , vous auriez dit à la Parque : Ma chere Demoiselle , prends le fusseau d'un autre: il y a fort long-temps que je suis dans le rien , & j'aime encore mieux demeurer cent ans à n'être pas , que d'être aujourd'huy , pour m'en repentir demain : cependant il vous fallut passer par-là ; vous eûtes beau piailler pour retourner à la longue & noire maison dont on vous arrachoit , on faisoit semblant de croire que vous demandiez à têter.

Voilà , ô mon fils , les raisons à peu près , qui sont cause du respect que les peres portent à leurs enfans. Je sçai bien que j'ai panché du côté des enfans plus que la justice ne le demande , & que j'ai en leur faveur un peu parlé contre ma conscience : mais voulant corriger cet orgueil dont certains peres bravent la foiblesse de leurs petits , j'ai été obligé de faire comme ceux qui pour redresser un arbre tortu , le tirent de l'autre côté , afin qu'il rede-vienne également droit entre les deux contorsions : ainsi j'ai fait restituer aux peres ce qu'ils ôtent à leurs enfans , leur en ôtant beaucoup qui leur appartenoit , afin qu'une autre fois ils se contentassent du leur. Je sçay bien encore , que j'ay choqué par cette apologie tous les vieillards : mais qu'ils se souviennent qu'ils ont été enfans avant que d'être peres , & qu'il est impossible que je n'aye parlé fort

à leur avantage , puisqu'ils n'ont pas été trouvez sous une pomme de choux. Mais enfin , quoi qu'il en puisse arriver , quand mes ennemis se mettroient en bataille contre mes amis , je n'aurai que du bon , car j'ai servi tous les hommes , & je n'en ai deffervi que la moitié.

A ces mots il se tût , & le fils de notre Hôte prit ainsi la parole. Promettez-moi , lui dit-il , puisque je suis informé par votre soin de l'Origine , de l'Histoire , des Coûtumes, & de la Philosophie du Monde de ce petit homme , que j'ajoute quelque chose à ce que vous avez dit , & que je prouve que les enfans ne sont point obligez à leurs peres de leur generation , parce que leurs peres étoient obligez en conscience de les engendrer.

La Philosophie de leur Monde la plus étroite, confesse qu'il est plus avantageux de mourir , à cause que pour mourir il faut avoir vécu , que de n'être point. Or puisqu'en ne donnant pas l'être à ce rien , je le mets en un état pire que la mort , je suis plus coupable de ne le pas produire , que de le tuer. Tu croirois cependant , ô mon petit homme , avoir fait un parricide indigne de pardon , si tu àvois égorgé ton fils. Il seroit énorme à la verité , mais il est bien plus execrable de ne pas donner l'être à qui le peut recevoir : car cet enfant à qui tu ôtes la lumiere pour toujours, eût eu la satisfaction d'en jouir quelque temps. Encore nous sçavons qu'il n'en est privé que pour quelque siecle ; mais ces

DE LA LUNE. 83

pauvres quarante petits riens, dont tu pouvois faire quarante bons Soldats à ton Roy, tu les empêches malicieusement de venir au jour, & les laisses corrompre dans les reins, au hazard d'une apoplexie qui t'étouffera

Cette réponse ne satisfit pas, à ce que je croi, le petit hôte, car il en hocha trois ou quatre fois la tête: mais notre commun Precepteur se tût, parce que le repas étoit en impatience de s'envoler.

Nous nous étendîmes donc sur des matelas fort molets, couverts de grands tapis; & un jeune serviteur ayant pris le plus vieil de nos Philosophes, le conduisit dans une petite salle séparée, d'où mon Démon lui cria de nous venir retrouver si-tôt qu'il auroit mangé.

Cette fantaisie de manger à part, me donna la curiosité d'en demander la cause. Il ne goûte point, me dit-il, d'odeur de viande, ni même des herbes, si elles ne sont mortes d'elles-mêmes, à cause qu'il les pense capables de douleur. Je ne m'étonne pas tant, repliquai-je, qu'il s'abstienne de la chair, & de toutes choses qui ont eu vie sensitive; car en notre Monde les Pythagoriciens, & même quelques saints Anacorettes, ont usé de ce régime; mais de n'oser, par exemple, couper un chou, de peur de le blesser, cela me semble tout à fait ridicule. Et moy, répondit mon Démon, je trouve beaucoup d'apparence en son opinion.

Car, dites-moi, ce chou dont vous par-

84 ETAT ET EMPIRE

lez, n'est-il pas, comme vous, un être existant de la Nature ? Ne l'avez-vous pas tous deux pour mere également ? Encore semble-t-il qu'elle ait pourvû plus nécessairement à celle du végétant que du raisonnable, puisqu'elle a remis la generation d'un homme aux caprices de son pere, qui peut selon son plaisir l'engendrer ou ne l'engendrer pas : rigueur dont cependant elle n'a pas voulu traiter avec le chou : car au lieu de remettre à la discretion du pere de germer le fils ; comme si elle eût apprehendé davantage que la race du chou perît, que celle des hommes, elle les contraint bongré malgré de se donner l'être les uns aux autres, & non pas ainsi que les hommes, qui ne les engendrent que selon leurs caprices, & qui en leur vie n'en peuvent engendrer au plus qu'une vingtaine ; au lieu que les chous en peuvent produire quatre cent mille par tête. De dire que la Nature a pourtant plus aimé l'homme que le chou, c'est que nous nous chatoüillons pour nous faire rire. Etant incapable de passion, elle ne sçauroit ni haïr, ni aimer personne ; & si elle étoit susceptible d'amour, elle auroit plutôt des tendresses pour ce chou que vous tenez, qui ne sçauroit l'offenser, que pour cet homme qui voudroit la détruire s'il le pouvoit. Ajoutez à cela, que l'homme ne sçauroit naître sans crime, étant une partie du premier criminel : mais nous sçavons fort bien que le premier chou n'offensa pas

son Createur. Si on dit que nous sommes faits à l'image du premier Etre, & non pas le chou; quand il seroit vray, nous avons, en soiiillant notre ame par où nous luy ressemblons, effacé cette ressemblance, puisqu'il n'y a rien de plus contraire à Dieu, que le peché. Si donc notre ame n'est plus son portrait, nous ne luy ressemblons pas plus par les pieds, par les mains, par la bouche, par le front, & par les oreilles, que le chou par ses feüilles, par ses fleurs, par sa tige, par son trognon, & par sa tête. Ne croyez-vous pas en verité, si cette pauvre plante pouvoit parler quand on la coupe, qu'elle ne dit: Homme, mon cher frere, que t'ay-je fait qui merite la mort? Je ne crois que dans les jardins, & l'on ne me trouve jamais en lieu sauvage, où je vivrois en sureté: je dédaigne toutes les autres societez, horsmis la tienne; & à peine suis-je semé dans ton jardin, que pour te témoigner ma complaisance, je m'épanouiss, je te tends les bras, je t'offre mes enfans en graine, & pour récompense de ma courtoisie, tu me fais trancher la tête. Voila le discours que tiendroit ce chou, s'il pouvoit s'exprimer. Hé quoy? à cause qu'il ne scauroit se plaindre, est-ce à dire que nous pouvons justement luy faire tout le mal qu'il ne scauroit empêcher? Si je trouve un miserable lié, puis-je sans crime le tuer, à cause qu'il ne peut se défendre? Au contraire, sa foiblesse agraverait ma

86 ETAT ET EMPIRE

cruauté : car bien que cette miserable creature soit pauvre, & dénuée de tous nos avantages, elle ne merite pas la mort. Quoy ? de tous les biens de l'être, elle n'a que celui de rejeter, & nous le luy arrachons ? Le peché de massacrer un homme n'est pas si grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un chou & luy ôter la vie, à luy qui n'en a point d'autre à esperer. Vous aneantissez le chou en le faisant mourir : mais en tuant un homme, vous ne faites que changer son domicile. Et je dis, bien plus, puis-que Dieu chérit également ses ouvrages, & qu'il a partagé ses bienfaits également entre nous & les plantes, qu'il est tres-juste de les considerer également comme nous. Il est vray que nous naquîmes les premiers ; mais dans la famille de Dieu, il n'y a point de droit d'aînesse. Si donc les chous n'eurent point de part avec nous au fief de l'immortalité, ils furent sans doute avantagez de quelque autre, qui par sa grandeur recompensa sa brieveté. C'est peut-être un intellect universel, une connoissance parfaite de toutes les choses dans leurs causes ; & c'est aussi pour cela que ce sage Moteur ne leur a point taillé d'organes semblables aux nôtres, qui n'ont qu'un simple raisonnement foible, & souvent trompeur ; mais d'autres plus ingenieusement travaillez, plus forts, & plus nombreux, qui servent à l'operation de leurs speculatifs entretiens. Vous me demanderez peut-être

ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces grandes pensées. Mais, dites-moy, que nous ont jamais enseigné certains êtres que nous admettons au dessus de nous, avec lesquels nous n'avons aucun rapport ni proportion, & dont nous comprenons l'existence aussi difficilement que l'intelligence & les façons avec lesquelles un chou est capable de s'exprimer à ses semblables, & non pas à nous, à cause que nos sens sont trop foibles pour pénétrer jusques-là.

Moïse, le plus grand de tous les Philosophes, & qui puisoit la connoissance de la Nature dans la source de la Nature même, signifioit cette verité, lorsqu'il parloit de l'arbre de science; & il vouloit sans doute nous enseigner sous cette énigme, que les plantes possèdent privativement à nous la Philosophie parfaite. Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus superbe, qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins: mais le pauvre vegetant n'a pas des organes propres à hurler comme vous, il n'en a pas pour fretiller ni pour pleurer; il en a toutefois par lesquels il se plaint du tort que vous luy faites, & par lesquels il attire sur vous la vengeance du Ciel. Que si enfin vous insistez à me demander comment je sçai que les chous ont ces belles pensées, je vous demande comme vous sçavez qu'ils ne les ont point, & que tel d'entre eux, à votre imitation, ne dise pas le soir en s'enfermant: Je suis,

88 ETAT ET EMPIRE

Monfieur le Chou frizé, votre tres-humble ferviteur, Chou cabus.

Il en étoit là de fon discours, quand ce jeune garçon qui avoit emmené notre Philofophe, le ramena. Hé quoi, déjà dîné, luy cria mon Démon? Il repondit qu'ouy, à l'iffuë près, d'autant que le Phifionome luy avoit permis de tâter de la nôtre. Le jeune hôte n'attendit pas que je lui demandaffe l'explication de ce myftere. Je voi bien, dit-il, que cette façon de vivre vous étonne. Sçachez donc, quoy qu'en votre Monde on gouverne la fanté plus negligemment, que le regime de celui-ci n'est pas à méprifer.

Dans toutes les maifons il y a un Phifionome entretenu du public, qui est à peu près ce qu'on appelleroit chez vous un Medecin, horsmis qu'il n'y gouverne que les fains, & qu'il ne juge des diverfes façons dont il nous fait traiter, que par la proportion, figure & fymetrie de nos membres, par les lineamens du vifage, le coloris de la chair, la delicateffe du cuir, l'agilité de la maffe, le fon de la voix, la teinture, la force & la dureté du poil. N'avez-vous pas tantôt pris garde à un homme de taille affez courte, qui vous a confideré? C'étoit le Philofophe de ceans: affurez-vous que selon qu'il a reconnu votre complexion, il a diversifié l'exhalaiſon de votre dîné: regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher, est éloigné de nos lits; fans doute qu'il vous a jugé d'un temperament bien éloigné

éloigné du nôtre , puisqu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets sous notre nez , ne s'épandît jusqu'à vous , ou que la vôtre ne fumât jusqu'à nous. Vous le verrez ce soir , qui choisira les fleurs pour votre lit , avec la même circonspection.

Pendant tout ce discours je faisois signe à mon hôte , qu'il tâchât d'obliger les Philosophes à tomber sur quelque chapitre de la science qu'ils professoient. Il m'étoit trop ami , pour n'en pas faire naître aussi-tôt l'occasion. C'est pourquoy je ne vous dirai point ni les discours ni les prieres qui firent l'ambassade de ce traitté ; aussi-bien la nuance du ridicule au sérieux fut trop imperceptible , pour pouvoir être imitée. Tant y a , Lecteur , que le dernier venu de ces Docteurs , après plusieurs autres choses , continua ainsi :

Il me reste à prouver qu'il y a des Mondes infinis dans un Monde infini. Représentez-vous donc l'Univers , comme un grand animal ; que les étoiles qui sont des Mondes , sont dans ce grand animal comme d'autres grans animaux qui servent reciproquement de Mondes à d'autres peuples tels que nous , nos chevaux , &c. & que nous , à notre tour , sommes aussi des Mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits sans comparaison , que nous : comme sont certains vers , des poux , des cirons : que ceux-sy sont la terre , d'autres plus impercep-

tibles : qu'ainsi , de même que nous paroissions chacun en particulier un grand Monde à ce petit peuple , peut-être que notre chair , notre sang , nos esprits , ne sont autre chose qu'une tiffure de petits animaux qui s'entretiennent , nous prêtent mouvement par le leur , & se laissent aveuglément conduire à notre volonté , qui leur sert de cocher , nous conduisent nous-mêmes , & produisent tout ensemble cette action que nous appellons la vie. Car , dites-moy , je vous prie , est-il mal-aisé à croire qu'un poux prenne votre corps pour un Monde , & que quand quelqu'un d'eux voyage depuis l'une de vos oreilles jusques à l'autre , ses compagnons disent qu'il a voyagé aux deux bouts de la terre , ou qu'il a couru de l'un à l'autre Pôle ? Ouy sans doute , ce petit peuple prend votre poil pour les forests de son pays , les pores pleins de pituite , pour des fontaines , les bubes pour des lacs & des estangs , les apostumes pour des mers , les défluxions pour des deluges ; & quand vous vous peignez en devant & en arriere , ils prennent cette agitation pour le flux & le reflux de l'Océan. La demangeaison ne prouve-t-elle pas mon dire ? Le ciron , qui la produit , est-ce autre chose qu'un de ces petits animaux qui s'est dépris de la société civile , pour s'établir tyran de son pays ? Si vous me demandez d'où vient qu'ils sont plus grands que ces autres imperceptibles ? je vous demande pour-

quoy les Elephans sont plus grands que nous , & les Hibernois que les Espagnols ? Quant à cette ampoule & cette croûte dont vous ignorez la cause, il faut qu'elles arrivent , ou par la corruption de leurs ennemis , que ces petits geans ont massacrez ; ou par la peste produite par la necessité des alimens dont les seditieux se sont gorgez , & ont laissé pourrir dans la campagne des monceaux de cadavres ; ou que ce tyrân , après avoir tout autour de soi chassé ses compagnons qui de leurs corps bouchoient les pores du nôtre , a donné passage à la pituite , laquelle étant extravasée hors la sphere de la circulation de notre sang , s'est corrompue. On me demandera peut-être pourquoi un citron en produit tant d'autres ? Ce n'est pas chose mal-aisée à concevoir ; car de même qu'une revolte en produit une autre , aussi ces petits peuples poussez du mauvais exemple de leurs compagnons seditieux , aspirent chacun au commandement , allumant par-tout la guerre , le massacre & la faim. Mais , me direz-vous , certaines personnes sont bien moins sujettes à la demangeaison que d'autres : cependant chacun est rempli également de ces petits animaux , puisque ce sont eux , dites-vous , qui font la vie. Il est vray , aussi le remarquons-nous , que les flegmatiques sont moins en proye à la grattelle que les bilieux , à cause que le peuple sympatisant au climat qu'il habite , est plus lent en un corps froid , qu'un autre

92 ETAT ET EMPIRE

échauffé par la temperature de sa region, qui petille, se remuë, & ne sçauroit demeurer en une place: ainsi le bilieux est bien plus délicat que le flegmatique, parce qu'étant animé de bien plus de parties, & l'ame étant l'action de ces petites bestes, il est capable de sentir en tous les endroits où ce bestail se remuë: là où le phlegmatique n'étant pas assez chaud pour faire agir qu'en peu d'endroits cette remuante populace, il n'est sensible qu'en peu d'endroits. Et pour prouver encore cette cironalité universelle, vous n'avez qu'à considerer, quand vous êtes blessé, comme le sang accourt à la playe. Vos Docteurs disent qu'il est guidé par la prévoyante nature, qui veut secourir les parties débilitées: ce qui seroit conclure qu'outre l'ame & l'esprit il y auroit encore en nous une troisième substance intellectuelle, qui auroit ses fonctions & ses organes à part; c'est pourquoy je trouve bien plus probable de dire que ces petits animaux se sentant attaquez, envoient chez leurs voisins demander du secours, & qu'étant arrivez de tous côtez, & le pays se trouvant incapable de tant de gens, ils meurent ou de faim, ou étouffent dans la presse. Cette mortalité arrive, quand l'aposthume est mûre: car pour témoigner qu'alors ces animaux sont étouffez, c'est que la chair pourrie devient insensible; que si bien souvent la saignée qu'on ordonne pour divertir la fluxion, profite, c'est à cause que s'en é-

tant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux tâchoient de boucher, ils refusent d'assister leurs alliez, n'ayant que mediocrement la puissance de se défendre chacun chez soy.

Il acheva ainsi, quand le second Philosophe s'apperçut que nos yeux assemblez sur les siens l'exhortoient de parler à son tour.

Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal notre semblable, quelque chose de la science que nous professons, je dicte maintenant un traité que je serois bien-aise de luy produire, à cause des lumieres qu'il donne à l'intelligence de notre Physique. C'est l'explication de l'origine éternelle du monde : mais comme je suis empesé de faire travailler à mes soufflets, car demain sans remise la Ville part ; vous pardonnerez au temps, avec promesse toutefois qu'aussitôt qu'elle sera arrivée où elle doit aller, je vous satisferay.

A ces mots le fils de l'hôte appella son pere, pour sçavoir quelle heure il étoit ; mais ayant répondu qu'il étoit huit heures sonnées, il luy demanda tout en colere, pourquoy il ne les avoit pas avertis à sept, comme il le luy avoit commandé. Qu'il sçavoit bien que les maisons partoient le lendemain, & que les murailles de la Ville l'étoient déjà. Mon fils, repliqua le bon homme, on a publié, depuis que vous êtes à table, une défense expresse de partir avant après-demain. N'im-

porte , repartit le jeune homme, vous devez obéir aveuglément , ne point pénétrer dans mes ordres, & vous souvenir seulement de ce que je vous ay commandé. Vite, allez querir votre effigie. Lors qu'elle fut apportée , il la saisit par le bras , & la fouëtta un gros quart d'heure. Or sus , vaurien , continua-t-il , en punition de votre desobéïssance, je veux que vous serviez aujourd'huy de risée à tout le monde , & pour cet effet je vous commande de ne marcher que sur deux pieds le reste de la journée. Le pauvre homme sortit fort éploré , & son fils nous fit des excuses de son emportement.

J'avois bien de la peine , quoy que je me mordisse les levres , à m'empêcher de rire d'une si plaisante punition , & cela fut causé que pour rompre cette burlesque pedagogie, qui m'auroit sans doute fait éclater , je le supliay de me dire ce qu'il entendoit par ce voyage de la Ville dont tantôt il avoit parlé, & si les maisons & les murailles cheminoient. Il me répondit : Entre nos Villes , chér Etranger, il y en a de mobiles & de sedentaires : les mobiles , comme, par exemple , celles où nous sommes maintenant , sont faites comme je vais vous dire. L'Architecte construit chaque Palais , ainsi que vous voyez , d'un bois fort léger ; il pratique deffous quatre rouës dans l'épaisseur de l'un des murs , il place dix gros soufflets, dont les tuyaux passent d'une ligne horizontale à travers le dernier étage de l'un

à l'autre pignon ; en sorte que quand on veut traîner les Villes autre part (car on les change d'air à toutes les saisons) chacun déplie sur l'un des côtez de son logis quantité de larges voiles au devant des soufflets ; puis ayant bandé un ressort pour les faire jouër, leurs maisons en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomissent ces monstres à vent, sont emportées si on veut à plus de cent lieües. Quant à celles que nous appellons sédentaires, les logis en sont presque semblables à vos Tours, hormis qu'ils sont de bois, & qu'ils sont percez au centre d'une grosse & forte visse, qui regne de la cave jusqu'au toict, pour les pouvoir hauffer & baïsser à discretion. Or la terre est creusée aussi profonde que l'édifice est élevé, & le tout est construit de cette sorte, afin qu'aussi-tôt que les gelées commencent à morfondre le Ciel, ils puissent descendre leurs maisons en terre, où ils se tiennent à l'abri des intemperies de l'air : mais si-tôt que les douces haleines du Printemps viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur grosse visse dont je vous ay parlé. Je le priay, puis qu'il avoit déjà eu tant de bonté pour moy, & que la ville ne partoit que le lendemain, de me dire quelque chose de cette origine éternelle du monde, dont il m'avoit parlé quelque temps auparavant ; & je vous promets, luy dis-je, qu'en recompense, si-tôt que je seray de retour dans la Lune, dont mon

Gouverneur (je luy montray mon Démon) vous témoignera que je suis venu, j'y semeray votre gloire, en y racontant les belles choses que vous m'aurez dites. Je vois bien que vous riez de ma promesse, parce que vous ne croyez pas que la Lune dont je vous parle soit un monde, & que j'en sois un habitant ; mais je vous puis assurer aussi, que les peuples de ce monde-là, qui ne prennent celui-cy que pour une Lune, se moqueront de moy, quand je diray que votre Lune est un monde, & qu'il y a des campagnes, avec des habitans. Il ne me répondit que par un souris, & parla ainsi.

Puis que nous sommes contraints, quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand Tout, d'encourir trois ou quatre absurditez, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arrête, c'est l'éternité du monde ; & l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir, & ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand Univers, si beau, si bien réglé, pût être fait soy-même, ils ont eu recours à la Création. Mais semblables à celui qui s'enfonceroit dans la rivière de peur d'être mouillé de la pluye, ils se sauvent des bras nains, à la miséricorde du geant, encore ne s'en sauvent-ils pas : car cette Eternité qu'ils ôtent au monde, pour ne l'avoir pû comprendre, ils la donnent à Dieu, comme s'il avoit besoin de ce présent,

sent , & comme s'il étoit plus aisé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Car, dites-moy, a-t-on jamais conçu comme de rien il se peut faire quelque chose ? Hélas ! entre rien & un atome, il y a des proportions tellement infinies, que la cervelle la plus aiguë n'y sçauroit pénétrer. Il faudra, pour échaper à ce labyrinthe inexplicable , que vous admettiez une matiere éternelle avec Dieu. Mais, me direz-vous, quand je vous accorderois la matiere éternelle, comment ce chaos s'est-il arrangé de soy-même ? Ah ! je vous le vais expliquer.

Il faut , ô mon petit Animal , après avoir séparé mentalement chaque petit corps visible en une infinité de petits corps invisibles, s'imaginer que l'Univers infini n'est composé d'autre chose que des Atomes infinis tres-solides , tres-incorruptibles & tres-simples , dont les uns sont cubiques , les autres parallelogrammes , d'autres angulaires, d'autres ronds, d'autres pointus , d'autres pyramidaux , d'autres exagones, d'autres ovales , qui tous agissent diversement chacun selon sa figure. Et qu'ainsi ne soit, posez une boule d'ivoire fort ronde, sur un lieu fort uni ; à la moindre impression que vous luy donnerez , elle sera un demi quart d'heure sans s'arrêter : or j'ajoute que si elle étoit aussi parfaitement ronde, que le sont quelques-uns de ces atomes dont je parle , & la surface où elle seroit posée, parfaitement unie , elle ne s'arrêteroit jamais. Si donc l'art est capable

d'incliner un corps au mouvement perpétuel, pourquoy ne croirons-nous pas que la nature ne le puisse faire? Il en est de même des autres figures, desquelles l'une, comme quarrée, demande le repos perpétuel; d'autres, un mouvement de côté; d'autres, un demi mouvement, comme de trépidation; & la ronde, dont l'être est de se remuer, venant à se joindre à la pyramidale, fait peut-être ce que nous appellons feu, parce que non seulement le feu s'agite sans se reposer, mais perce & penetre facilement. Le feu a outre cela des effets differens, selon l'ouverture & la qualité des angles où la figure ronde se joint, comme, par exemple, le feu du poivre est autre chose que le feu du sucre; le feu du sucre, que celui de la canelle; celui de la canelle, que celui du clou de girofle; & celui-ci, que le feu d'un fagot. Or le feu qui est le constructeur des parties & du tout de l'Univers, a poussé & ramassé dans un chêne, la quantité des figures nécessaires à composer ce chêne. Mais, me direz-vous, comment le hazard peut-il avoir ramassé en un lieu toutes les choses nécessaires à produire ce chêne? Je vous répons, que ce n'est pas merveille que la matiere ainsi disposée, ait formé un chêne; mais que la merveille eût été plus grande, si la matiere ainsi disposée, le chêne n'eût pas été produit: un peu moins de certaines figures, c'eût été un orme, un peuplier, un saule; un peu moins de certaines figures, c'eût été la Plante sen-

stive, une huître à l'écaille, un ver, une mouche, une grenouille, un moineau, un singe, un homme. Quand ayant jetté trois dez sur une table, il arrive rasle de deux ou bien de trois, quatre & cinq, ou bien deux six & un; direz-vous: O le grand miracle! A chaque dé, il est arrivé le même point, tant d'autres points pouvant arriver: ô le grand miracle! il est arrivé trois points qui se suivent: ô le grand miracle! il est arrivé justement deux six, & le dessous de l'autre six. Je suis assuré qu'étant homme d'esprit, vous ne ferez jamais ces exclamations; car puis qu'il n'y a sur les dez qu'une certaine quantité de nombres, il est impossible qu'il n'en arrive quelqu'un. Et après cela vous vous étonnez comme cette matiere brouillée pêle-mêle au gré du hazard, peut avoir constitué un homme, vû qu'il y avoit tant de choses nécessaires à la construction de son être. Vous ne sçavez donc pas qu'un million de fois cette matiere s'acheminant au dessein d'un homme, s'est arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comete; & tout cela à cause du plus ou du moins de certaines figures qu'il falloit, ou qu'il ne falloit pas à désigner un homme: si bien que ce n'est pas merveille qu'entre une infinité de matieres, qui changent & se remuent incessamment, elles ayent rencontré à faire le peu d'animaux, de vegetaux, de mineraux que nous voyons; non plus que ce n'est pas mer-

veille qu'en cent coups de dez il arrive une raffe; aussi-bien est-il impossible que de ce remuement il ne se fasse quelque chose, & cette chose sera toujours admirée d'un étourdi qui ne sçaura pas combien s'en est fallu qu'elle n'ait pas été faite.

Quand la grande riviere de ~~_____~~ fait moudre un moulin, ~~_____~~ conduit les ressorts d'une horloge, & que le petit ruisseau de ~~_____~~ ne fait que couler, & se dé-~~_____~~ rober.

quelquefois, vous ne diriez pas que cette riviere a bien de l'esprit, parce que vous sçavez qu'elle a rencontré les choses disposées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvres; car si son moulin ne se fût pas trouvé dans son cours, elle n'auroit pas pulvérisé le froment; si elle n'eût point rencontré l'horloge, elle n'auroit pas marqué les heures; & si le petit ruisseau dont j'ay parlé, avoit eu la même rencontre, il auroit fait les mêmes miracles. Il en va tout ainsi de ce feu qui se meut de soy-même, car ayant trouvé les organes propres à l'agitation nécessaire pour raisonner, il a raisonné; quand il en a trouvé de propres seulement à sentir, il a senti; quand il en a trouvé de propres à vegeter, il a vegeté. Et qu'ainsi ne soit; qu'on crève les yeux de cet homme que le feu de cette ame fait voir, il cessera de voir, de même que notre grande horloge cessera de marquer les heures, si l'on en brise le mouvement.

Enfin, ces premiers & indivisibles atômes font un cercle sur qui roulent sans

difficulté les difficultez les plus embarassantes de la Physique ; il n'est pas jusques à l'operation des sens que personne n'a pû encore bien concevoir, que je n'explique fort aisément par les petits corps. Commençons par la vûe ; elle merite, comme la plus incomprehensible, nôtre premier début.

Elle se fait donc, à ce que je m' imagine, quand les tuniques de l'œil dont les pertuis sont semblables à ceux du verre, transmettent cette poussiere de feu, qu'on appelle rayons visuels, & qu'elle est arrêtée par quelque matiere opaque qui la fait réjaillir chez soy : car alors rencontrant en chemin l'image de l'objet qui l'a repoussée, & cette image n'étant qu'un nombre infini de petits corps qui s'exhalent continuellement en égale superficie du sujet regardé, elle la pousse jusques à notre œil. Vous ne manquerez pas de m'objeçter que le verre est un corps opaque, & fort serré, & que cependant, au lieu de rechasser ces autres petits corps, il s'en laisse penetrer. Mais je vous répons, que ces pores du verre sont taillez de même figure que ces atômes de feu qui le traversent ; & que comme un crible à froment n'est pas propre à cribler de l'avoine, un crible à avoine, à cribler du froment ; ainsi une boîte de sapin, quoy que mince, & qu'elle laisse penetrer les sons, n'est pas penetrable à la vuë ; & une piece de cristal, quoy que transparente, qui se laisse percer à la vuë, n'est pas penetrable au toucher. Je ne pûs

là m'empêcher de l'interrompre. Un grand Poëte & Philosophe de notre Monde, luy dis-je, a parlé après Epicure, & luy après Democrite, de ces petits corps presque comme vous ; c'est pourquoy vous ne me surprenez point par ce discours : & je vous prie, en le continuant, de me dire comment par ces principes vous expliqueriez la façon de vous peindre dans un miroir. Il est fort aisé, me repliqua-t-il : car figurez-vous que ces feux de votre œil ayant traversé la glace, & rencontrant derrière un corps non diaphane qui les rejette, ils repassent par où ils étoient venus ; & trouvant ces petits corps chemins en superficie égale sur le miroir, ils les rappellent à nos yeux ; & notre imagination plus chaude que les autres facultez de notre ame, en attire le plus subtil, dont elle fait chez soy un portrait en raccourci.

L'operation de l'ouye n'est pas plus mal-aisée à concevoir ; & pour être plus succint, considerons-la seulement dans l'harmonie d'un luth touché par les mains d'un Maître de l'art. Vous me demanderez comment il se peut faire que j'apperçoive si loin de moy une chose que je ne vois point ? Est-ce qu'il sort de mes oreilles une éponge qui boit cette musique, pour me le rapporter ? ou ce joüeur engendre-t-il dans ma tête un autre petit joüeur, avec un petit luth, qui ait ordre de me chanter comme un écho les mêmes airs ? Non : mais ce miracle procede de ce que la corde

tirée venant à frapper de petits corps, dont l'air est composé, elle le chasse dans mon cerveau, le perçant doucement avec ces petits riens corporels; & selon que la corde est bandée, le son est haut, à cause qu'elle pousse les atômes plus vigoureusement, & l'organe ainsi pénétré, en fournit à la fantaisie de quoy faire son tableau: si trop peu, il arrive que notre mémoire n'ayant pas encore achevé son image, nous sommes contraints de luy repeter le même son, afin que des matereaux que luy fournissent, par exemple, les mesures d'une sarabande, elles en prennent assez pour achever le portrait de cette sarabande; mais cette operation n'a rien de si merveilleux que les autres, par lesquelles à l'aide du même organe nous sommes émus tantôt à la joye, tantôt à la colere... Et cela se fait, lors que dans ce mouvement ces petits corps en rencontrent d'autres en nous, remuez de même façon, ou que leur propre figure rend susceptibles du même ébranlement; car alors les nouveaux venus excitent leurs Hôtes à se remuer comme eux: & de cette façon, lors qu'un air violent rencontre le feu de notre sang, il le fait incliner au même branle, & il l'anime à se pousser dehors; c'est ce que nous appellons ardeur de courage. Si le son est plus doux, & qu'il n'ait la force de soulever qu'une moindre flame plus ébranlée, en la promenant le long des nerfs, des membranes, & des pertuis de notre chair, elle excite ce chatouillement

qu'on appelle joye. Il en arrive ainsi de l'ébullition des autres passions, selon que ces petits corps sont jettez plus ou moins violemment sur nous, selon le mouvement qu'ils reçoivent par la rencontre d'autres branles, & selon qu'ils trouvent à remuer chez nous : c'est quant à l'ouye.

La démonstration du toucher n'est pas maintenant plus difficile, en concevant que de toute matiere palpable, il se fait une émission perpetuelle de petits corps ; & qu'à mesure que nous la touchons, il s'en évapore davantage, parce que nous les épraignons du sujet même, comme l'eau d'une éponge, quand nous la pressons. Les durs viennent faire à l'organe le rapport de leur solidité, les souples de leur mollesse, les raboteux, &c. Et qu'ainsi ne soit, nous ne sommes plus si fins à discerner par l'attouchement avec des mains usées de travail, à cause de l'épaisseur du cal, qui pour n'être ni poreux ni animé, ne transmet que fort mal-aisément ces fumées de la matiere. Quelqu'un desirera d'apprendre où l'organe de toucher tient son siège. Pour moy, je pense qu'il est répandu dans toutes les superficies de la masse, vû qu'il sent dans toutes ses parties. Je m'imagine toutefois que plus nous tâtons par un membre proche de la tête, & plus vîte nous distinguons; ce qui se peut experimenter, quand les yeux clos nous touchons quelque chose, car nous la devinons plus facilement ; & si au contraire nous la tâtions du pied, nous aurions

plus de peine à la connoître: cela provient de ce que notre peau étant par-tout criblée de petits trous, nos nerfs, dont la matiere n'est pas plus ferrée, perdent en chemin beaucoup de ces petits atomes, par les menus pertuis de leur contexture, avant que d'être arrivez jusqu'au cerveau, qui est le terme de leur voyage. Il me reste à parler de l'odorat & du goût.

Dites-moi, lorsque je goûte un fruit, n'est-ce pas à cause de la chaleur de la bouche qui le fond? Avoüez-moi donc, qu'y ayant dans une poire, des sels, & que la dissolution les partageant en petits corps d'autre figure que ceux qui composent la faveur d'une pomme, il faut qu'ils percent notre palais d'une maniere bien differente; tout ainsi que l'écare enfoncée par le fer d'une pique qui me traverse, n'est pas semblable à ce que me fait souffrir en surfaüt la bale d'un pistolet, & de même que la balle de ce pistolet m'imprime une autre douleur que celle d'un carreau d'acier.

Je n'ai rien à dire de l'odorat, puisque les Philosophes mêmes confessent qu'il se fait par une émission continuelle de petits corps.

Je m'en vais sur ce principe vous expliquer la creation, l'harmonie, & l'influence des globes celestes, avec l'immuable variété des meteores.

Il alloit continuer; mais le vieil hôte entra là-dessus, qui fit songer notre Philosophe à la retraite: il apportoit des cri-

staux pleins de verres luisans , pour éclairer la salle : mais comme ces petits feux insectes perdent beaucoup de leur éclat , quand ils ne sont pas nouvellement amassez , ceux-ci vieux de dix jours n'éclaireroient presque point. Mon Démon n'attendit pas que la Compagnie en fût incommodée , il monta dans son cabinet, & en redescendit aussi-tôt avec deux boules de feu si brillantes , que chacun s'étonna comme il ne se bruloit point les doigts : ces flambeaux incombustibles, dit-il, nous serviront mieux que vos pelotons de verres. Ce sont des rayons du Soleil , que j'ai purgez de leur chaleur ; autrement les qualitez corrosives de son feu auroient blessé votre vûe en l'ébloüissant ; j'en ai fixé la lumiere , & l'ai renfermée dans ces boules transparentes que je tiens. Cela ne vous doit pas fournir un grand sujet d'admiration ; car il ne m'est pas plus difficile , à moi qui suis né dans le Soleil , de condenser ses rayons , qui sont la poussiere de ce Monde-là ; qu'à vous d'amasser de la poussiere ou des atomes , qui sont de la terre pulverisée de celui-ci. Là-dessus notre Hôte envoya un valet conduire les Philosophes , parce qu'il étoit nuit , avec une douzaines de globes à verres pendus à ses quatre pieds. Pour nous autres , sçavoir mon Precepteur & moy, nous nous couchâmes par l'ordre du Phisionome. Il me mit cette fois-là dans une chambre de violette & de lys , m'envoya chatoüiller à l'ordinaire ; & le lendemain sur les

neuf heures, je vis entrer mon Démon, qui me dit qu'il venoit du Palais, où.... l'une des Demoiselles de la Reine l'avoit prié de l'aller trouver, & qu'elle s'étoit enquisse de moi, témoignant qu'elle persistoit toujours dans le dessein de me tenir parole, c'est à dire que de bon cœur elle me suivroit, si je la voulois mener avec moi dans l'autre monde. Ce qui m'a fort édifié, continua-t-il, c'est quand j'ai reconnu que le motif principal de son voyage, étoit de se faire Chrétienne: ainsi je lui ai promis d'aider son dessein de toutes mes forces, & d'inventer pour cet effet une machine capable de tenir trois ou quatre personnes, dans laquelle vous y pourrez monter ensemble dès aujourd'hui. Je vais m'appliquer sérieusement à l'exécution de cette entreprise: c'est pourquoi afin de vous divertir, pendant que je ne serai point avec vous, voici un Livre que je vous laisse. Je l'apportai jadis de mon pays natal; il est intitulé: *Les Etats & Empires de la Lune, avec une Addition de l'Histoire de l'Estincelle.* Je vous donne encore celui-ci, que j'estime beaucoup davantage; c'est le grand œuvre des Philosophes, qu'un des plus forts Esprits du Soleil a composé. Il prouve là-dedans que toutes choses sont vraies, & déclare la façon d'unir physiquement les veritez de chaque contradictoire; comme, par exemple, que le blanc est noir, & que le noir est blanc; qu'on peut être & n'être pas en même temps; qu'il peut

y avoir une montagne sans vallée ; que le neant est quelque chose ; & que toutes les choses qui sont, ne sont point : mais remarquez qu'il prouve tous ces inouis paradoxes , sans aucune raison captieuse ou sophistique. Quand vous serez ennuyé de lire , vous pourrez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de notre Hôte ; son esprit a beaucoup de charmes. Ce qui me déplaît en lui , c'est qu'il est impie : s'il lui arrive de vous scandaliser , ou de faire par quelque raisonnement chanceler votre foi , ne manquez-pas aussi-tôt de me le venir proposer : je vous en résoudrai les difficultez. Un autre vous ordonneroit de rompre compagnie : mais comme il est extrêmement vain , je suis assuré qu'il prendroit cette fuite pour une défaite , & il se figureroit que notre croyance seroit sans raison , si vous refusiez d'entendre les siennes. Il me quitta , en achevant ce mot ; mais il fut à peine sorti , que je me mis à considérer attentivement mes Livres , & leurs boîtes , c'est à dire leurs couvertures qui me sembloient admirables pour leurs richesses. L'une étoit taillée d'un seul diamant, sans comparaison plus brillant que les nôtres ; la seconde ne paroissoit qu'une monstrueuse perle fenduë en deux. Mon Démon avoit traduit ces Livres en langage de ce monde ; mais , parce que je n'ai point de leur Imprimerie , je m'en vais expliquer la façon de ces deux Volumes.

A l'ouverture de la boîte , je trouvai

dedans un je ne sçai quoi de metal, presque semblable à nos Horloges, plein de je ne sçai quels petits ressorts & de machines imperceptibles : c'est un Livre à la verité, mais c'est un Livre miraculeux, qui n'a ni feüillets ni caracteres : enfin c'est un Livre, où pour apprendre, les yeux sont inutiles ; on n'a besoin que d'oreilles. Quand quelqu'un donc souhaite lire, il bande avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs cette machine, puis il tourne l'éguille sur le chapitre qu'il desire écouter, & au même temps il en sort comme de la bouche d'un homme, ou d'un instrument de musique, tous les sons distincts & differens qui servent entre les Grands Lunaires à l'expression du langage

Quatre d'entre eux portoient sur leurs épaules une espece de cercueil envelopé de noir : je m'informai d'un regardant, ce que vouloit dire ce convoi, semblable aux pompes funebres de mon pays ; il me répondit que ce méchant . . . & nommé du peuple par une chiquenaude sur le genouil droit, qui avoit été convaincu d'envie & d'ingratitude, étoit decédé le jour precedent, & que le Parlement l'avoit condamné il y avoit plus de vingt ans à mourir dans son lit, & puis, d'être enterré après sa mort. Je me pris à rire de cette réponse : & lui m'interrogeant pourquoi ? Vous m'étonnez, dis-je, de dire que ce qui est une marque de benediction dans notre Monde, comme la longue vie,

une mort paisible, une sepulture honorable, serve en celui-ci d'une punition exemplaire. Quoy ? vous prenez la sepulture pour quelque chose de précieux, me repartit cet homme ? Et par votre foy, pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge, à la merci des crapaux qui lui mangent les jouës, enfin la peste revetuë du corps d'un homme ? Bon Dieu ! la seule imagination d'avoir, quoy que mort, le visage embarrassé d'un drap, & sur la bouche une picque de terre, me donne de la peine à respirer. Ce miserable que vous voyez porter, outre l'infamie d'être assisté dans une fosse, a été condamné d'être assisté dans son convoi de cent cinquante de ses amis ; & commandement à eux, en punition d'avoir aimé un envieux & un ingrat, de paroître à ses funeraillies avec un visage triste ; & sans que les Juges en ont eu pitié, imputans en partie ses crimes à son peu d'esprit, ils auroient ordonné d'y pleurer. Horsmis les criminels, on brûle ici tout le monde : aussi est-ce une coûtume tres-décente & tres-raisonnable : car nous croyons que le feu ayant séparé le pur d'avec l'impur, la chaleur rassemble par sympathie cette chaleur naturelle qui faisoit l'ame, & lui donne la force de s'élever toujours, & montant jusques à quelque astre, la terre de certains peuples plus immatériels que nous, & plus intellectuels, parce que

leur temperament doit répondre. & participer à la pureté du globe qu'ils habitent.

Ce n'est pas encore notre façon d'inhummer la plus belle. Quand un de nos Philosophes vient à un âge où il sent ramollir son esprit, & la glace de ses ans engourdir les mouvemens de son ame, il assemble ses amis par un banquet somptueux ; puis ayant exposé les motifs qui le font résoudre à prendre congé de la Nature, & le peu d'esperance qu'il a d'ajouter quelque chose à ses belles actions, on luy fait ou grace, c'est à dire qu'on luy permet de mourir ; ou on luy fait un severe commandement de vivre. Quand donc, à la pluralité des voix, on luy a mis son soufflé entre les mains, il avertit ses plus chers & du jour & du lieu : ceux-cy se purgent, & s'abstiennent de manger pendant vingt-quatre heures ; puis arrivez qu'ils sont au logis du Sage, & sacrifié qu'ils ont au Soleil, ils entrent dans la chambre, où le genereux les attend sur un lit de parade. Chacun le veut embrasser ; & quand c'est au rang de celui qu'il aime le mieux, après l'avoir baisé tendrement, il l'appuye sur son estomach, & joignant sa bouche sur sa bouche, de la main droite il se plonge un poignard dans le cœur. L'Amant ne détache point ses levres de celles de son Amant, qu'il ne le sente expirer ; & lors il retire le fer de son sang, & fermant de sa bouche la playe, il avale son sang, qu'il suce jus-

112 ETAT ET EMPIRE

qu'à ce qu'un second lui succède, puis un troisième, un quatrième, & enfin toute la compagnie; & quatre ou cinq heures après, on introduit à chacun une fille de seize ou dix-sept ans; & pendant trois ou quatre jours qu'ils sont à goûter les plaisirs de l'amour, ils ne sont nourris que de la chair du mort qu'on leur fait manger toute crüe, afin que si de cent embrassements il peut naître quelque chose, ils soient assurés que c'est leur ami qui revit.

J'interrompis ce discours, en disant à celui qui me le faisoit, que ces façons de faire avoient beaucoup de ressemblance avec celles de quelques peuples de notre Monde; & continuai ma promenade, qui fut si longue, que quand je revins il y avoit deux heures que le dîné étoit prest. On me demanda pourquoi j'étois arrivé si tard? Ce n'a pas été ma faute, répondis-je au Cuisinier qui s'en plaignoit: j'ai demandé plusieurs fois parmi les ruës quelle heure il étoit, mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, serrant les dents, & tournant le visage de travers.

Quoy, s'écria toute la compagnie, vous ne sçavez pas que par là ils vous monstroient l'heure? Par ma foy, repartis-je, ils avoient beau exposer leur grand nez au Soleil, avant que je l'appriisse. C'est une commodité, me dirent-ils, qui leur sert à se passer d'horloge; car ils font un cadran si juste de leurs dents, que lors qu'ils veulent

lent instruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent les levres; & l'ombre de ce nez qui vient tomber dessus leurs dents, marque comme un Cadran celle dont le Curieux est en peine. Maintenant afin que vous sçachiez pourquoy en ce pays tout le monde à le nez grand; apprenez qu'aussi-tost que la femme est accouchée, la Matrone porte l'enfant au Maître du Seminaire; & justement au bout de l'an, les Experts estant assemblez, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le Syndic, il est censé Camus, & mis entre les mains de gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, & comme il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissons des continences par force: mais sçachez que nous le faisons, après avoir observé depuis trente siècles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, genereux, liberal; & que le petit est un signe du contraire: C'est pourquoy des Camus on bâtit les Eunuques, parce que la Republique aime mieux ne point avoir d'enfans, que d'en avoir qui leur fussent semblables. Il parloit encore, lors que je vis entrer un homme tout nud: je m'assis aussi-tost, & me couvris pour luy faire honneur, car ce sont les marques du plus grand respect qu'on puisse en ce pais là témoigner à quelqu'un. Le Royaume, dit-il, souhaite qu'avant de retourner en vostre Monde, vous en avertissiez les

Magistrats , à cause qu'un Mathématicien vient tout à l'heure de promettre au Conseil, que pourveu qu'estant de retour chez vous, vous vouliez construire une certaine machine, qu'il vous enseignera, il attirera vostre globe, & le joindra à celuy-cy : à quoy je promis de ne pas manquer. Hé! je vous prie, dis-je à mon Hoste, quand l'autre fut party, de me dire pourquoy cet envoyé portoit à la ceinture des parties honteuses de bronze ; ce que j'avois veu plusieurs fois pendant que j'estois en cage, sans l'avoir osé demander, parce que j'étois toujours environné de Filles de la Reine, que je craignois d'offenser, si j'eusse en leur presence attiré l'entretien d'une matiere si grasse : de sorte qu'il me répondit : Les femelles icy, non plus que les mâles, ne sont pas assez ingrats, pour rougir à la veüe de celuy qui les a forgées ; & les Vierges n'ont pas honte d'aimer sur nous, en memoire de leur mere Nature, la seule chose qui porte son nom. Sçachez donc que l'écharpe dont cet homme est honoré, & où perid pour medaille la figure d'un membre viril, est le symbole du Gentilhomme, & la marque qui distingue le Noble d'avec le Roturier. Ce paradoxe me sembla si extravagant, que je ne pûs m'empêcher de rire. Cette coûtume me semble bien extraordinaire, repartis-je, car en nostre Monde, la marque de noblesse est de porter une Epée. Mais l'Hoste, sans s'émouvoir : O mon petit homme, s'écria-t-il, quoy? les grands

de votre Monde sont enragez de faire parade d'un instrument qui désigne un boureau, & qui n'est forgé que pour nous détruire ; enfin l'ennemy juré de tout ce qui vit ? & de cacher au contraire un membre, sans qui nous serions au rang de ce qui n'est pas ; le Prométhée de chaque animal, & le réparateur infatigable des foiblesses de la Nature ? Malheureuse contrée, où les marques de generation sont ignominieuses, & où celles d'aneantissement sont honorables ! Cependant vous appelez ce membre-là des parties honteuses, comme s'il y avoit quelque chose de plus glorieux que de donner la vie, & rien de plus honteux que de l'ôter. Pendant tout ce discours nous ne laissons pas de dîner ; & si-tost que nous fumes levez, nous allâmes au jardin prendre l'air ; & là prenant occasion de parler de la generation & conception des choses, il me dit : Vous devez sçavoir que la terre se faisant un arbre, d'un arbre un pourceau, & d'un pourceau un homme, nous devons croire, puisque tous les estres dans la nature tendent au plus parfait, qu'ils aspirent à devenir hommes ; cette essence estant l'achevement du plus beau mixte, & le mieux imaginé qui soit au monde, parce que c'est le seul qui fasse le lien de la vie animale avec la raisonnable. C'est ce qu'on ne peut nier sans estre Pedant, puis que nous voyons qu'un Prunier, par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce & digere le gazon qui l'environ-

116 ETAT ET EMPIRE

ne ; qu'un pourceau devore ce fruit , & le fait devenir une partie de soy-mesme ; & qu'un homme mangeant le pourceau, réchauffe cette chair morte , la joint à soy , & fait revivre cet animal sous une plus noble espece. Ainsi cet homme que vous voyez, estoit peut-estre il y a soixante ans une touffe d'herbe dans mon jardin ; ce qui est d'autant plus probable, que l'opinion de la Metempsychose Pythagorique , soutenue par tant de grands hommes, n'est vray-semblablement parvenue jusques à nous , qu'afin de nous engager à en rechercher la verité. Comme en effet nous avons trouvé que tout ce qui est, sent & vegete , & qu'enfin après que toute la matiere est parvenue à ce periode qui est sa perfection , elle descend & retourne dans son inanité, pour revenir & jouer derechef les mêmes rolles. Je descendis tres-fatisfait au jardin, & je commençois à reciter à mon compagnon ce que notre Maistre m'avoit appris , quand le Phisionome arriva pour nous conduire à la refection & au dortoir.

Le lendemain dès que je fus éveillé , je m'en allay faire lever mon Antagoniste. C'est un aussi grand miracle (lay dis-je en l'abordant) de trouver un fort esprit comme le vôtre enseveli dans le sommeil, que de voir du feu sans action : il souffrit ce mauvais compliment ; mais (s'écria-t-il avec une colere passionnée d'amour) nevous deferez-vous jamais de ces termes fabuleux ? sçachez que ces noms-là diffä-

ment le nom de Philosophe, & que comme le Sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive, & qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expressions de prodiges & d'évenemens de nature, qu'ont inventé les stupides pour excuser les foiblesses de leur entendement.

Je crûs alors être obligé en conscience de prendre la parole pour le détromper. Encore, luy repliquai-je, que vous soyez fort obstiné dans vos sentimens, j'ai vû tout plein de choses arrivées surnaturellement. Vous le dites, continua-t-il; mais vous ne sçavez pas que la force de l'imagination est capable de guerir toutes les maladies que vous attribuez au surnaturel, à cause d'un certain baume naturel contenant toutes les qualitez contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque: ce qui se fait quand notre imagination avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remede spécifique qu'elle apporte au venin. C'est là d'où vient qu'un habile Medecin de votre Monde conseille au malade de prendre plutôt un Medecin ignorant qu'on estimera pourtant fort habile, qu'un fort habile qu'on estimera ignorant, parce qu'il se figure que notre imagination travaillant à notre santé, pourvû qu'elle soit aidée de remedes, est capable de nous guerir; mais que les plus puissans étoient trop foibles, quand l'imagination ne les appliquoit pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de votre Monde vivoient tant de siecles

118 ETAT ET EMPIRE

fans avoir eu aucune connoissance de la Medecine ? non. Et qu'est-ce à votrè avis qui en pouvoit être la cause, sinon leur nature encore dans sa force, & ce baume universel, qui n'est pas encore dissipé par les drogues dont vos Medecins vous consomment ? n'ayant lors, pour rentrer en convalescence, qu'à le souhaiter fortement, & s'imaginer d'être gueris. Aussi leur fantaisie vigoureuse se plongeant dans cette huile vitale, en attiroit l'elixir, & appliquant l'actif au passif, ils se trouvoient presque dans un clin d'œil aussi sains qu'auparavant : ce qui malgré la dépravation de la Nature, ne laisse pas de se faire encore aujourd'huy, quoy qu'un peu rarement à la verité ; mais le populaire l'attribué à miracle. Pour moy, je n'en crois rien du tout, & je me fonde sur ce qu'il est plus facile que tous ces Docteurs se trompent, que cela n'est facile à faire : car le fievreux qui vient d'être gueri, a souhaité bien fort pendant sa maladie, comme il est vrai-semblable, d'être gueri, & même il a fait des vœux pour cela ; de sorte qu'il falloit necessairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans son mal, ou qu'il guerit : s'il fût mort, on eût dit que le Ciel l'avoit recompensé de ses peines, & même on eût dit que selon la priere du malade il a été gueri de tous ses maux : s'il fût demeuré dans son infirmité, on auroit dit qu'il n'avoit pas la foy : mais parce qu'il est gueri, c'est un miracle tout visible. N'est-il pas bien plus

vrai-semblable que sa fantaisie excitée par les violens desirs de la santé, a fait son operation? car je veux qu'il soit réchappé; pourquoi crier miracle, puisque nous voyons beaucoup de personnes qui s'étoient voüées, perir miserablement avec leurs vœux?

Mais à tout le moins, luy repartis-je, si ce que vous dites de ce baume est véritable, c'est une marque de la raisonnableté de notre ame, puisque sans se servir des instrumens de notre raison, sans s'appuyer du concours de notre volonté, elle fait elle-même comme si étant hors de nous elle appliquoit l'actif au passif. Or si étant séparée de nous elle est raisonnable, il faut necessairement qu'elle soit spirituelle; & si vous la confessez spirituelle, je conclus qu'elle est immortelle, puisque la mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes dont la matiere seule est capable. Ce jeune homme alors s'étant mis en son seant sur son lit, & m'ayant fait affeoir, discourut à peu près de cette sorte. Pour l'ame des bêtes qui est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vû qu'elle n'est possible qu'une harmonie des quatre qualitez, une force de sang, une proportion d'organes bien concertez; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle, & immortelle, soit contrainte de sortir de chez nous par la même cause qui fait perir celle d'un Bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps, quand il auroit un coup

d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussi-tôt sa maison . . . & si cette ame étoit spirituelle, & par soy-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence quand elle est séparée de notre masse, que quand elle en est revêtuë, pourquoi les Aveugles nez, avec tous les beaux avantages de cette ame intellectuelle, ne sçauroient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir ? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privez par le trépas, de tous leurs sens ? Quoy ? je ne pourrai donc me servir de ma main droite, à cause que j'en ai une gauche ? . . . Et enfin pour faire une comparaison juste, & qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un Peintre qui ne peut travailler sans pinceau ; & je vous dirai que l'ame est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens. Ouy, mais, ajouta-t-il . . . Cependant ils veulent que cette ame qui ne peut agir qu'imparfaitement, à cause de la perte d'un de ses outils dans le cours de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instrumens pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut fouïetter les Quinze-vingt, qui font semblant de ne voir goutte. Il vouloit continuer dans de si impertinens raisonnemens ; mais je luy fermai la bouche, en le priant de les cesser, comme

comme il fit , de peur de querelle : car il connoissoit que je commençois à m'échauffer. Il s'en alla ensuite , & me laissa dans l'admiration des gens de ce Monde-là , dans lesquels , jusqu'au simple peuple , il se trouve naturellement tant d'esprit ; au lieu que ceux du nôtre en ont si peu , & qu'il leur coûte si cher. Enfin l'amour de mon païs me détacha petit à petit de l'affection , & même de la pensée que j'avois eüe de demeurer en celui-là. Je ne songeai plus qu'à mon départ ; mais j'y vis tant d'impossibilité , que j'en devins tout chagrin. Mon Démon s'en aperçut ; & m'ayant demandé à quoi il tenoit que je ne parusse pas le même que toujours , je lui dis franchement le sujet de ma mélancolie ; mais il me fit de si belles promesses pour mon retour , que je m'en reposai sur lui entièrement. J'en donnai avis au Conseil , qui m'envoya querir , & qui me fit prêter serment , que je raconterois dans notre Monde les choses que j'avois vües en celui-là. Ensuite on me fit expedier des passeports ; & mon Démon s'étant muni des choses nécessaires pour un si grand voyage , me demanda en quel endroit de mon pays je voulois descendre. Je lui dis , que là plupart des riches enfans de Paris se proposant un voyage à Rome une fois en la vie , ne s'imaginant pas après cela qu'il y eût rien de beau ni à faire , ni à voir , je le priois de trouver bon que je les imitasse : mais , ajoutai-je , dans quelle machine ferons-nous ce voyage , & quel

ordre pensez-vous que me veuille donner le Mathematicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-ci au nôtre? Quant au Mathematicien, me dit-il, ne vous y arrêtez point, car c'est un homme qui promet beaucoup, & qui ne tient rien. Et quant à la machine qui vous reportera, ce sera la même qui vous voitera à la Cour. Comment, dis-je, l'air deviendra, pour soutenir vos pas, aussi solide que la terre? C'est ce que je ne croi point. Hé c'est une chose étrange, reprit-il, que vous croyiez & ne croyiez pas. Hé! pourquoi les Sorciers de votre Monde, qui marchent en l'air, & conduisent des armées, des grêles, des neiges, des pluies, & d'autres tels meteores, d'une Province en une autre, auroient-ils plus de pouvoir que nous? Soyez, foyez, je vous prie, plus credule en ma faveur. Il est vray, luy dis-je, que j'ai reçu de vous tant de bons offices, de même que Socrate, & les autres pour qui vous avez tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous, comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. Je n'eus pas plûtôt achevé cette parole, qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ses bras; il me fit passer sans incommodité tout ce grand espace que nos Astronomes mettent entre nous & la Lune, en un jour & demi; ce qui me fit connoître le mensonge de ceux qui disent qu'une meule de moulin seroit trois cens soixante & tant d'années à tomber du Ciel; puisque je fus si peu de temps à tomber du globe de la Lune en

celui-ci. Enfin dès la seconde journée, je m'apperçus que j'approchois de notre Monde. Déjà je distinguois l'Europe d'avec l'Afrique, & ces deux d'avec l'Asie, lorsque je sentis le soufre qui sortoit d'une haute montagne : cela m'incommodoit de sorte que je m'évanouis. Je ne puis dire ce qui m'arriva ensuite ; mais je me trouvai, ayant repris mes sens, dans des bruyères sur la pente d'une colline, au milieu de quelques Pastres qui parloient Italien. Je ne sçavois ce qu'étoit devenu mon Démon, & je leur demandai, s'ils ne l'avoient point vû. A ce mot, ils firent le signe de la Croix, & me regarderent comme un Démon moy-même : mais leur disant que j'étois Chrétien, & les priant de me conduire en quelque lieu où je pusse me reposer, ils me menerent dans un Village à un mille de là, où je fus à peine arrivé, que tous les chiens du lieu, depuis les Bichons jusqu'aux Dogues, se jetterent sur moy, & m'eussent devoré, si je n'eusse trouvé une maison où je me sauvai : mais cela ne les empêcha pas de continuer leur sabat, en sorte que le Maître du logis m'en regardoit de mauvais œil ; & je croi que dans le scrupule où le peuple augure de ces sortes d'accidens, cet homme étoit capable de m'abandonner à ces animaux, si je ne me fusse avisé que ce qui les acharnoit ainsi après moy, étoit le Monde d'où je venois, à cause qu'ayant accoûtumé d'aboyer à la Lune, ils sentoient que j'en venois, & que j'en avois l'odeur, comme

124 EMPIRE DE LA LUNE.

ceux qui conservent une espece de relan ou air marin, après être descendus de dessus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'exposai sur une terrasse, durant quelques heures au Soleil : après quoy je descendis, & les chiens qui ne sentoient plus l'influence qui m'avoit fait leur ennemi, ne m'aboyerent plus, & s'en retournerent chacun chez soi. Le lendemain je partis pour Rome, où je vis les restes des triomphes de quelques Grands Hommes, de même que ceux des Siecles : j'en admirai les belles ruines, & les belles reparations qu'y ont fait les Modernes. Enfin après y être demeuré quinze jours avec M. de Cyrano mon Cousin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-vecchia, & me mis sur une Galere, qui m'amena jusqu'à Marseille. Pendant ce voyage je n'eus l'esprit tendu qu'aux merveilles de celui que je venois de faire. J'en commençai les memoires dès ce temps-là ; & de retour, je les ai mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pû permettre. Mais prévoyant qu'elle sera la fin de mes études & de mes travaux ; pour tenir parole au Conseil de ce Monde-là, j'ai prié Monsieur le Bret, mon plus cher & plus inviolable Ami, de les donner au Public, avec l'Histoire de la Republique du Soleil, celle de l'Etincelle, & quelques autres Ouvrages de même façon, si ceux qui nous les ont dérobez les lui rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.

F I N.





HISTOIRE
 COMIQUE
 DES
 ETAT ET EMPIRE
 DU
 SOLEIL.

DENFIN notre vaisseau surgit au Havre de Toulon; & d'abord après avoir rendu graces aux Vents & aux Etoiles, pour la felicité du Voyage, chacun s'embrassa sur le Port, & se dit adieu. Pour moy, parce qu'au Monde de la Lune d'où j'arrivois, l'argent se met au nombre des contes faits à plaisir, & que j'en avois comme perdu la memoire, le Pilote se contenta pour le Naulage, de l'honneur d'avoir porté dans son Navire un Homme tombé du Ciel. Rien ne nous empêcha donc d'aller jusqu'auprés de Toulouse, chez un de mes Amis. Je brûlois de le

L 3

voir, pour la joye que j'esperois lui cau-
ser, au recit de mes aventures. Je ne serai
point ennuyeux à vous reciter tout ce qui
m'arriva sur le chemin. Je me lassai, je me
reposai, j'eus soif, j'eus faim, je bus, je
mangeai, au milieu de vingt ou trente
chiens qui composoient sa Meute. Quoy
que je fusse en fort mauvais ordre, mal-
gre, & rôti du hâle, il ne laissa pas de me
reconnoître. Transporté de ravissement,
il me sauta au col, & après m'avoir baisé
plus de cent fois, tout tremblant d'aïse,
il m'entraîna dans son Château, où si-tôt
que les larmes eurent fait place à la voix:
Enfin, s'écria-t-il, nous vivons, & nous
vivrons, malgré tous les accidens dont la
Fortune a baloté notre vie. Mais bons
Dieux ! il n'est donc pas vrai le bruit qui
courut que vous aviez été brûlé en Cana-
da, dans ce grand feu d'artifice duquel
vous fûtes l'inventeur ? Et cependant deux
ou trois personnes de créance, parmi ceux
qui m'en apportèrent les tristes nouvelles,
m'ont juré avoir vû & touché cet Oiseau
de bois dans lequel vous fûtes ravi. Ils me
conterent, que par malheur vous étiez
entré dedans au moment qu'on y mit le
feu, & que la rapidité des fusées qui brû-
loient tout à l'entour, vous enleverent si
haut, que l'assistance vous perdit de vûë ;
& vous fûtes, à ce qu'ils protestent, con-
sommé de telle sorte, que la machine é-
tant retombée, on n'y trouva que fort peu
de vos cendres ? Ces cendres, lui répon-
dis-je, Monsieur, étoient donc celles de

l'artifice même, car le feu ne m'endommagea en façon quelconque. L'artifice étoit attaché en dehors, & sa chaleur par conséquent ne pouvoit pas m'incommoder.

Or vous sçavez qu'aussi-tôt que le salpêtre fut à bout, l'impetueuse ascension des fusées ne soutenant plus la machine, elle tomba en terre. Je la vis cheoir; & lorsque je pensois culbuter avec elle, je fus bien étonné de sentir que je montois vers la Lune. Mais il faut vous expliquer la cause d'un effet que vous prendriez pour un miracle.

Je m'étois le jour de cet accident, à cause de certaines meurtrissures, frotté de moëlle tout le corps: Mais parce que nous étions en décours, & que la Lune pour lors attire la moëlle, elle absorba si goulument celle dont ma chair étoit imbuë, principalement quand ma boîte fut arrivée au dessus de la moyenne region, où il n'y avoit point de nuages interposez pour en affoiblir l'influence, que mon corps suivit cette attraction: & je vous proteste qu'elle continua de me sucer si long-temps, qu'à la fin j'abordai ce Monde, qu'on appelle icy la Lune.

Je lui racontai ensuite fort au long, toutes les particularitez de mon Voyage; & Monsieur de Colignac ravi d'entendre des choses si extraordinaires, me conjura de les rédiger par écrit. Moy qui aime le repos, je resistai long-temps, à cause des visites qu'il étoit vrai-semblable que cette

publication m'attiroit: toutefois honteux du reproche dont il me rebattoit, de ne pas faire assez de compte de ses prières, je me resolus enfin de le satisfaire. Je mis donc la plume à la main: & à mesure que j'achevois un cahier; impatient de ma gloire, qui lui demangeoit plus que la fièvre, il alloit à Toulouse le prôner dans les plus belles assemblées. Comme on l'avoit en reputation d'un des plus forts Génies de son siècle, mes louanges dont il sembloit l'infatigable Echo, me firent connoître de tout le monde. Déjà les Graveurs, sans m'avoir veu, avoient buriné mon image; & la Ville retentissoit dans chaque Carrefour, du gosier enroïé des Colleporteurs, qui crioient à tuë-tête, *Voilà le Portrait de l'Auteur des Etats & Empires de la Lune.* Parmi les gens qui lûrent mon Livre, il se rencontra beaucoup d'ignorans qui le feuilletèrent. Pour contrefaire les Esprits de la grande volée, ils applaudirent comme les autres, jusqu'à battre des mains a chaque mot, de peur de se méprendre; & tout joyeux s'écrierent, Qu'il est bon! aux endroits qu'ils n'entendoient point. Mais la superstition travestie en remors, de qui les dents sont bien aiguës sous la chemise d'un sot, leur rongea tant le cœur, qu'ils aimerent mieux renoncer à la reputation de Philosophe, laquelle aussi-bien leur étoit un habit mal-fait, que d'en répondre au jour du Jugement.

Voilà donc la medaille renversée, c'est

à qui chantera la Palinodie. L'ouvrage dont ils avoient fait tant de cas, n'est plus qu'un pot-pourri de contes ridicules, un amas de lambeaux découfus, un repertoire de peau d'Asnes, propre à bercer les enfans; & tel n'en connoît pas seulement la syntaxe, qui condamne l'Auteur à porter une bougie à S. Mathurin.

Ce contraste d'opinions entre les habiles & les idiots, augmenta son credit. Peu après, les copies en manuscrit se vendirent sous le manteau; tout le monde, & ce qui est hors du monde, c'est-à-dire depuis le Gentilhomme jusqu'au Moine, acheta cette Piece: Les femmes mêmes prirent parti. Chaque Famille se divisa, & les interêts de cette querelle allerent si loin, que la Ville fut partagée en deux factions, la Lunaire, & l'Anti-lunaire.

On étoit aux escarmouches de la Bataille, quand un matin je vis entrer dans la chambre de Colignac, neuf ou dix barbes à longue robe, qui d'abord lui parlerent ainsi: Monsieur, vous sçavez qu'il n'y a pas un de nous en cette compagnie qui ne soit votre Allié, votre Parent ou votre Ami, & que par conséquent il ne vous peut rien arriver de honteux, qui ne nous rejailisse sur le front? Cependant nous sommes informez de bonne part, que vous retirez un Sorcier dans votre Château. Un Sorcier, s'écria Colignac! ô Dieux! nommez-le-moi, je vous le mets entre les mains: mais il faut prendre garde que ce ne soit une calomnie. Hé quoy,

Monsieur, interrompit l'un des plus venerables, y a-t-il aucun Parlement qui se connoisse en Sorciers comme le nôtre ? Enfin, mon cher Neveu, pour ne vous pas davantage tenir en suspens ; le Sorcier que nous accusons, est l'Auteur des Etats & Empires de la Lune. Il ne sçauroit nier qu'il ne soit le plus grand Magicien de l'Europe, après ce qu'il avoie lui-même. Comment ? avoir monté à la Lune ! cela se peut-il sans l'entremise de je n'oserois nommer la bête ; car enfin, dites-moi, qu'alloit-il faire chez la Lune ? Belle demande, interrompit un autre ! il alloit assister au Sabbat qui s'y tenoit possible ce jour-là : Et en effet vous voyez qu'il eut accointance avec le Démon de Socrate. Après cela, vous étonnez-vous que le Diable l'air, comme il dit, rapporté en ce Monde ? Mais quoy qu'il en soit, voyez-vous, tant de Lunes, tant de cheminées, tant de voyages par l'air ne valent rien, je dis rien du tout, & entre vous & moy, (à ces mots, il approcha sa bouche de son oreille) je n'ai jamais vû de Sorcier qui n'eût commerce avec la Lune. Ils se turent après ces bons avis ; & Colignac demeura tellement étonné de leur commune extravagance, qu'il ne put jamais dire un mot. Ce que voyant un venerable Butor, qui n'avoit point encore parlé : Voyez-vous, dit-il, notre Parent, nous connoissons où vous tient l'encloûture. Le Magicien est une Personne que vous aimez, mais n'appréhendez

rien; à votre considération les choses iront à la douceur, vous n'avez seulement qu'à nous le mettre entre les mains; & pour l'amour de vous, nous engageons notre honneur de le faire brûler sans scandale.

A ces mots, Colignac, quoy que ses poings dans ses côtes, ne put se contenir; un éclat de rire le prit, qui n'offensa pas peu Messieurs ses Parens; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de répondre à aucun point de leur Harangue, que par des ha a a a, ou des ho o o o: si bien que nos Messieurs tres-scandalisez, s'en allerent, je dirois avec leur courte honte, si elle n'avoit duré jusqu'à Toulouse. Quand ils furent partis, je tirai Colignac dans son Cabinet, où si-tôt que j'eus fermé la porte dessus nous: Comte, lui dis-je, ces Ambassadeurs à long poil me semblent des Cometes cheveluës; j'apprehende que le bruit dont ils ont éclaté, ne soit le tonnerre de la foudre qui s'ébranle pour cheoir. Quoy que leur accusation soit ridicule, & possible un effet de leur stupidité, je ne serois pas moins mort, quand une douzaine d'habiles gens qui m'auroient veu griller, diroient que mes Juges sont des fots. Tous les argumens dont ils prouveroient mon innocence, ne me ressusciteroient pas; & mes cendres demeureroient tout aussi froides dans un tombeau, qu'à la voirie: c'est pourquoy, sauf votre meilleur avis, je serois fort joyeux de consentir à la tentation qui me suggere de ne leur laisser en cette Province que

mon Portrait ; car j'enragerois au double, de mourir pour une chose à laquelle je ne crois gueres. Colignac n'eut quasi pas la patience d'attendre que j'eusse achevé, pour répondre. D'abord toutefois il me railla ; mais quand il vit que je le prenois sérieusement : Ah ! par la mort, s'écria-t-il d'un visage allarmé, on ne vous touchera point au bord du manteau, que moi, mes Amis, mes Vassaux, & tous ceux qui me considerent, ne perissent auparavant. Ma maison est telle, qu'on ne la peut forcer sans canon ; elle est tres-avantageuse d'assiette, & bien flanquée. Mais je suis fou, de me précautionner contre des tonnerres de parchemin. Ils sont, luy repliquai-je, quelquefois plus à craindre que ceux de la moyenne region.

De là en avant nous ne parlâmes que de nous réjouir. Un jour nous chassions, un autre nous allions à la promenade, quelquefois nous recevions visite, & quelquefois nous en rendions ; enfin nous quittions toujours chaque divertissement, avant que ce divertissement eût pû nous ennuyer.

Le Marquis de Cuffan, voisin de Colignac, Homme qui se connoît aux bonnes choses, étoit ordinairement avec nous, & nous avec lui ; & pour rendre les lieux de notre séjour encore plus agreables par ce changement, nous allions de Colignac à Cuffan, & revenions de Cuffan à Colignac. Les plaisirs innocens dont le corps est capable, ne faisoient que la moindre

partie. De tous ceux que l'esprit peut trouver dans l'étude & la conversation, aucun ne nous manquoit; & nos Bibliothèques unies comme nos esprits, appelloient tous les Doctes dans notre Société. Nous mêlions la lecture à l'entretien; l'entretien à la bonne chère, celle-là à la pêche, à la chasse, aux promenades; en un mot, nous jouissions, pour ainsi dire, & de nous-mêmes, & de tout ce que la Nature a produit de plus de doux pour notre usage, & ne mêlions que la raison pour bornes à nos desirs. Cependant ma réputation contraire à mon repos, couroit les Villages circonvoisins, & les Villes mêmes de la Province: tout le monde attiré par ce bruit, prenoit prétexte de venir voir le Seigneur, pour voir le Sorcier. Quand je sortois du Château, non seulement les enfans & les femmes, mais aussi les hommes me regardoient comme la bête: sur-tout le Pasteur de Colignac, qui par malice ou par ignorance, étoit en secret le plus grand de mes ennemis. Cet homme simple en apparence, & dont l'esprit bas & naïf étoit infiniment plaisant en ses naïvetés, étoit en effet très-méchamment. Il étoit vindicatif jusqu'à la rage; calomniateur, comme quelque chose de plus qu'un Normand; & si chicanneur, que l'amour de la chicanne étoit sa passion dominante. Ayant long-temps plaidé contre son Seigneur, qu'il haïssoit d'autant plus qu'il l'avoit trouvé ferme contre ses attaques, il en craignoit le ressen-

timent, & pour l'éviter avoit voulu permuter son Bénéfice : mais soit qu'il eût changé de dessein, ou seulement qu'il eût différé, pour se vanger de Colignac en ma personne, pendant le séjour qu'il feroit en ses terres, il s'efforçoit de persuader le contraire, bien que des voyages qu'il faisoit bien souvent à Toulouse, en donnassent quelque soupçon. Il y faisoit mille contes ridicules de mes enchantemens; & la voix de cet homme malin se joignant à celle des simples & des ignorans, y mettoit mon nom en execration : on n'y parloit plus de moy que comme d'un nouvel Agrippa; & nous scûmes qu'on y avoit même informé contre-moi, à la poursuite du Curé, lequel avoit été Precepteur de ses enfans. Nous en eûmes avis par plusieurs Personnes qui étoient dans les interests de Colignac & du Marquis; & bien que l'humeur grossiere de tout un Pays nous fût un sujet d'étonnement & de risée, je ne laissay pas de m'en effrayer en secret, lors que je considérois de plus près les suites fâcheuses que pourroit avoir cette erreur. Mon bon génie sans doute m'inspiroit cette frayeur, il éclairoit ma raison de toutes ces lumières, pour me faire voir le précipice où j'allois tomber; & non content de me conseiller ainsi tacitement, se voulut declarer plus expressement en ma faveur. Une nuit des plus fâcheuses qui fut jamais, ayant succédé à un des jours les plus agréables que nous eussions eus à Colignac, je me levay

aussi-tôt que l'Aurore : & pour dissiper les inquiétudes & les nuages dont mon esprit étoit encore offusqué , j'entrai dans le jardin , où la verdure , les fleurs , & les fruits , l'artifice , & la nature , enchantotent par les yeux ; lors qu'en même instant j'apperçus le Marquis qui s'y promenoit seul dans une grande allée , laquelle coupoit le parterre en deux : il avoit le marcher lent , & le visage pensif. Je restai fort surpris de le voir , contre sa coûtume , si matineux ; cela me fit hâter mon abord , pour luy en demander la cause. Il me répondit , que quelques fâcheux songes , dont il avoit été travaillé , l'avoient contraint de venir plus matin qu'à son ordinaire , guerir au jour un mal que lui avoit causé l'ombre. Je luy confessay qu'une semblable peine m'avoit empêché de dormir , & je luy en allois conter le détail : mais comme j'ouvris la bouche , nous apperçûmes au coin d'une palissade qui croisoit dans la nôtre , Colignac qui marchoit à grands pas. De loin qu'il nous apperçut : Vous voyez , s'écria-t-il , un homme qui vient d'échaper aux plus affreuses visions , dont le spectacle soit capable de faire tourner le cerveau. A peine ai-je eu le loisir de mettre mon pourpoint , que je suis descendu pour vous le conter ; mais vous n'étiez plus , ni l'un ni l'autre , dans vos chambres : c'est pourquoy je suis accouru au jardin , me doutant que vous y seriez. En effet , le pauvre Gentilhomme étoit presque hors d'haleine. Si-

136 **ETAT ET EMPIRE**

tôt qu'il l'eut reprise, nous l'exhortâmes de se décharger d'une chose, qui pour être souvent fort legere, ne laisse pas de peser beaucoup. C'est mon dessein, nous repliqua-t-il; mais auparavant asséyons-nous. Un cabinet de jasmins nous presenta tout à propos de la fraîcheur & des sièges; nous nous y retirâmes, & chacun s'étant mis à son aise, Colignac poursuivit ainsi. Vous sçavez qu'après deux ou trois sommes, durant lesquels je me suis trouvé parmi beaucoup d'embarras, il m'a semblé dans celuy que j'ay fait environ le crepuscule de l'Aurore, que mon cher Hôte que voilà étoit entre le Marquis & moy, & que nous le tenions étroitement embrassé, quand un grand monstre noir qui n'étoit que de têtes, nous l'est venu tout d'un coup arracher. Je pense même qu'il l'alloit précipiter dans un bucher allumé proche de là, car il le balançoit déjà sur les flâmes: mais une fille semblable à celle des Muses, qu'on nomme Euterpe, s'est jettée aux genoux d'une Dame, qu'elle a conjuré de le sauver, (cette Dame avoit le port & les marques dont se servent nos Peintres pour représenter la Nature.) A peine a-t-elle eu le loisir d'écouter les prieres de sa Suivante, que toute étonnée: Helas! a-t-elle crié, c'est un de mes amis! Aussi-tôt elle a porté à sa bouche une espee de sarbatane, & a tant soufflé par le canal, sous les pieds de mon cher Hôte, qu'elle l'a fait monter dans le Ciel, & l'a garanti des cruautéz du Monstre à cent têtes. J'ai crié après

après luy fort long-temps, ce me semble, & l'ay conjuré de ne pas s'en aller sans moy ; quand une infinité de petits Anges tout ronds, qui se disoient enfans de l'Aurore, m'ont enlevé au même Pays, vers lequel il paroïssoit voler, & m'ont fait voir des choses que je ne vous raconteray point, parce que je les tiens trop ridicules. Nous le suppliâmes de ne pas laisser de nous le dire. Je me suis imaginé, continua-t-il, être dans le Soleil, & que le Soleil étoit un Monde. Je n'en serois pas même encore désabusé, sans le hanissement de mon barbe, qui me reveillant, m'a fait voir que j'étois dans mon lit. Quand le Marquis connut que Colignac avoit achevé : Et vous, dit-il, Monsieur Dyrcona, quel a été le vôtre ? Pour le mien, répondis-je, encore qu'il ne soit pas des vulgaires, je le mets en compte de rien. Je suis bilieux, mélancolique ; c'est la cause pourquoy, depuis que je suis au monde, mes songes m'ont sans cesse représenté des cavernes & du feu. Dans mon plus bel âge, il me sembloit, en dormant, que devenu léger, je m'enlevois jusques aux nuës, pour éviter la rage d'une troupe d'assassins qui me poursuivoient ; mais qu'au bout d'un effort fort long & fort vigoureux, il se rencontroit toujours quelques murailles, après avoir volé par dessus beaucoup d'autres, au pied de laquelle, accablé de travail, je ne manquois point d'être arrêté : ou bien si je m'imaginois de prendre ma volée et

haut , encore que j'eusse avec les bras nagé fort long-temps dans le Ciel, je ne laissois pas de me rencontrer toujours proche de terre , & contre toute raison , sans qu'il me semblât être devenu ni las , ni lourd , mes ennemis ne faisoient qu'étendre la main , pour me saisir par le pied , & m'attirer à eux. Je n'ai guere eu que des songes semblables à celui-là , depuis que je me connois ; horsmis que cette nuit , après avoir long-temps volé comme de coûtume , & m'être plusieurs fois échapé de mes persecuteurs , il m'a semblé qu'à la fin je les ai perdu de vûë , & que dans un Ciel libre & fort éclairé , mon corps soulagé de toute pesanteur , j'ai poursuivi mon voyage jusques dans un Palais , où se composent la chaleur & la lumiere. J'y aurois sans doute remarqué bien d'autres choses ; mais mon agitation pour voler m'avoit tellement aproché du bord du lit , que je suis tombé dans la ruelle , le ventre tout nud sur le plâtre , & les yeux fort ouverts. Voila , Messieurs , mon songe tout au long , que je n'estime qu'un pur effet de ces deux qualitez qui prédominent à mon temperament : car encore que celui-ci differe un peu de ceux qui m'arrivent toujours , en ce que j'ai volé jusqu'au Ciel sans recevoir , j'attribuë ce changement au sang qui s'étant répandu , par la joye de nos plaisirs d'hier , plus au large qu'à son ordinaire , a penetré la mélancolie , & huy a ôté en la soulevant cette pesanteur qui me faisoit retomber : mais

après tout, c'est une science où il y a fort à deviner. Ma foy, continua Cuffan, vous avez raison, c'est un pot pourri de toutes les choses à quoy nous avons pensé en veillant; une monstrueuse chimere, un assemblage d'especes confuses, que la fantaisie, qui dans le sommeil n'est plus guidée par la raison, nous presente sans ordre, & dont toutefois en les tordant nous croyons épreindre le vrai sens, & tirer des songes, comme des Oracles, une science de l'avenir; mais par ma foy, je n'y trouve aucune autre conformité, sinon que les songes, comme les Oracles, ne peuvent être entendus: Toutefois jugez par le mien, qui n'est point extraordinaire, de la valeur de tous les autres. J'ai songé que j'étois fort triste, & que je rencontrais par-tout Dyrcona qui nous réclamait. Mais sans davantage m'alambiquer le cerveau à l'explication de ces noires énigmes, je vous en développerai en deux mots leur sens mystique: C'est par ma foi qu'à Colignac on fait de fort mauvais songes; & que si j'en suis crû, nous irons essayer d'en faire de meilleurs à Cuffan. Allons y donc, me dit le Comte, puisque ce trouble-fête en a tant d'envie. Nous déliberâmes de partir le jour même. Je les suppliai de se mettre donc en chemin devant, parce que j'étois bien-aise, ayant, comme ils venoient de conclure, à y séjourner un mois, d'y faire porter quelques Livres: Ils en tomberent d'accord, & aussi-tôt après déjeuner, mirent le cul

sur la selle. Cependant je fis un balot des Volumes que je m'imaginai n'être pas à la Bibliothèque de Cuffan, dont je chargeai un mulet; & je sortis environ sur les trois heures, monté sur un tres-bon Coureur. Je n'allois pourtant qu'au pas, afin d'accompagner ma petite Bibliothèque, & pour enrichir mon ame avec plus de loisir des liberalitez de ma vûë. Mais écoutez une aventure qui vous surprendra.

J'avois avancé plus de quatre lieuës, quand je me trouvai dans une Contrée, que je pensois indubitablement avoir vûë autre-part. En effet, je sollicitai tant ma memoire de me dire d'où je connoissois ce Païsage, que la presence des objets excitant les images, je me souvins que c'étoit justement le lieu que j'avois vû en songe la nuit passée. Ce rencontre bizarre eût occupé mon intention plus de temps qu'il ne l'occupa, sans une étrange apparition par qui j'en fus reveillé. Un Spectre (au moins je le pris pour tel) se présentant à moi au milieu du chemin, saisit mon cheval par la bride. La taille de ce Phantôme étoit énorme, & par le peu qui paroissoit de ses yeux, il avoit le regard triste & rude. Je ne sçaurois pourtant dire s'il étoit beau ou laid, car une longue robe tissuë des feuillets d'un Livre de plainchant, le couvroit jusqu'aux ongles, & son visage étoit caché d'une carte où l'on avoit écrit *In principio*. Les premières paroles que le Phantôme proféra,

Satanus Diabolus, cria-t-il tout épouvanté, je te conjure par le grand Dieu vivant A ces mots, il hésita; mais repétant toujours le grand Dieu vivant, & cherchant d'un visage effaré son Pasteur pour lui souffler le reste, quand il vit que de quelque côté qu'il allongeât la vue, son Pasteur ne paroïssoit point, un si effroyable tremblement le saisit, qu'à force de claquer, la moitié de ses dents en tombèrent, & les deux tiers de la game sous lesquels il étoit gifant, s'écartèrent en papillotes. Il se retourna pourtant vers moi; & d'un regard ni doux ni rude, où je voyois son esprit floter pour résoudre lequel seroit plus à propos de s'irriter ou s'adoucir: Ho bien, dit-il, *Satanus Diabolus*, par la fangué, je te conjure au nom de Dieu, & de Monsieur S. Jean, de me laisser faire; car si tu groüilles ni pied ni pate, Diable emporte, je t'étriperais. Je tiraillois contre luy la bride de mon cheval; mais les éclats de rire qui me suffoquoient, m'ôtèrent toute force. Ajoutez à cela, qu'une cinquantaine de Villageois sortirent de derrière une haye, marchans sur leurs genoux, & s'égozillans à chanter *Kyrie Eleison*. Quand ils furent assez proche, quatre des plus robustes, après avoir trempé leurs mains dans un Benitier que tenoit tout exprès le Serviteur du Presbytere, m'e prirent au colet. J'étois à peine arrêté, que je vis paroître Messire Jean, lequel tira devotement son étole, dont il me garota; & ensuite une cohue

de femmes & d'enfans, qui malgré toute ma résistance, me couvrirent dans une grande nape. Au reste, j'en fus si bien entortillé, qu'on ne me voyoit que la tête. En cet équipage ils me porterent à Toulouse, comme s'ils m'eussent porté au monument. Tantôt l'un s'écrioit, que sans cela il y auroit eu famine, parce que lorsqu'ils m'avoient reconstruit, j'allois assurément jeter le sort sur les bleds; & puis, j'entendois un autre qui se plaignoit que le claveau n'avoit commencé dans la Bergerie, que d'un Dimanche, qu'au sortir de Vêpres je lui avois frappé sur l'épaule. Mais ce qui malgré tous mes defastres me chatouilla de quelque émotion pour rire, fut le cri plein d'effroi d'une jeune Païsanne après son Fiancé, autrement le Phantôme qui m'avoit pris mon Cheval, (car vous sçavez que le Rulre s'étoit califourchoné dessus, & déjà comme sien le talonnoit de bonne guerre.) Misérable, glapissoit son Amoureuse, es-tu donc borgne? ne vois-tu pas que le cheval du Magicien est plus noir que charbon, & que c'est le Diable en personne qui t'emporte au Sabbat? Notre pitaut d'épouvante en culbuta par dessus la creupe; ainsi mon cheval eut la clef des champs. Ils consulterent s'ils se feroient du mulet, ils déliberèrent qu'oüy; mais ayant découffu le paquet, & au premier Volume qu'ils ouvrirent s'étant rencontré la Physique de Monsieur Descartes, quand ils apperçurent tous les cercles par lesquels ce Philo-

sophe a distingué le mouvement de chaque Planette, tous d'une voix hurlerent que c'étoit les cernes que je traçois pour appeller Belzebut. Celui qui le tenoit le laissa cheoir d'apprehension; & par malheur, en tombant, il s'ouvrit dans une page où sont expliquées les vertus de l'ayman; je dis par malheur, parce qu'à l'endroit dont je parle il y a une figure de cette pierre métallique, où les petits corps qui se déprennent de sa masse pour accrocher le fer, sont representez comme des bras. A peine un de ces marauts l'aperçut, que je l'entendis s'égoziller que c'étoit là le Crapaut qu'on avoit trouvé dans l'auge de l'Ecurie de son Cousin Fiacre, quand ses chevaux moururent. A ce mot, ceux qui avoient paru les plus échaufez, renguaînerent leurs mains dans leur sein, ou se reganterent de leur pochettes. Messire Jean de son côté crioit à gorge déployée, qu'on se gardât de toucher à rien, que tous ces Livres-là étoient de francs grimoires, & le Mulet un Satan. La canaille ainsi épouvantée, laissa partir le Mulet en paix. Je vis pourtant Mathurine, la Servante de Monsieur le Curé, qui le chassoit vers l'étable du Presbytere, de peur qu'il n'allât dans le Cimetiére polluer l'herbe des Trépasséz.

Il étoit bien sept heures du soir, quand nous arrivâmes à un Bourg, où pour me rafraîchir on me traîna dans la Geole; car le Lecteur ne me croiroit pas, si je disois qu'on m'enterra dans un trou: Et cepen-

dant il est si vray, qu'avec une piroüette j'en visitai toute l'étenduë : Enfin il n'y a personne qui me voyant en ce lieu, ne m'eût pris pour une bougie allumée sous une ventouse. D'abord que mon Geolier me précipita dans cette Caverne : Si vous me donnez, luy dis-je, ce vêtement de pierre pour un habit, il est trop large ; mais si c'est pour un tombeau il est trop étroit. On ne peut icy compter les jours que par nuits ; des cinq sens il ne me reste l'usage que de deux, l'odorat, & le toucher ; l'un pour me faire sentir les puanteurs de ma prison ; l'autre, pour me la rendre palpable. En verité, je vous l'avouë, je croirois être damné, si je ne sçavois qu'il n'entre point d'innocens en Enfer.

A ce mot d'innocent, mon Geolier s'éclara de rire : Et par ma foy, dit-il, vous êtes donc de nos gens ? car je n'en ai jamais tenu sous ma clef que de ceux-là. Après d'autres complimens de cette nature, le bon homme prit la peine de me fouïller, je ne sçai pas à quelle intention ; mais par la diligence qu'il employa, je conjecture que c'étoit pour mon bien. Ses recherches étant demeurées inutiles, à cause que durant la bataille de *Diabolas*, j'avois glissé mon or dans mes chausses ; quand au bout d'une tres-exacte anatomie, il se trouva les mains aussi vuides qu' auparauant, peu s'en falut que je ne mourusse de crainte, comme il pensa mourir de douleur. Ho vertubleu, s'écria-t-il, l'écume

l'écume dans la bouche, j'ay bien vû d'abord, que c'étoit un Sorcier; il est gueux comme le diable. Va, va, continua-t-il, mon camarade, songe de bonne heure à ta conscience. Il avoit à peine achevé ces paroles, que j'entendis le carillon d'un trousseau de clefs, où il choisissoit celle de mon cachot. Il avoit le dos tourné; c'est pourquoy de peur qu'il ne se vengeât du malheur de sa visite, je tiray dextrement de leur cache trois pistoles, & je luy dis; Monsieur le Concierge, voilà une pistole, je vous supplie de me faire apporter un morceau, je n'ay pas mangé depuis onze heures. Il la reçut fort gracieusement, & me protesta que mon désastre le touchoit. Quand je connus son cœur adouci: en voilà encore une, continuay-je, pour reconnoître la peine que je suis honteux de vous donner. Il ouvrit l'oreille, le cœur, & la main; & j'ajoutay luy en comptant trois au lieu de deux, que par cette troisième je le suppliois de mettre auprès de moy l'un de ses garçons, pour me tenir compagnie, parce que les malheureux doivent craindre la solitude.

Ravi de ma prodigalité, il me promit toutes choses, m'embrassa les genoux, déclama contre la Justice, me dit qu'il voyoit bien que j'avois des ennemis, mais que j'en viendrois à mon honneur, que j'eusse bon courage, & qu'au reste il s'engageoit, auparavant qu'il fût trois jours, de faire blanchir mes manchettes. Je le remerciai tres-serieusement de sa

courtoise ; & après mille accolades dont il pensa m'étrangler , ce cher arai verrouilla la porte.

Je demeuray tout seul , & fort mélancolique , le corps arrondi sur un boteau de paille en poudre : elle n'étoit pas pourtant si menuë , que plus de cinquante rats ne la broyassent encore. La voûte, les murailles, & le plancher, étoient composez de six pierres de tombes, afin qu'ayant la mort dessus, dessous, & à l'entour de moi, je ne pusse douter de mon enterrement. La froide bave des limas, & le gluant venin des crapauts, me couloit sur le visage : les poux y avoient les dents plus longues que le corps. Je me voyois travaillé de la pierre, qui ne me faisoit pas moins de mal pour être externe. Enfin je pense que pour être Job, il ne me manquoit plus qu'une femme & un pot cassé.

Je vainquis là pourtant toute la dureté de deux heures tres-difficiles, quand le bruit d'une grosse de clefs, joint à celui des vertoux de ma porte, me reveilla de l'attention que je prêtois à mes douleurs. Ensuite du tintamarre, j'apperçus à la clarté d'une lampe, un certain Rustaut. Il se déchargea d'une terrine entre mes jambes : Et là, là, dit-il, ne vous affligez point, voilà du potage aux chous, que quand ce seroit... tant y'a, c'est de la propre soupe de notre Maîtresse ; & si par ma foy, comme dit l'autre, on n'en a pas ôté une goutte de graisse. Disant cela, il trempe ses cinq doigts jusqu'au fonds, pour m'in-

viter d'en faire autant. Je travaillay après l'original, de peur de le décourager; & luy d'un œil de jubilation: Morguienne, s'écria-t-il, vous êtes bon frere. On dit qu'ous avez des envieux; jernigué, sont des traîtres, ouy, tétigué, sont des traîtres: hé, qu'ils y viennent donc pour voir. O bien, bien, tant y a, toujours va qui danse. Cette naïveté m'enfla deux ou trois fois la gorge pour en rire. Je fus pourtant si heureux que de m'en empêcher: Je voyois que la Fortune sembloit m'offrir en ce maraut une occasion pour ma liberté, c'est pourquoy il m'étoit tres-important de choyer ses bonnes graces; car d'échaper par d'autres voyes, l'Architecte qui bâtit ma prison, y ayant fait plusieurs entrées, ne s'étoit pas souvenu d'y faire une sortie. Toutes ces considerations furent cause que pour le fonder, je luy parlay ainsi: Tu es pauvre, mon grand ami, n'est-il pas vray? Helas! Monsieur, répondit le Rustre, quand vous arriveriez de chez le Deyn, vous n'auriez pas mieux frappé au but. Tiens donc, continuay-je, prens cette pistole.

Je trouvay sa main si tremblante, lors que je la mis dedans, qu'à peine la put-il fermer. Ce commencement me sembla de mauvais augure; toutefois je connus bien-tôt, par la ferveur de ses remerciemens, qu'il n'avoit tremblé que de joye: cela fut cause que je poursuis: Mais si tu étois homme à vouloir participer à l'accomplissement d'un vœu que j'ai fait,

vingt pistoles, outre le salut de ton ame, seroient à toy comme ton chapeau; car tu sçauras qu'il n'y a pas un bon quart-d'heure, enfin un moment auparayant ton arrivée, qu'un Ange m'est apparu, & m'a promis de faire connoître la justice de ma cause, pourvû que j'aïlle demain faire dire une Messe à Nôtre-Dame de ce Bourg, au grand Autel. J'ay voulu m'excuser sur ce que j'étois enfermé trop étroitement: mais il m'a répondu, qu'il viendroit un homme envoyé du Geolier pour me tenir compagnie, auquel je n'aurois qu'à commander de sa part de me conduire à l'Eglise, & me reconduire en prison; que je luy recommandasse le secret, & d'obéir sans replique, sur peine de mourir dans l'an: & s'il doutoit de ma parole, je luy dirois, Aux enseignes qu'il est Confrere du Scapulaire. Or le Lecteur sçaura qu'auparavant j'avois entrevu par la fente de sa chemise un Scapulaire, qui me suggera toute la tiffure de cette apparition: Et ouy da, dit-il, mon bon Seigneur, je ferons ce que l'Ange nous a commandé: mais il faut donc que ce soit à neuf heures, parce que notre Maître sera pour lors à Toulouse aux accordailles de son fils avec la fille du Maître des hautes œuvres: dame acoutez, le Bouriau a un nom aussi-bian qu'un ciron: on dit qu'elle aura de son pere en mariage, autant d'écus comme il faut pour la rançon d'un Roy. Enfin elle est belle & riche, mais cesorceaux-là n'ont garde d'arriver à un pau-

vre garçon. Helas ! mon bon Monsieur, faut que vous sçachiez. . . Je ne manquay pas à cet endroit de l'interrompre ; car je pressentois par ce commencement de digression, une longue enchaîure de coc-à-l'ânes. Or après que nous eûmes bien digéré notre complot, le Rustaut prit congé de moi. Il ne manqua pas le lendemain de me venir déterrer justement à l'heure promise. Je laissay mes habits dans la prison, & je m'équipai de guenilles ; car afin de n'être pas reconnu, nous l'avions ainsi concerté la veille. Si-tôt que nous fûmes à l'air, je n'oubliai point de luy compter ses vingt pistoles. Il les regarda fort, & même avec de grands yeux. Elles sont d'or & de poids, luy dis-je, sur ma parole. Hé, Monsieur, me repliqua-t-il, ce n'est pas à cela que je songe ; mais je songe que la maison du grand Macé est à vendre, avec son clos & sa vigne. Je l'auray bien pour deux cent francs, il faut huit jours à bâtir le marché ; & je voudrois vous prier, mon bon Monsieur, si c'étoit votre plaisir, de faire que jusqu'à tant que le grand Macé tiennent bien comptées vos pistoles dans son coffre, elles ne deviennent point feuilles de chêne. La naïveté de ce coquin me fit rire. Cependant nous continuâmes de marcher vers l'Eglise, où nous arrivâmes. Quelque temps après on y commença la grande Messe : mais si-tôt que je vis mon Garde qui se levoit à son rang pour aller à l'offrande, j'arpenai la nef de trois sauts, & en autant d'autres, je m'égaray.

prestement dans une ruelle détournée. De toutes les diverses pensées qui m'agiterent en cet instant, celle que je suivis, fut de gagner Toulouse, dont ce Bourg-là n'étoit distant que d'une demi-lieuë, à dessein d'y prendre la poste. J'arrivai aux Fauxbourgs d'assez bonne heure; mais je restai si honteux, de voir tout le monde qui me regardoit, que j'en perdis contenance. La cause de leur étonnement procedoit de mon équipage; car comme en matiere de gueuserie j'étois assez nouveau, j'avois arrangé sur moi mes haillons si bizarement, qu'avec une démarche qui ne convenoit point à l'habit, je paroissais moins un pauvre qu'un mascarade; outre que je passois vite, la vûë basse, & sans demander. A la fin considerant qu'une attention si universelle me menaçoit d'une suite dangereuse, je surmontay ma honte. Aussi-tôt que j'appercevois quelqu'un me regarder, je luy tendois la main. Je conjurois même la charité de ceux qui ne me regardoient point: mais admirez comme bien souvent pour vouloir accompagner de trop de circonspections les desseins où la Fortune veut avoir quelque part, nous les ruinons en irritant cet orgueilleuse. Je fais cette reflexion au sujet de mon aventure; car ayant apperçu un homme vêtu en Bourgeois mediocre, de qui le dos étoit tourné vers moy: Monsieur, luy dis-je, le tirant par son manteau, si la compassion peut toucher.... Je n'avois pas entamé le mot qui devoit suivre, que cet homme tourna

la tête. O Dieu ! que devint-il ; mais ô Dieu ! que devins-je moy-même ? Cet homme étoit mon Geolier. Nous restâmes tous deux consternez d'admiration, de nous voir où nous nous voyions. J'étois tout dans ses yeux, il employoit toute ma vuë. Enfin le commun interest, quoy que bien different, nous tira l'un & l'autre, de l'extase où nous étions plongez. Ah ! miserable que je suis, s'écria le Geolier, faut-il donc que je sois attrapé ? Cette parole à double sens m'inspira aussi-tôt le stratagème que vous allez entendre. Hé main forte, Messieurs, main forte, à la Justice, criay-je tant que je pus glapir. Ce voleur a dérobé les pierreries de la Comtesse des Mouffeaux ; je le cherche depuis un an. Messieurs, continuay-je tout échauffé, cent pistoles pour qui l'arrêtera. J'avois à peine lâché ces mots, qu'une troupe de canaille éboula sur le pauvre ébahi. L'étonnement où mon extraordinaire impudence l'avoit jetté, joint à l'imagination qu'il avoit, que sans avoir comme un corps glorieux ponetré sans fraction les murailles de mon cachot je ne pouvois m'être sauvé, le transita tellement, qu'il fut long-temps hors de luy-même. A la fin toutefois il se reconnut, & les premieres paroles qu'il employa pour détromper le petit peuple, furent, qu'on se gardât de se méprendre, qu'il étoit fort homme d'honneur. Indubitablement il alloit découvrir tout le mystere : mais une douzaine de Fruitières, de Laquais, & de

Porte-chaises, desireux de me servir pour mon argent, luy fermerent la bouche à coup de poings; & d'autant qu'ils se figuroient que leur récompense seroit mesurée aux outrages dont ils insulteroient à la foiblesse de ce pauvre dupé, chacun accouroit y toucher du pied ou de la main. Voyez l'homme d'honneur, clabaudoit cette racaille ! Il n'a pourtant pû s'empêcher de dire, dès qu'il a reconnu Monsieur, qu'il étoit attrapé. Le bon de la Comedie, c'est que mon Geolier étant en ses habits de fête, il avoit honte de s'avouier Marguillier du Boureau, & craignoit même se découvrant d'être encore mieux battu. Moy de mon côté je pris l'effor durant le plus chaud de la bagare. J'abandonnay mon salut à mes jambes; elles m'eurent bientôt mis en franchise: mais pour mon malheur, la vuë que tout le monde recommençoit à jeter sur moi, me rejetta tout de nouveau dans mes premieres allarmes. Si le spectacle de cent guenilles, qui comme un branle de petits gueux dansoient à l'entour de moy, excitoit un bayieur à me regarder, je craignois qu'il ne lût sur mon front, que j'étois un prisonnier échapé. Si un passant sortoit la main de deffous son manteau, je me le figurois un Sergent, qui allongeoit le bras pour m'arrêter. Si j'en remarquois un autre arpentant le pavé sans me rencontrer des yeux, je me persuadois qu'il feignoit de ne m'avoir pas vû, afin de me saisir par derriere. Si j'appercevois un Marchand

entrer dans sa boutique, je disois : Il va décrocher sa hallebarde. Si je rencontrois un quartier plus chargé de peuple qu'à l'ordinaire : Tant de monde, pensois-je, ne s'est point assemblé-là sans dessein. Si un autre étoit vuide, on est ici près à me guetter. Un embarras s'opposoit-il à ma fuite, on a barricadé les rues pour m'enclore. Enfin ma peur subornant ma raison, chaque homme me sembloit un Archer ; chaque parole, *arrêtez* ; & chaque bruit, l'insupportable croassement des verroux de ma prison passée. Ainsi travaillé de cette terreur panique, je résolus de gueuser encote, afin de traverser sans soupçon le reste de la Ville jusqu'à la Poste. Mais de peur qu'on ne me reconnût à la voix, j'ajoutay à l'exercice de Quaisman, l'adresse de contrefaire le Muet. Je m'avance donc vers ceux que j'apperçois qui me regardent : je pointe un doigt dessous le menton, puis dessus la bouche, & je l'ouvre en bâillant, avec un cri non articulé, pour faire entendre par ma grimace, qu'un pauvre Muet demande l'aumône. Tantôt par charité on me donnoit un compâtissement d'épaule ; tantôt je me sentois fouler une bride au poing ; & tantôt j'entendois des femmes murmurer, que je pourrois bien en Turquie avoir été de cette façon martyrisé pour la Foy. Enfin j'appris que la gueuserie est un grand Livre, qui nous enseigne les mœurs des Peuples, à meilleur marché que tous ces grands Voyages de Colomb & de Magellan.

54 ETAT ET EMPIRE

Ce stratagème pourtant ne put encore lasser l'opiniâtreté de ma destinée, ni gagner son mauvais naturel : Mais à quelle autre invention pouvois-je recourir ? Car de traverser une grande Ville comme Toulouse, où mon estampe m'avoit fait connoître même aux Harangeres, bariolé de guenilles aussi bouruës que celles d'un Arlequin, n'étoit-il pas vrai-semblable que je serois observé & reconnu incontinent, & que le contrecharme de ce danger étoit le personnage de Gueux, dont le rôle se jouë sous toutes sortes de visages ? Et puis, quand cette ruse n'auroit pas été projetée avec toutes les circonspections qui la devoient accompagner, je pense que parmi tant de funestes conjonctures, c'étoit avoir le jugement bien fort, de ne pas devenir insensé.

J'avançois donc chemin, quand tout à coup je me sentis obligé de rebrousser arriere ; car mon venerable Geolier, & quelque douzaine d'Archers de sa connoissance, qui l'avoient tiré des mains de la racaille, s'étant ameutez, & patrouillant toute la Ville pour me trouver, se rencontrèrent malheureusement sur mes voyes. D'abord qu'ils m'apperçurent avec leurs yeux de Linx ; voler de toute leur force, & moy voler de toute la mienne, fut une même chose. J'étois si legerement poursuivi, que quelquefois ma liberté sentoit dessus mon col l'haleine des Tyrans qui la vouloient opprimer : mais il sembloit que l'air qu'ils pouffoient en courant der.

rière moy, me poufsât devant eux. Enfin le Ciel ou la peur, me donnerent quatre ou cinq ruelles d'avance. Ce fut pour lors que mes Chasseurs perdirent le vent & les traces, moi la vuë & le charivari de cette importune Venerie. Certes, qui n'a franchi, je dis en original, des agonies semblables, peut difficilement mesurer la joie dont je treffaillis, quand je me vis échappé. Toutefois, parce que mon salut me demandoit tout entier, je resolus de ménager bien avaricieusement le temps qu'ils consommoient pour m'atteindre. Je me barboiillai le visage, frotai mes cheveux de poussiere, dépouillai mon pourpoint, dévalai mon haut-de-chauffé, jettai mon chapeau dans un soupirail; puis ayant étendu mon mouchoir dessus le pavé, & disposé aux coins quatre petits cailloux, comme les malades de la contagion, je me couchai vis à vis, le ventre contre terre, & d'une voix piteuse me mis à geindre fort langoureusement. A peine étois-je là, que j'entendis les cris de cette enrouïée populace long-temps avant le bruit de leurs pieds; mais j'eus encore assez de jugement pour me tenir en la même posture, dans l'esperance de n'en être point reconnu, & je ne fus point trompé, car me prenant tous pour un pestiferé, ils passerent fort vite, en se bouchant le nez, & jetterent la plûpart un double sur mon mouchoir.

L'orage ainsi dissipé, j'entre sous une allée, je reprends mes habits, & m'aban-

donne encore à la Fortune ; mais j'avois tant couru , qu'elle s'étoit lassée de me suivre. Il le faut bien croire ainsi ; car à force de traverser des places & des carrefours , d'enfiler & couper des rues , cette glorieuse Déesse n'étant pas accoutumée de marcher si vite ; pour mieux dérober ma route , me laissa cheoir aveuglément aux mains des Archers qui me poursuivoient. A ma rencontre ils foudroyerent une huée si furieuse , que j'en demeurai sourd. Ils crûrent n'avoir pas assez de bras pour m'arrêter ; ils y employèrent les dents , & ne s'assuroient pas encore de me tenir ; l'un me traînoit par les cheveux , un autre par le collet , pendant que les moins passionnez me fouilloient. La quête fut plus heureuse que celle de la prison , ils trouverent le reste de mon or.

Comme ces charitables Medecins s'occupoient à guerir l'hydropisie de ma bourse , un grand bruit s'éleva ; toute la place retentit de ces mots , *tuë , tuë* , & en même temps je vis briller des épées. Ces Messieurs qui me traînoient , crièrent que c'étoient les Archers du Grand Prevôt , qui leur vouloient dérober cette capture. Mais prenez garde , me dirent-ils , me tirant plus fort qu'à l'ordinaire , de cheoir entre leurs mains , car vous seriez condamné en vingt-quatre heures , & le Roy ne vous sauveroit pas. A la fin pourtant effrayez eux-mêmes du chamailis qui commençoit à les atteindre , ils m'abandonnerent si universellement , que je

demeurai tout seul au milieu de la rue, pendant que les aggresseurs faisoient boucherie de tout ce qu'ils rencontroient. Je vous laisse à penser si je pris la fuite, moy qui avois également à craindre l'un & l'autre parti. En peu de temps je m'éloignai de la bagarre ; mais comme déjà je demandois le chemin de la Poste, un torrent de peuple qui fuyoit la mêlée, dégorgea dans ma rue. Ne pouvant résister à la foule, je la suivis ; & me sachant de courir si long-temps, je gagnai à la fin une petite porte sombre, où je me jettai pêle-mêle avec d'autres fuyards. Nous la baclâmes dessus nous ; puis quand tout le monde eut repris haleine : Camarades, dit un de la troupe, si vous m'en croyez, passons les deux guichets, & tenons fort dans le Preau. Ces épouvantables paroles frappèrent mes oreilles d'une douleur si surprenante, que je pensai tomber mort sur la place. Hélas ! tout aussi-tôt, mais trop tard, je m'apperçus qu'au lieu de me sauver dans un azile comme je croyois, j'étois venu me jeter moi-même en prison, tant il est impossible d'échapper à la vigilance de son étoile. Je considèrai cet homme plus attentivement, & je le reconnus pour un des Archers qui m'avoient si long-temps couru : La sueur froide m'en monta au front, & je devins pâle, prest à m'évanouir. Ceux qui me virent si foible, émus de compassion, demandèrent de l'eau ; chacun s'approcha pour me secourir, & par malheur ce maudit

Archer fut des plus hâtez ; il n'eut pas jetté les yeux sur moy, qu'aussi-tôt il me reconnut. Il fit signe à ses compagnons, & en même temps on me salua d'un, *Je vous fais prisonnier de par le Roy.* Il ne faut pas aller loin pour m'écroüier.

Je demeurai dans la morgue jusqu'au soir, où chaque Guichetier l'un après l'autre, par une exacte dissection des parties de mon visage, venoit tirer mon tableau sur la toile de sa memoire.

A sept heures sonantes, le bruit d'un trousseau de clefs donna le signal de la retraite. On me demanda si je voulois être conduit à la chambre d'une pistole ? Je répondis d'un baiffement de tête. De l'argent donc ? me repliqua ce Guide. Je connus bien que j'étois en lieu où il m'en faudroit avaler bien d'autres : C'est pourquoy je le priai, en cas que sa courtoisie ne pût se refoudre à me faire credit jusqu'au lendemain, qu'il dit de ma part au Geolier, de me rendre la monnoye qu'on m'avoit prise. Oh par ma foy, répondit ce maraut, notre Maître a bon cœur, il ne rend rien. Est-ce donc que pour votre beau nez . . . Hé allons, allons aux cachots noirs. En achevant ces paroles, il me montra le chemin par un grand coup de son trousseau de clefs, la pesanteur duquel me fit culbuter, & griller du haut en bas d'une montée obscure, jusqu'au pied d'une porte qui m'arrêta ; encore n'aurois-je pas reconnu que c'en étoit une, sans l'éclat du choc dont je la heurtai, car

je n'avois plus mes yeux , ils étoient demeurez au haut de l'escalier sous la figure d'une chandelle que tenoit à quatre-vingt marches au dessus de moi mon boureau de conducteur. Enfin cet homme tigre *pian piano* descendu , démêla trente grosses ferrures , décrocha autant de barres , & le guichet seulement entrebâillé , d'une secouffe de genouil il m'engouffra dans cette fosse , dont je n'eus pas le temps de remarquer toute l'horreur , tant il retira vite après luy la porte. Je demettirai dans la bourbe jusqu'aux genoux. Si je pensois gagner le bord , j'enfonçois jusqu'à la ceinture : Le glouffement terrible des crapaux qui patogeoient dans la vase , me faisoit souhaiter d'être sourd ; je sentois des Lezards monter le long de mes cuisses , des couleuvres m'entortiller le col ; & j'en entrevis une à la sombre clarté de ses prunelles étincelantes , qui de sa gueule toute noire de venin dardoit une langue à trois pointes , dont la brusque agitation paroissoit une foudre , où ses regards mettoient le feu.

D'exprimer le reste , je ne puis , il surpasse toute ctéance ; & puis je n'ose tâcher à m'en ressouvenir , tant je crains que la certitude où je pense être d'avoir franchi ma prison , ne soit un songe , duquel je me vais éveiller. L'éguille avoit marqué dix heures au Cadran de la grosse Tour , avant que personne eût frappé à mon tombeau : mais environ ce temps-là , comme déjà la douleur d'une amere tristesse

170 ETAT ET EMPIRE

commençoit à me serrer le cœur, & de-
sordonner ce juste accord qui fait la vie,
j'entendis une voix laquelle m'avertissoit
de saisir la perche qu'on me presentoit.
Après avoir parmi l'obscurité tâtonné l'air
assez long-temps pour la trouver, j'en
rencontrai un bout, je le pris tout émû,
& mon Geolier tirant l'autre à soy, me
pêcha du milieu de ce marécage. Je me
doutai que mes affaires avoient pris une
autre face, car il me fit de profondes civi-
litez, ne me parla que la tête nuë, & me
dit que cinq ou six personnes de condi-
tion attendoient dans la cour pour me
voir. Il n'est pas jusqu'à cette bête sau-
ge, qui m'avoit enfermé dans la cave que
je vous ai décrite, lequel eut l'impudence
de m'aborder; & un genouil en terre
m'ayant baisé les mains, de l'une de ses
pates il m'ôta quantité de Limas qui s'é-
toient colez à mes cheveux, & de l'autre
il fit cheoir un gros tas de sangsuës dont
j'avois le visage masqué.

Après cette admirable courtoisie : Au
moins, me dit-il, mon bon Seigneur, vous
vous souviendrez de la peine & du soin
qu'a pris auprès de vous le gros Nicolas.
Pardy, écoutez, quand c'eût été pour le
Roy, ce n'est pas pour vous le reprocher
de... Outre de l'effronterie du maraut,
je luy fis signe que je m'en souviendrois.
Par mille détours effroyables j'arrivai en-
fin à la lumiere, & puis dans la cour, où
si-tôt que je fus entré, deux hommes me
saisirent, que d'abord je ne pus connoître,

à

à cause qu'ils s'étoient jettez sur moy en même temps , & me tenoient l'un & l'autre la face attachée contre la mienne. Je fus long-temps sans les deviner ; mais les transports de leur amitié prenant un peu de trêve , je reconnus mon cher Colignac , & le brave Marquis. Colignac avoit le bras en écharpe , & Cuffan fut le premier qui sortit de son extase. Helas ! dit-il, nous n'aurions jamais soupçonné un tel desastre , sans votre Coureur & le Mulet , qui sont arrivez cette nuit aux portes de mon Château. Leur poitrail , leurs sangles , leur croupiere , tout étoit rompu , & cela nous a fait présager quelque chose de votre malheur. Nous sommes montez aussitôt à cheval , & n'avons pas cheminé deux ou trois lieues vers Colignac , que tout le Pais ému de cet accident , nous en a particularisé les circonstances. Au galop en même temps nous avons donné jusqu'au Bourg où vous étiez en prison ; mais y ayant appris votre évasion , sur le bruit qui couroit que vous aviez tourné du côté de Toulouse ; avec ce que nous avons de nos gens , nous y sommes venus à toute bride. Le premier à qui nous avons demandé de vos nouvelles , nous a dit qu'on vous avoit repris. En même temps nous avons poussé nos chevaux vers cette prison ; mais d'autres gens nous ont assuré que vous vous étiez évanoui de la main des Sergens : Et comme nous avançons toujours chemin , des Bourgeois se contotent l'un à l'autre que vous étiez deve-

nu invisible. Enfin à force de prendre langue, nous avons sçu qu'après vous avoir pris, perdu, & repris je ne sçai combien de fois, on vous menoit à la prison de la grosse Tour. Nous avons coupé chemin à vos Archers, & d'un bonheur plus apparent que veritable, nous les avons rencontrés en tête, attaqués, combattus, & mis en fuite; mais nous n'avons pû apprendre des bleffés mêmes que nous avons pris, ce que vous étiez devenu, jusqu'à ce matin qu'on nous est venu dire que vous étiez aveuglément venu vous-même vous sauver en prison. Colignac est bleffé en plusieurs endroits, mais fort légèrement. Au reste nous venons de mettre ordre que vous fussiez logé dans la plus belle chambre d'ici. Comme vous aimez le grand air, nous avons fait meubler un petit appartement pour vous seul tout au haut de la grosse Tour, dont la terrasse vous servira de balcon; vos yeux du moins seront en liberté, malgré le corps qui les attache. Ah! mon cher Dyrcona, s'écria le Comte prenant alors la parole, nous fûmes bien malheureux de ne pas t'emmenner, quand nous partîmes de Colignac! Mon cœur, par une tristesse aveugle, dont j'ignorois la cause, me prédisoit je ne sçai quoy d'épouvantable: mais n'importe, j'ai des amis, tu es innocent; & en tout cas je sçai fort bien comme on meurt glorieusement. Une seule chose me desespere. Le maraud sur lequel je voulois essayer les premiers coups de

ma vengeance, (tu conçois bien que je parle de mon Curé) n'est plus en état de la ressentir; ce misérable a rendu l'ame. Voicy le détail de sa mort. Il couroit avec son Serviteur, pour chasser ton coureur dans son écurie, quand ce cheval, d'une fidélité par qui peut-être les secrettes lumieres de son instinct ont redoublé, tout fougueux se mit à ruer, mais avec tant de furie & de succès, qu'en trois coups de pied contre qui la tête de ce bûste échoua, il fit vaquer son benefice. Tu ne comprends pas sans doute les causes de la haine de cet insensé, mais je te les veux découvrir. Sçache donc, pour prendre l'affaire de plus haut, que ce saint Homme, Normand de nation, & Chicaneur de son métier, qui déservoit selon l'argent des Pelerins, une Chapelle abandonnée, jetta un dévolut sur la Cure de Colignac; & que malgré tous mes efforts pour maintenir le possesseur dans son bon droit, le drôle patelina si bien ses Juges, qu'à la fin malgré nous il fut notre Pasteur.

Au bout d'un an il me plaida aussi, sur ce qu'il entendoit que je payasse la dixme. On eut beau luy représenter, que de temps immemorial ma terre étoit franche, il ne laissa pas d'intenter son procès qu'il perdit; mais dans les procédures il fit naître tant d'incidens, qu'à force de pulluler, plus de vingt autres procès ont germé de celui-là, qui demeureront au croc, grace au cheval dont le pied s'est trouvé plus dur que la cervelle de M. Jean.

Voilà tout ce que je puis conjecturer du vertigo de notre Pasteur. Mais admirez avec quelle prévoyance il conduisoit sa rage. On me vient d'assurer que s'étant mis en tête le malheureux dessein de ta prison, il avoit secretement permuté la Cure de Colignac contre une autre Cure en son País, où il s'attendoit de se retirer aussi-tôt que tu serois pris. Son Serviteur même a dit, que voyant ton cheval près de son écurie, il luy avoit entendu murmurer, que c'étoit de quoy le mener en lieu où on ne l'atteindroit pas.

Ensuite de ce discours, Colignac m'avertit de me défier des offres & des visites que me rendroit peut-être une personne tres-puissante, qu'il me nomma; que c'étoit par son credit que Messire Jean avoit gagné le procès du dévolut; & que cette personne de qualité avoit sollicité l'affaire pour luy, en payement des services que ce bon Prêtre, du temps qu'il étoit Cuistre, avoit rendu au College à son fils. Or, continua Colignac, comme il est bien mal-aisé de plaider sans aigreur, & sans qu'il reste à l'ame un caractère d'inimitié qui ne s'efface plus, encore qu'on nous ait rapatriez, il a toujours depuis cherché secretement les occasions de me traverser. Mais il n'importe, j'ai plus de parens que luy dans la Robe, & ai beaucoup d'amis, ou tout au pis nous sçaurons y interposer l'autorité Royale.

Après que Colignac eut dit, ils tâchèrent l'un & l'autre de me consoler; mais

ce fut par les témoignages d'une douleur si tendre, que la mienne s'en augmenta.

Sur ces entrefaites, mon Geolier nous vint retrouver, pour nous avertir que la chambre étoit prête. Allons la voir, répondit Cuffan; il marcha, & nous le suivîmes. Je la trouvai fort ajustée. Il ne me manque rien, leur dis-je, sinon des Livres. Colignac me promit de m'envoyer dès le lendemain tous ceux dont je luy donnerois la liste. Quand nous eûmes bien considéré & bien reconnu par la hauteur de ma Tour, par les fossez à fonds de cuve, qui l'environnoient, & par toutes les dispositions de mon appartement, que de me sauver étoit une entreprise hors du pouvoir humain; mes Amis se regardans l'un l'autre, & puis jettans les yeux sur moy, se mirent à pleurer: Mais comme si tout à coup notre douleur eût fléchi la colere du Ciel, une soudaine joye s'empara de mon ame; la joye attira l'esperance; & l'esperance, de secretes lumieres, dont ma raison se trouva tellement éblouie, que d'un emportement, qui me sembloit ridicule à moy-même: Allez, leur dis-je, allez m'attendre à Colignac, j'y serai dans trois jours; & envoyez-moi tous les instrumens de Mathematique, dont je travaille ordinairement. Au reste, vous trouverez dans une grande boëte force crystaux taillez de diverse façon, ne les oubliez pas; toutefois j'aurai plutôt fait de specifier dans un memoire les choses dont j'ai besoin.

166 ETAT ET EMPIRE

Ils se chargerent du billet que je leur donnai, sans pouvoir penetrer mon intention ; après quoy je les congédiai.

Depuis leur départ, je ne fis que ruminer à l'exécution des choses que j'avois premeditées, & j'y ruminois encore le lendemain, quand on m'apporta de leur part tout ce que j'avois marqué au catalogue. Un Valet de chambre de Colignac me dit, qu'on n'avoit point vû son Maître depuis le jour precedent, & qu'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu. Cet accident ne me troubla point, parce qu'aussitôt il me vint à la pensée qu'il seroit possible allé en Cour solliciter ma sortie : c'est pourquoy sans m'étonner, je mis la main à l'œuvre. Huit jours durant je charpentai, je rabotai, je colai, enfin je construisis la machine que je vous vais décrire.

Ce fut une grande boëte fort legere, & qui fermoit fort juste : Elle étoit haute de six pieds ou environ, & large de trois en quarré. Cette boëte étoit trouée par en bas ; & par dessus la voûte qui l'étoit aussi, je posay un vaisseau de crystal troué de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutrissoit justement, & s'enchâffoit dans le pertuis que j'avois pratiqué au chapeau.

Le vase étoit construit exprès à plusieurs angles, & en forme d'icosaëdre, afin que chaque facette étant convexe & concave, ma boule produisit l'effet d'un miroir ardent.

Le Geolier, ni ses Guichetiers ne montoient jamais à ma chambre, qu'ils ne me rencontraient occupé à ce travail : mais ils ne s'en étonnoient point, à cause de toutes les gentilleffes de mecanique qu'ils voyoient dans ma chambre, dont je me disois l'inventeur. Il y avoit entre autres un horloge à vent, un œil artificiel avec lequel on voit la nuit, une Sphere où les Astres suivent le mouvement qu'ils ont dans le Ciel : Tout cela leur persuadoit que la machine où je travaillois, étoit une curiosité semblable ; & puis l'argent dont Colignac leur graissoit les mains, les faisoit marcher doux en beaucoup de pas difficiles. Or il étoit neuf heures du matin ; mon Geolier étoit descendu, & le Ciel étoit obscurci, quand j'exposai cette machine au sommet de ma Tour, c'est-à-dire au lieu le plus découvert de ma terrasse : Elle fermoit si clos, qu'un seul grain d'air, horsmis par les deux ouvertures, ne s'y pouvoit glisser ; & j'avois emboëté par dedans un petit ais fort léger qui servoit à m'asseoir.

Tout cela disposé de la sorte, je m'enfermai dedans, & j'y demeurai près d'une heure, attendant ce qu'il plairoit à la Fortune d'ordonner de moi.

Quand le Soleil débarassé de nuages commença d'éclairer ma machine, cet icosaèdre transparent qui recevoit à travers ses facettes les trefors du Soleil, en répandoit par le bocal la lumière dans ma cellule.

le; & comme cette splendeur s'affoiblissoit à cause des rayons qui ne pouvoient se replier jusqu'à moi sans se rompre beaucoup de fois, cette vigueur de clarté tempérée convertissoit ma Châsse en un petit Ciel de pourpre émaillé d'or.

J'admirois avec extase la beauté d'un coloris si mélangé; & voicy que tout à coup je sens mes entrailles émeuës de la même façon que les sentiroit tressaillir quelqu'un enlevé par un poulie.

J'allois ouvrir mon guichet, pour connoître la cause de cette émotion: mais comme j'avançois la main, j'aperçus par le trou du plancher de ma boîte, ma Tour déjà fort basse au dessous de moi; & mon petit Château en l'air, poussant mes pieds contremont, me fit voir en un tournemain Toulouse qui s'enfonçoit en terre. Ce prodige m'étonna, non point à cause d'un effort si subit, mais à cause de cet épouvantable emportement de la raison humaine au succès d'un dessein qui m'avoit même effrayé en l'imaginant. Le reste ne me surprit pas; car j'avois bien prévu que le vuide qui surviendrait dans l'icosaèdre, à cause des rayons unis du Soleil par les verres concaves, attireroit pour le remplir une furieuse abondance d'air, dont ma boîte seroit enlevée; & qu'à mesure que je monterois, l'horrible vent qui s'engouffreroit par le trou, ne pouroit s'élever jusqu'à la voûte qu'en pénétrant cette machine avec furie il ne la pousât en haut. Quoi que mon dessein fût digéré avec beaucoup
de

précaution, une circonstance toutefois me trompa, pour n'avoir pas assez espéré de la vertu de mes miroirs. J'avois disposé autour de ma boîte une petite voile facile à contourner, avec une ficelle dont je tenois le bout, qui passoit par le bocal du vase; car je m'étois imaginé que quand je serois en l'air, je pourrois prendre autant de vent qu'il m'en faudroit pour arriver à Colignac; mais en un clin d'œil le Soleil qui battoit à plomb & obliquement sur les miroirs ardents de l'icosaëdre, me guinda si haut, que je perdis Toulouse de vuë. Cela me fit abandonner ma ficelle, & fort peu de temps après j'apperçus par une des vitres que j'avois pratiquées aux quatre côtez de la machine, ma petite voile arrachée, qui s'envoloit au gré d'un tourbillon entonné dedans.

Il me souvient qu'en moins d'une heure je me trouvay au dessus de la moyenne region: je m'en apperçus bien-tôt, parce que je voyois grêler & pleuvoir plus bas que moy. On me demandera peut-être, d'où venoit alors le vent (sans lequel ma boîte ne pouvoit monter) dans un étage du Ciel exempt de météores: mais pourvu qu'on m'écoute, je satisferai à cette objection. Je vous ay dit que le Soleil qui battoit vigoureusement sur mes miroirs concaves, unissant les rais dans le milieu du vase, chassoit avec son ardeur, par le tuyau d'enhaut, l'air dont il étoit plein; & qu'ainsi le vase demeurant vuide, la nature qui l'abhorre luy faisoit rehumect

par l'ouverture basse, d'autre air pour se remplir : s'il en perdoit beaucoup, il en recouvroit autant ; & de cette sorte on ne doit pas s'étonner que dans une region au dessus de la moyenne, où sont les vents, je continuasse de monter, parce que l'Æther devenoit vent, par la furieuse vitesse avec laquelle il s'engouffroit pour empêcher le vuide, & devoit par consequent pousser sans cesse ma machine.

Je ne fus quasi pas travaillé de la faim, horsmis lors que je traversai cette moyenne region ; car veritablement la froideur du climat me la fit voir de loin ; je dis de loin, à cause qu'une bouteille d'essence que je portois toujours, dont j'avalay quelques gorgées, luy défendit d'approcher.

Pendant tout le reste de mon voyage, je n'en sentoie aucune atteinte ; au contraire, plus j'avançois vers ce monde enflamé, plus je me trouvois robuste : je sentoie mon visage un peu chaud, & plus guai qu'à l'ordinaire ; mes mains paroissent colorées d'un vermeil agréable, & je ne sçay quelle joye couloit parmi mon sang qui me faisoit être au delà de moy.

Il me souvient que réfléchissant sur cette aventure, je raisonnai une fois ainsi. La faim sans doute ne me sçauroit atteindre, à cause que cette douleur n'étant qu'un instinct de nature, avec lequel elle oblige les animaux à reparer par l'aliment ce qui se perd de leur substance ; aujourd'huy qu'elle sent que le Soleil, par sa

pure, continuelle, & voisine irradiation, me fait plus reparet de chaleur radicale, que je n'en perds, elle ne me donne plus cette envie qui me seroit inutile. J'objectois pourtant à ces raisons, que puis que le temperament qui fait la vie, consistoit non seulement en chaleur naturelle, mais en humide radical, où ce feu se doit attacher comme la flâme à l'huile d'une lampe; les rayons seuls de ce brasier vital ne pouvoient faire l'ame, à moins que de rencontrer quelque matiere onctueuse qui les fixât. Mais tout aussi-tôt je vainquis cette difficulté, après avoir pris garde que dans nos corps l'humide radical, & la chaleur naturelle, ne sont rien qu'une même chose: car ce que l'on appelle humide, soit dans les Animaux, soit dans le Soleil, cette grande ame du monde, n'est qu'une fluxion d'étincelles plus continuës, à cause de leur mobilité; & ce que l'on nomme chaleur, est une broüine d'atômes de feu, qui paroissent moins déliez, à cause de leur interruption: mais quand l'humide & la chaleur radicale seroient deux choses distinctes, il est constant que l'humide ne seroit pas nécessaire pour vivre si proche du Soleil; car puis que cet humide ne sert dans les vivans, que pour arrêter la chaleur qui s'exhaleroit trop vite, & ne seroit pas reparee assez tôt; je n'avois garde d'en manquer dans une region où de ces petits corps de flâme qui font la vie, il s'en réunissoit davantage à mon être, qu'il ne s'en détachoit.

Une autre chose peut causer de l'étonnement ; sçavoir, pourquoi les approches de ce globe ardent ne me consommoient pas , puis que j'avois presque atteint la pleine activité de sa Sphère ; mais en voici la raison. Ce n'est point , à proprement parler , le feu même qui brûle , mais une matiere plus grosse , que le feu poussé çà & là par les élans de sa nature mobile ; & cette poudre de bluettes , que je nomme feu , par elle-même mouvante , tient possible toute son action de la rondeur de ses atômes ; car ils chatoüillent , échauffent , ou brûlent , selon la figure des corps qu'ils traînent avec eux. Ainsi la paille ne jette pas une flâme si ardente que le bois ; le bois brûle avec moins de violence que le fer ; & cela procede de ce que le feu de fer , de bois , & de paille , quoy qu'en soy le même feu , agit toutefois diversément , selon la diversité des corps qu'il remuë : c'est pourquoy dans la paille , le feu (cette poussiere quasi spirituelle) n'estant embarrassé qu'avec un corps mol , il est corrosif : Dans le bois , dont la substance est plus compacte , il entre plus durement ; & dans le fer , dont la masse est presque tout à fait solide , & liée de parties angulaires , il penetre & consume ce qu'on y jette , en un tournemain. Toutes ces observations étant si familiares , on ne s'étonnera point que j'approchasse du Soleil sans être brûlé , puis que ce qui brûle n'est pas le feu , mais la matiere où il est attaché ; & que le feu

du Soleil ne peut être mêlé d'aucune matière. N'expérimentons-nous pas même que la joye qui est un feu, parce qu'il ne remuë qu'un sang aérien, dont les particules fort deliées glissent doucement contre les membranes de notre chair, chatouille & fait naître je ne sçay quelle aveugle volupté; & que cette volupté, ou pour mieux dire, ce premier progrès, de douleur, n'arrivant pas jusqu'à menacer l'animal de mort, mais jusqu'à luy faire sentir que l'envie cause un mouvement à nos esprits, que nous appellons joye. Ce n'est pas que la fièvre, encore qu'elle ait des accidens tout contraires, ne soit un feu envelopé dans un corps, dont les grains sont cornus, tel qu'est la bile âtre, ou la mélancolie; qui venant à darder ses pointes crochuës par-tout où sa nature mobile le promene, perce, coupe, écorche, & produit par cette agitation violente, ce qu'on appelle ardeur de fièvre: mais cette enchaînage de preuves est fort inutile; les expériences les plus vulgaires suffisent pour convaincre les aheurtez. Je n'ay pas de temps à perdre, il faut penser à moy: je suis, à l'exemple de Phaëton, au milieu d'une carriere où je ne sçauois rebrouffer, & dans laquelle si je fais un faux pas, toute la Nature ensemble n'est point capable de me secourir.

Je reconnus tres-distinctement, comme autrefois j'avois soupçonné en montant à la Lune, qu'en effet c'est la terre qui tourne d'Orient en Occident à l'entour

174 ETAT ET EMPIRE

du Soleil , & non pas le Soleil autour d'elle ; car je voyois ensuite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la Mer Méditerranée, puis la Grèce, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, & enfin le Japon, passer successivement vis-à-vis du trou de ma loge ; & quelques heures après mon élévation, toute la Mer du Sud ayant tourné, laissa mettre à sa place le Continent de l'Amérique.

Je distinguay clairement toutes ces révolutions, & je me souviens même que long-temps après je vis encore l'Europe remonter une fois sur la Scène, mais je n'y pouvois plus remarquer séparément les États, à cause de mon exaltation qui devint trop haute. Je laissai sur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, plusieurs Terres comme la nôtre, ou pour peu que j'atteignisse les Sphères de leur activité, je me sentoís fléchir : toutefois la rapide vigueur de mon essor surmontoit celle de ces attractions.

Je côtoyay la Lune, qui pour lors se trouvoit entre le Soleil & la Terre, & je laissay Vénus à main droite. Mais à propos de cette Etoile, la vieille Astronomie a tant prêché que les Planetes sont des Astres qui tournent à l'entour de la Terre, que la moderne n'oseroit en douter : & je remarquay toutefois, que durant tout le temps que Vénus parut au deçà du Soleil, à l'entour duquel elle tourne, je la vis toujours en croissant ; mais achevant

son tour, j'observay qu'à mesure qu'elle passa derriere, les cornes se rapprochèrent, & son ventre noir se redora. Or cette vicissitude de lumieres & de tenebres, montrent bien évidemment que les Planetes sont, comme la Lune & la Terre, des Globes sans clarté, qui ne sont capables que de réfléchir celle qu'ils empruntent.

En effet, à force de monter, je fis encore la même observation de Mercure. Je remarquai de plus, que tous ces Mondes ont encore d'autres petits Mondes qui se meuvent à l'entour d'eux. Rêvant depuis aux causes de la construction de ce grand Univers, je me suis imaginé qu'au débrouillement du Cahos, après que Dieu eut créé la matiere, les corps semblables se joignirent par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous experimentons que toute chose cherche son pareil. Des particules formées de certaine façon s'assemblerent, & cela fit l'air d'autres, à qui la figure donna possible un mouvement circulaire, composerent en se liant les Globes, qu'on appelle Astres, qui non seulement, à cause de cette inclination de piroüeter sur leurs Poles, à laquelle leur figure les necessite, ont dû s'ammasser en rond comme nous les voyons, mais ont dû même, s'évaporant de la masse, & cheminant dans leur fuite d'une allure semblable, faire tourner les orbes moindres qui se rencontroient dans la Sphère de leur activité : c'est pourquoy

176 ETAT ET EMPIRE

Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne, ont été contraints de piroüetter & rouler tout ensemble à l'entour du Soleil. Ce n'est pas qu'on ne se puisse imaginer qu'autrefois tous ces autres Globes n'ayent été des Soleils, puis qu'il reste encore à la Terre, malgré son extinction présente, assez de chaleur pour faire tourner la Lune autour d'elle, par le mouvement circulaire des corps qui se déprennent de sa masse, & qu'il en reste assez à Jupiter pour en faire tourner quatre : mais ces Soleils, à la longueur du temps, ont fait une perte de lumière & de feu si considérable, par l'émission continuelle des petits corps qui en font l'ardeur & la clarté, qu'ils sont demeurez un marc froid, tenebreux, & presque impuissant. Nous découvrons mêmes que ces taches qui sont au Soleil, dont les Anciens ne s'étoient point apperçus, croissent de jour en jour : or que sçait-on si ce n'est point une croûte qui se forme en sa superficie, sa masse qui s'éteint à mesure que la lumière s'en déprend ; & s'il ne deviendra point, quand tous corps mobiles l'auront abandonné, un Globe opaque comme la Terre ? Il y a des siècles fort éloignez, au delà desquels il ne paroît aucun vestige du genre humain : peut-être qu'auparavant la Terre étoit un Soleil peuplé d'animaux proportionnez au climat qui les avoit produits, & peut-être que ces animaux-là étoient les Démonz dont l'Antiquité raconte tant d'exemples. Pourquoi

non ? Ne se peut-il pas faire que ces animaux depuis l'extinction de la Terre, y ont encore habité quelque temps, & que l'alteration de leur Globe n'en avoit pas détruit encore toute la race ? En effet, leur vie a duré jusqu'à celle d'Auguste, au témoignage de Plutarque. Il semble même que le Testament prophétique & sacré de nos premiers Patriarches, nous nous ait voulu conduire à cette vérité par la main ; car on lit, auparavant qu'il soit parlé de l'Homme, la revolte des Anges. Cette suite de temps que l'écriture observe, n'est-elle pas comme une demi-preuve que les Anges ont habité la Terre auparavant nous ; & que ces orgueilleux qui avoient habité notre Monde, du temps qu'il étoit Soleil, dédaignans peut-être depuis qu'il fut éteint, d'y continuer leur demeure, & sçachans que Dieu avoit posé son Trône dans le Soleil, osèrent entreprendre de l'occuper ? Mais Dieu qui voulut punir leur audace, les chassa même de la Terre, & créa l'Homme moins parfait, mais par conséquent moins superbe, pour occuper leurs places vuides.

Environ au bout de quatre mois de voyage, du moins autant qu'on sçauroit supputer, quand il n'arrive point de nuit pour distinguer le jour, j'aborday une de ces petites Terres qui voltigent à l'entour du Soleil, que les Mathématiciens appellent des Macules, où à cause des nuages interposez, mes miroirs ne réunissant plus

tant de chaleur, & l'air par consequent ne pouffant plus ma cabane avec tant de vigueur, ce qui resta de vent ne fut capable que de soutenir ma chute, & me descendre sur la pointe d'une fort haute montagne où je baiffay doucement.

Je vous laisse à penser la joye que je sentis de voir mes pieds sur un plancher solide, après avoir si long-temps joié le personnage d'Oiseau. En verité des paroles sont foibles, pour exprimer l'épanouissement dont je tressaillis, lors qu'enfin j'aperçus ma tête couronnée de la clarté des Cieux. Cet extase pourtant ne me transporta pas si fort, que je ne songeasse au sortir de ma boîte, de couvrir son chapiteau avec ma chemise auparavant que de m'éloigner; parce que j'apprehendois, si l'air devenant serein, le Soleil eût rallumé mes miroirs, comme il étoit vrai-semblable, de ne plus retrouver ma maison.

Par des crevasses que des ruines d'eau témoignent avoir creusées, je devalay dans la Plaine, où par l'épaisseur du limon dont la terre étoit grasse, je ne pouvois quasi marcher: toutefois au bout de quelque espace de chemin, j'arrivai dans une fondrière, où je rencontray un petit Homme tout nud, assis sur une pierre, qui se reposoit. Je ne me souviens pas si je luy parlai le premier, ou si ce fut luy qui m'interrogea: mais j'ai la memoire toute fraîche, comme si je l'écoutois encore, qu'il me discourut pendant trois grosses heures en une Langue que je sçay bien

n'avoir jamais oüye, & qui n'a aucun rapport avec pas une de ce Monde-cy, laquelle toutefois je compris plus vite & plus intelligiblement que celle de ma Nourrice. Il m'expliqua, quand je me fus enquis d'une chose si merveilleuse, que dans les Sciences il y avoit un vray, hors lequel on étoit toujours éloigné du facile; que plus un idiôme s'éloignoit de ce vray, plus il se rencontroit au dessous de la conception, & de moins facile intelligence: De même, continua-t-il, dans la Musique ce vray ne se rencontre jamais, que l'ame aussi-tôt soulevée ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que Nature le voit; & sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes absorbez, il ne laisse pas de nous ravir; & si, nous ne sçaurions remarquer où il est. Il en va des Langues tout de même; qui rencontre cette verité de lettres, de mots, & de suite, ne peut jamais en s'exprimant tomber au dessous de sa conception, il parle toujours égal à sa pensée; & c'est pour n'avoir pas la connoissance de ce parfait idiôme, que vous demeurez court, ne connoissant pas l'ordre ni les paroles qui puissent expliquer ce que vous imaginez. Je lui dis, que le premier Homme de notre Monde, s'étoit indubitablement servi de cette Langue, parce que chaque nom qu'il avoit imposé à chaque chose, déclaroit son essence. Il m'interrompit, & continua. Elle n'est pas simplement nécessaire, pour ex-

primer tout ce que l'esprit conçoit , mais sans elle on ne peut pas être entendu de tous. Côme cet idiôme est l'instinct ou la voix de la Nature , il doit être intelligible à tout ce qui vit sous le ressort de la Nature : c'est pourquoi si vous en aviez l'intelligence , vous pourriez communiquer & discourir de toutes vos pensées aux bêtes , & les bêtes à vous de toutes les leurs , à cause que c'est le langage même de la Nature , par qui elle se fait entendre à tous les animaux.

Que la facilité donc avec laquelle vous entendez le sens d'une Langue qui ne sonna jamais à votre ouïe , ne vous étonne plus. Quand je parle , votre ame rencontre dans chacun de mes mots , ce vray qu'elle cherche à tâton ; & quoi que sa raison ne l'entende pas , elle a chez soy Nature qui ne sçauroit manquer de l'entendre.

Ah ! c'est sans doute , m'écriai-je , par l'entremise de cet énergique idiôme , qu'autrefois notre premier Pere conversoit avec les animaux , & qu'il étoit entendu d'eux ; car comme la domination sur toutes les especes luy avoit été donnée , elles luy obeissoient , parce qu'il les faisoit en une Langue qui leur étoit connue ; & c'est aussi pour cela (la Langue matrice étant perdue) qu'elles ne viennent point aujourd'huy , comme jadis , quand nous les appellons , à cause qu'elles ne nous entendent plus.

Le petit Homme ne fit pas semblant de me vouloir répondre ; mais reprenant le fil de son discours , il alloit continuer ,

si je ne l'eusse interrompu encore une fois. Je luy demandai donc en quel Monde nous respirions, s'il étoit beaucoup habité, & quelle sorte de gouvernement maintenoit leur police. Je vais, repliqua-t-il, vous étaler des secrets qui ne sont point connus en votre climat.

Regardez bien la terre où nous marchons; elle étoit il n'y a gueres une masse indigeste & broiillée, un cahos de matiere confuse, une crasse noire & gluante dont le Soleil s'étoit purgé. Or après que par la vigueur des rais qu'il dardoit contre, il a mêlé, pressé, & rendu compactes ces nombreux nuages d'atômes; après, dis-je, que par une longue & puissante coction, il a séparé dans cette boule les corps les plus contraires, & reünis les plus semblables, cette masse outrée de chaleur a tellement sué, qu'elle a fait un déluge qui l'a couverte plus de quarante jours; car il falloit bien à tant d'eau cet espace de temps pour s'écouler aux régions les plus penchantes & les plus basses de notre globe.

De ces torrens d'humeur assemblez, il s'est formé la Mer, qui témoigne encore par son sel que ce doit être un amas de sueur, toute sueur étant salée. Ensuite de la retraite des eaux, il est demeuré sur la terre une bourbe grasse & féconde, où quand le Soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoule, qui ne pût à cause du froid pousser son germe dehors. Elle reçut donc une autre coction; & cette co-

182 ETAT ET EMPIRE

ction la rectifiant encore, & la perfectionnant par un mélange plus exact, elle rendit ce germe qui n'étoit en puissance que de vegeter, capable de sentir : Mais parce que les eaux qui avoient si long-temps croupi sur le limon, l'avoient trop morfondu, la bube ne se creva point ; de sorte que le Soleil la recuisit encore une fois ; & après une troisième digestion, cette matrice étant si fort échauffée, que le froid n'apportoit plus d'obstacles à son accouchement, elle s'ouvrit, & enfanta un Homme, lequel a retenu dans le foye, qui est le siege de l'ame vegetative, & l'endroit de la premiere coction, la puissance de croître ; dans le cœur, qui est le siege de l'activité, & la place de la seconde coction, la puissance vitale ; & dans le cerveau, qui est le siege de l'intellectuelle, & le lieu de la troisième coction, la puissance de raisonner. Sans cela, pourquoi serions-nous plus long-temps dans le ventre de nos meres, que tout le reste des animaux, si ce n'étoit qu'il faut que notre embrion reçoive trois coctions distinctes, pour former les trois facultez distinctes de notre ame ; & les bêtes seulement deux, pour former ses deux puissances ? Je sçai bien que le cheval ne s'acheve qu'en dix, douze, ou quatorze mois, au ventre de la jument : mais comme il est d'un tempérament contraire à celui qui nous fait Hommes, que jamais il n'a vie qu'aux mois remarquez tout à fait antipatiques à la nôtre, quand nous

testons dans la matrice outre le cours naturel; ce n'est pas merveille que le période du temps dont Nature a besoin pour delivrer une jument, soit autre que celui qui fait accoucher une Femme. Ouy, mais enfin, dira quelqu'un, le cheval demeure plus de temps que nous au ventre de sa mere; & par conséquent il y reçoit des coctions ou plus parfaites, ou plus nombreuses. Je répons qu'il ne s'ensuit pas; car sans m'appuyer des observations que tant de Doctes ont fait sur l'energie des nombres, quand ils prouvent que toute matiere étant en mouvement, certains êtres s'achevent dans une certaine revolution de jours, qui se détruisent dans une autre; ni sans me faire fort des preuves qu'ils tirent, après avoir expliqué la cause de tous ces mouvemens, que le nombre de neuf est le plus parfait; je me contenterai de répondre que le germe de l'homme étant plus chaud, le Soleil y travaille, & fournit plus d'organes en neuf mois, qu'il n'en ébauche en un an dans celui du Poulain. Or qu'un cheval ne soit beaucoup plus froid qu'un homme, on n'en scauroit douter, puisque cette bête ne meurt que d'enflure de rate, ou d'autres maux qui procedent de melancolie. Cependant, me direz-vous, on ne voit point dans notre Monde aucun Homme engendré de bouë, & produit de cette façon. Je le croy bien, votre Monde est aujourd'hui trop échauffé: car si-tôt que le Soleil attire un germe de la terre; ne

rencontrant point ce froid humide, ou pour mieux dire ce periode certain d'un mouvement achevé, qui le contraigne à plusieurs coctions, il en forme aussi-tôt un vegetant; ou s'il se fait deux coctions, comme la seconde n'a pas le loisir de s'achever parfaitement, elle n'engendre qu'un insecte: Aussi j'ai remarqué que le Singe, qui porte comme nous ses petits près de neuf mois, nous ressemble par tant de biais, que beaucoup de Naturalistes ne nous ont point distinguez d'espece; & la raison c'est que leur semence à peu près temperée comme la nôtre, pendant ce temps a presque eu le loisir d'achever les trois digestions.

Vous me demanderez indubitablement, de qui je tiens l'histoire que je vous ay contée. Vous me direz que je ne sçaurois l'avoir apprise de ceux qui n'y étoient pas. Il est vrai que je suis le seul qui s'y soit rencontré, & que par consequent je n'en puis rendre témoignage, à cause qu'elle étoit arrivée auparavant que je naquisse; cela est encore vray: mais apprenez aussi, que dans une region voisine du Soleil comme la nôtre, les ames pleines de feu sont plus claires, plus subtiles, & plus penetrantes, que celles des autres animaux aux Spheres plus éloignées. Or puis que dans votre Monde même il s'est jadis rencontré des Prophetes, de qui l'esprit échauffé par un vigoureux enthousiasme ont eu des pressentimens du futur, il n'est pas impossible que dans celui-ci beaucoup

coup plus proche du Soleil , & par conséquent beaucoup plus lumineux que le vôtre , il ne vienne à un fort génie quelque odeur du passé ; que sa raison mobile ne se remuë aussi-bien en arriere qu'en avant , & qu'elle ne soit capable d'atteindre la cause par les effets , vû qu'elle peut arriver aux effets par la cause.

Il acheva son recit de cette sorte ; mais après une conference encore plus particuliere de secrets fort cachez qu'il me revela , dont je veux taire une partie , & dont l'autre m'est échapée de la memoire , il me dit qu'il n'y avoit pas encore trois semaines qu'une mote de terre engrossée par le Soleil , avoit accouché de luy. Regardez bien cette tumeur. Alors il me fit remarquer sur de la bourbe je ne sçai quoi d'enflé comme une taupiniere : c'est , dit-il , une apostume , ou pour mieux parler , une matrice qui recelle depuis neuf mois l'embrion d'un de mes freres. J'attens ici , à dessein de luy servir de sage-Femme.

Il auroit continué , s'il n'eût apperçu à l'entour de ce gazon d'argile le terrain qui palpitoit. Cela lui fit juger , avec la grosseur du bubon , que la Terre étoit en travail , & que cette secousse étoit déjà l'effort des tranchées de l'accouchement. Il me quitta aussi-tôt pour y courir ; & moi j'allai rechercher ma Cabane.

Je regrimpai donc la Montagne que j'avois descenduë , au sommet de laquelle je parvins avec beaucoup de lassitude. Vous pouvez croire combien je fus en

peine, quand je ne la trouvai plus où je l'avois laissée. J'en soupirois déjà la perte, comme je l'apperçus fort loin qui voltigeoit. Autant que mes jambes pûrent fournir, j'y courus à perte d'haleine; & certes c'étoit un passe-temps agreable, de contempler cette nouvelle façon d'aller à la Chasse; car quelquefois que j'avois presque la main dessus, il survenoit dans la boule de verre une legere augmentation de chaleur, qui tirant l'air avec plus de force, & cet air devenu plus roide, enlevant ma boîte au dessus de moy, me faisoit sauter après comme un Chat à un croc où il voit pendre un Lievre. Sans ma chemise qui étoit demeurée sur le chapeau, pour s'opposer à la force des miroirs, elle eût fait le voyage toute seule.

Mais à quoi bon me rafraîchir la memoire d'une aventure dont je ne scaurois me souvenir qu'avec la même douleur que je ressentis alors? Il suffira de scavoir qu'elle bondit, courut, & vola tant, & que je saurai, marchai, & arpentai tant, qu'enfin je la vis cheoir au pied d'une fort haute montagne. Elle m'eût mené possible encore plus loin, si de cette orgueilleuse enflure de la Terre, les ombres qui noircissoient le Ciel bien avant sur la plaine, n'eussent répandu tout autour une nuit de demi lieuë; car se rencontrant parmi ces tenebres, son verre n'en eut pas plutôt senti la fraîcheur, qu'il ne s'y engendra plus de vuide, plus de vent par le trou, & conséquemment plus d'impul-

fon qui la soutint ; de sorte qu'elle chut, & se fût brisée en mille éclats, si par bonheur une mare où elle tomba, n'eût plié sous le faix. Je la tirai de l'eau, remis en état ce qui étoit froissé ; puis après l'avoir embrasée de toute ma force, je la portai sur le sommet d'un coteau qui se rencontre tout proche. Là je développai ma chemise d'alentour du vase, mais je ne la pûs vêtir, parce que mes miroirs commençant leur effet, j'aperçus ma Cabane qui frétilloit déjà pour voler. Je n'eus le loisir que d'entrer vite ment dedans, où je m'enfermai comme la première fois.

La Sphere de notre Monde ne me paroissoit plus qu'un Astre, à peu près de la grandeur que nous paroît la Lune ; encore il s'etrecissoit, à mesure que je montois, jusques à devenir une Etoile, puis une bluette, & puis rien ; d'autant que ce point lumineux s'éguisa si fort, pour s'égaliser à celui qui termine le dernier rayon de ma vuë, qu'enfin elle le laissa s'unir à la couleur des Cieux. Quelqu'un peut-être s'étonnera que pendant un si long voyage, le sommeil ne m'ait point accablé : mais comme le sommeil n'est produit que par la douce exhalaison des viandes qui s'évaporent de l'estomac au cerveau, ou par un besoin que sent Nature de hier notre ame, pour réparer pendant le repos autant d'esprits que le travail en a consommés, je n'avois garde de dormir, vu que je ne mangois point, & que le Soleil me ressi-

tuoit beaucoup plus de chaleur radicale que je n'en dissipois. Cependant mon élévation continuoit, & à mesure qu'elle m'approchoit de ce monde enflamé, je sentoits couler dans mon sang une certaine joye qui le rectifioit, & passoit jusqu'à l'ame. De temps en temps je regardois en haut, pour admirer la vivacité des nuances qui rayonnoient dans mon petit dôme de crystal; & j'ai la memoire encore presente, que je pointois alors mes yeux dans le bocal du vase, comme voici que tout en sursaut je sens je ne sçai quoi de lourd qui s'envole de toutes les parties de mon corps. Un tourbillon de fumée fort épaisse & quasi palpable, suffoqua mon verre de tenebres; & quand je voulus me mettre debout pour contempler ce noir dont j'étois aveuglé, je ne vis plus ni vase ni miroirs, ni verriere, ni couverture à ma cabane: Je baissai donc la vûe à dessein de regarder ce qui faisoit ainsi cheoir mon chef-d'œuvre en ruine; mais je ne trouvai à sa place, & à celle des quatre côtez, & du plancher, que le Ciel tout autour de moy. Encore ce qui m'effraya davantage, ce fut de sentir, comme si le vague de l'air se fût petrifié, je ne sçai quel obstacle invisible qui repouffoit mes bras quand je les pensois étendre. Il me vint alors dans l'imagination, qu'à force de monter, j'étois sans doute arrivé dans le Firmament, que certains Philosophes & quelques Astronômes ont dit être solide. Je commençai à craindre d'y demeurer

enchâssé ; mais l'horreur dont me consterna la bizarrerie de cet accident , s'accrut bien davantage par ceux qui succederent : car ma vûë qui vaguoit çà & là , étant par hazard tombée sur ma poitrine , au lieu de s'arrêter à la superficie de mon corps , passa tout à travers ; puis un moment ensuite je m'avifai que je regardois par derriere , & presque sans aucun intervalle : comme si mon corps n'eût plus été qu'un organe de voir , je sentis ma chair , qui s'étant décaissée de son opacité , transféroit les objets à mes yeux , & mes yeux aux objets par chez elle. Enfin après avoir heurté mille fois sans la voir , la voûte , le plancher , & les murs de ma chaise , je connus que par une secrete necessité de la lumiere dans sa source , nous étions ma Cabane & moy , devenus transparens. Ce n'est pas que je ne la dûsse appercevoir , quoy que diaphane , puisqu'on apperçoit bien le verre , le crystal , & les diamans qui le sont : Mais je me figure que le Soleil , dans une region si proche de luy , purge bien plus parfaitement les corps de leur opacité , en arrangeant plus droits les pertuis imperceptibles de la matiere , que dans notre Monde , où sa force presque usée par un si long chemin , est à peine capable de transpirer son éclat aux pierres precieuses : toutefois , à cause de l'interne égalité de leurs superficies , il leur fait rejaillir à travers de leurs glaces , comme par de petits yeux , où le vert des émeraudes , ou l'écarlate des rubis , ou le vio-

let des améristes , selon que les differents pores de la pierre , ou plus droits , ou plus sinueux , éteignent ou rallument par la quantité des reflexions cette lumiere affoiblie. Une difficulté peut embarrasser le Lecteur , à sçavoir comment je pouvois me voir , & ne point voir ma loge , puisque j'étois devenu diaphane aussi-bien qu'elle. Je répons à cela , que sans doute le Soleil agit autrement sur les corps qui vivent , que sur les inanimés , puisqu'aucun endroit, ni de ma chair, ni de mes os , ni de mes entrailles , quoi que transparens , n'avoit perdu sa couleur naturelle ; au contraire , mes poulmons conservoient encore sous un rouge incarnat leur molle delicatessé : mon cœur toujours vermeil balançoit aisément entre le sistole & le diastole ; mon foye sembloit brûler dans un pourpre de feu ; & cuisant l'air que je respirois, continuoit la circulation du sang ; enfin je me voyois , me touchois , me sentoies le même , & si pourtant je ne l'étois plus.

Pendant que je considerai cette metamorphose , mon voyage s'accouroissoit toujours , mais pour lors avec beaucoup de lenteur , à cause de la fermeté de l'Ether , qui se rarefioit à proportion que je m'approchois de la source du jour ; car comme la matiere en cet érage est fort deliée pour le grand vuide dont elle est pleine, & que cette matiere est par conséquent fort paresseuse à cause du vuide qui n'a point d'action , cet air ne pouvoit pro-

duire , en passant par le trou de ma boîte, qu'un petit vent à peine capable de la soutenir.

Je ne réfléchis jamais au malicieux caprice de la Fortune , qui toujours s'opposoit au succès de mon entreprise avec tant d'opiniâtreté , que je m'étonne comment le cerveau ne me tourna point. Mais écoutez un miracle que les siècles futurs auront de la peine à croire.

Enfermé dans une boîte à jour que je venois de perdre de vue , & mon effort tellement appesanti , que je faisois beaucoup de ne pas tomber ; enfin dans un état où tout ce que renferme la machine entière du Monde, étoit impuissante à me secourir , je me trouvois réduit au période d'une extrême infortune : toutefois comme alors que nous expirons , nous sommes intérieurement poussés à vouloir embrasser ceux qui nous ont donné l'être, j'élevai mes yeux au Soleil notre Pere commun. Cette ardeur de ma volonté non seulement soutint mon corps , mais elle le lança vers la chose qu'il aspiroit d'embrasser. Mon corps poussa ma boîte , & de cette façon je continuai mon voyage. Si-tôt que je m'en aperçus , je roidis avec plus d'attention que jamais toutes les facultez de mon ame , pour les attacher d'imagination à ce qui m'attiroit ; mais ma tête chargée de ma Cabane , contre le chapiteau de laquelle les efforts de ma volonté me guidoient malgré moy , m'incommoda de telle sorte , qu'à la fin cette

pesanteur me contraignit de chercher à tâtons l'endroit de sa porte invisible. Par bonheur je la rencontrai, je l'ouvris, & me jettai dehors ; mais cette naturelle apprehension de cheoir, qu'ont tous les animaux quand ils se surprennent soutenus de rien, me fit pour m'accrocher brusquement étendre le bras. Je n'étois guidé que de la Nature, qui ne sçait pas raisonner ; & c'est pourquoy la Fortune son ennemie, poussa malicieusement ma main sur le chapiteau de crystal. Helas ! quel coup de tonnerre fut à mes oreilles, le son de l'icosaëdre que j'entendis se casser en morceaux ? Un tel desordre, un tel malheur, une telle épouvante, sont au de-là de toute expression. Les miroirs n'attirèrent plus d'air, car il ne se faisoit plus de vuide ; l'air ne devint plus vent, par la hâte de le remplir ; le vent cessa de pousser ma boîte en haut ; bref aussi-tôt après ce débris je la vis cheoir fort long-temps à travers ces vastes campagnes du Monde, où elle recontracta dans la même region l'opaque tenebreux qu'elle avoit exhalée ; d'autant que l'énergique vertu de la lumiere cessant en cet endroit, elle se rejoignit avidement à l'obscur épaisseur qui luy étoit comme essentielle ; de la même façon qu'il s'est vû des ames long-temps après la separation venir chercher leurs corps, & pour tâcher de s'y rejoindre errer cent ans durant à l'entour de leurs sepultures. Je me doute qu'elle perdit ainsi sa diaphanéité, car je l'ai vûe depuis en Pologne

au

au même état qu'elle étoit quand j'y entrâi la première fois. Or j'ai sçu qu'elle tomba sous la ligne équinoctiale, au Royaume de Borneau; qu'un Marchand Portugais l'avoit achetée de l'Insulaire qui la trouva, & que de main en main elle étoit venue en la puissance de cet Ingénieur Polonois, qui s'en sert maintenant à voler.

Ainsi donc, suspendu dans le vague des Cieux, & déjà consterné de la mort que j'attendois par ma chute, je tournai, comme je vous ai dit, mes tristes yeux au Soleil: ma vue y porta ma pensée; & mes regards fixement attachez à son globe, marquerent une voye dont ma volonté suivit les traces pour y enlever mon corps.

Ce vigoureux élan de mon ame ne sera pas incomprehensible, à qui considerera les plus simples effets de notre volonté; car on sçait bien, par exemple, que quand je veux sauter, ma volonté soulevée par ma fantaisie, ayant suscité tout le microcosme, elle tâche de le transporter jusqu'au but qu'elle s'est proposé: si elle n'y arrive pas toujours, c'est à cause que les principes dans la Nature, qui sont universels, prévalent aux particuliers, & que la puissance de vouloir, étant particuliere aux choses sensibles, & celle de cheoir au centre étant généralement répandue par toute la matiere, mon saut est contraint de cesser, dès que la masse, après avoir vaincu l'insolence de la volonté qui l'a surprise, se rapproche du point où elle tend.

Je tairai tout ce qui survint au reste de mon voyage , de peur d'être aussi long-temps à le compter qu'à le faire : Tant y a qu'au bout de vingt-deux mois j'abordaï enfin tres-heureusement les grandes Plaines du jour.

Cette Terre est semblable à des flocons de neige embrasée , tant elle est lumineuse : Cependant c'est une chose assez incroyable , que je n'aye jamais sçu comprendre depuis que ma boëte tomba , si je montai , ou si je descendis au Soleil. Il me souvient seulement , quand j'y fus arrivé , que je marchois legerement dessus ; je ne touchois le plancher que d'un point , & je roulois souvent comme une boule , sans que je me trouvassè incommodé de cheminer avec la tête , non plus qu'avec les pieds. Encore que j'eusse quelquefois les jambes vers le Ciel , & les épaules contre terre , je me sentoï dans cette posture aussi naturellement situé , que si j'eusse eu les jambes contre terre , & les épaules vers le Ciel. Sur quelque endroit de mon corps que je me plantassè , sur le ventre , sur le dos , sur un coude , sur une oreille , je m'y trouvois debout. Je reconnus par là , que le Soleil est un Monde qui n'a point de centre , & que comme j'étois bien loin hors la Sphere active du nôtre , & de tous ceux que j'avois rencontrèz , il étoit par conséquent impossible que je pesassè encore , puisque la pesanteur n'est qu'une attraction du centre dans la Sphere de son activité.

Le respect avec lequel j'imprimois de nies pas cette lumineuse campagne, suspendit pour un temps l'ardeur dont je petillois d'avancer mon voyage. Je me sentois tout honteux de marcher sur le jour : mon corps même étonné se voulant appuyer de mes yeux, & cette terre transparente qu'ils penetroient, ne les pouvant soutenir, mon instinct malgré moy devenu maître de ma pensée, l'entraînoit au plus creux d'une lumière sans fonds. Ma raison pourtant peu à peu desabusa mon instinct ; j'appuyai sur la Plaine des vestiges assurez & non tremblans, & je comptai mes pas si fierement, que si les Hommes avoient pû m'appercevoir de leur Monde, ils m'auroient pris pour ce grand Dieu qui marche sur les nuës. Après avoir, comme je croy, cheminé durant quinze jours, je parvins en une contrée du Soleil moins resplendissante que celles dont je sortois. Je me sentis tout ému de joye, & je m'imaginai qu'indubitablement cette joye procedoit d'une secreete sympathie que mon être gardoit encore pour son opacité. La connoissance que j'en eus, ne me fit pourtant point desister de mon entreprise ; car alors je ressemblois à ces vieillards endormis, lesquels encore qu'ils sçachent que le sommeil leur est préjudiciable, & qu'ils ayent commandé à leurs domestiques de les en arracher, sont pourtant bien fâchez ce te temps-là quand on les reveille. Ainsi quoy que mon corps s'obscurcissant à me-

sûre que j'atteignois des Provinces plus tenebreuses, recontractât les foibleſſes qu'apporte cette infirmité de la matiere : je devins las, & le ſommeil me faiſit. Ces mignardes langueurs dont les approches du ſommeil nous chatoüillent, couloient dans mes ſens tant de plaifir, que mes ſens gagnez par la volupté, forcerent mon ame de ſçavoir bon gré au Tyran qui enchaînoit ſes domeſtiques; car le ſommeil, cet ancien Tyran de la moitié de nos jours, qui à cauſe de ſa vieilleſſe ne pouvant ſupporter la lumiere, ni la regarder ſans s'évanoüir, avoit été contraint de m'abandonner à l'entrée des brillans climats du Soleil, & étoit venu m'attendre ſur les confins de la region tenebreuſe dont je parle, où m'ayant rattrapé, il m'arrêta priſonnier, enferma mes yeux ſes ennemis declarez, ſous la noire voûte de mes paupieres; & de peur que mes autres ſens le trahiſſant comme ils m'avoient trahi, ne l'inquietaſſent dans la paiſible poſſeſſion de ſa conquête, il les garota chacun contre leur lit. Tout cela veut dire en deux mots, que je me couchai ſur le ſable fort aſſoupi. C'étoit une raſe campagne, tellement découverte, que ma vue, de ſa plus longue portée, n'y rencontroit pas ſeulement un buiſſon; & cependant à mon reveil, je me trouvai ſous un arbre, en comparaiſon de qui les plus hauts Cedres ne paroïtroient que de l'herbe. Son tronc étoit d'or maſſif, ſes rameaux d'argent, & ſes ſeüilles d'émeraudes, qui deſ.

fus l'éclatante verdeur de leur précieuse superficie, se representoient comme dans un miroir les images du fruit qui pendoit à l'entour. Mais jugez si le fruit devoit rien aux feüilles ; l'écarlate enflâmé d'un gros escarboucle composoit la moitié de chacun, & l'autre mettoit en suspens si elle tenoit sa matiere d'une chrisolite, ou d'un morceau d'ambre doré ; les fleurs épanouïes étoient des roses de diamans fort larges ; & les boutons, de grosses perles en poire.

Un Rossignol, que son plumage uni rendoit beau par excellence, perché tout au coupeau, sembloit avec sa melodie vouloir contraindre les yeux de confesser aux oreilles qu'il n'étoit pas indigne du Trône où il étoit assis.

Je restai long-temps interdit à la vuë de ce riche spectacle, & je ne pouvois m'assouvir de le regarder : mais comme j'occupois toute ma pensée à contempler entre les autres fruits une pomme de Grenade extraordinairement belle, dont la chair étoit un effain de plusieurs gros rubis en masse, j'apperçus remuer cette petite couronne qui luy tient lieu de tête, laquelle s'allongea autant qu'il le faloit pour former un col. Je vis ensuite bouïllonner au dessus je ne sçai quoy de blanc, qui à force de s'épaissir, de croître, d'avancer, & de reculer la matiere en certains endroits, parut enfin le visage d'un petit buste de chair. Ce petit buste se terminoit rond vers la ceinture, c'est à dire qu'il

gardoit encore par en bas sa figure de pomme. Il s'étendit pourtant peu à peu, & sa queue s'étant convertie en deux jambes, chacune de ses jambes se partagea en cinq orteils. Humanisée que fut la Grenade, elle se détacha de sa tige, & d'une légère cullebutte tomba justement à mes pieds. Certes je l'avoüe, quand j'aperçus marcher fierement devant moy cette pomme raisonnable, ce petit bout de Nain pas plus grand que le poulce, & cependant assez fort pour se créer soy-même, je demeurai saisi de veneration. Animal humain (me dit-il en cette Langue matrice dont je vous ai autrefois discouru) après t'avoir long-temps considéré du haut de la branche où je pendois, j'ai crû lire dans ton visage que tu n'étois pas originaire de ce Monde; c'est à cause de cela que je suis descendu pour en être éclairci au vrai. Quand j'eus satisfait sa curiosité, à propos de toutes les matieres dont il me questionna. . . . Mais vous, luy dis-je, découvrez-moy qui vous êtes; car ce que je viens de voir est si fort étonnant, que je desespere d'en connoître jamais la cause, si vous ne me l'apprenez. Quoy, un grand arbre tout de pur or, dont les feuilles sont d'émeraudes, les fleurs de diamans, les boutons de perles, & parmi tout cela des fruits qui se font Hommes en un clin d'œil! Pour moy, j'avouë que la compréhension d'un tel miracle surpasse ma capacité. Ensuite de cette exclamation, comme j'attendois sa réponse: Vous

ne trouverez pas mauvais , me dit-il , étant le Roy de tout le Peuple qui compose cet arbre , que je l'appelle pour me suivre. Quand il eut ainsi parlé , je pris garde qu'il se recueillit en soy-même. Je ne sçai si bandant les ressorts interieurs de sa volonté , il excita hors de soy quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez entendre ; mais tant y a qu'aussitôt après, tous les fruits , toutes les fleurs , toutes les feüilles , toutes les branches , enfin tout l'arbre , tomba par pieces en petits Hommes , voyans, sentans, & marchans, lesquels , comme pour celebrer le jour de leur naissance au moment de leur naissance même , se mirent à danser à l'entour de moy. Le Rossignol entre tous resta dans sa figure , & ne fut point metamorphosé ; il se vint jucher sur l'épaule de notre petit Monarque, où il chanta un air si mélancolique & si amoureux , que toute l'assemblée, & le Prince même , attendris par les douces langueurs de sa voix mourante, en laissa couler quelques larmes. La curiosité d'apprendre d'où venoit cet Oiseau , me saisit pour lors d'une demangeaison de langue si extraordinaire , que je ne la pûs contenir. Seigneur , dis-je , m'adressant au Roy, si je ne craignois d'importuner Votre Majesté , je luy demanderois pourquoy parmi tant de metamorphoses , le Rossignol tout seul a gardé son être ? Ce petit Prince m'écouta avec une complaisance qui marquoit bien sa bonté naturelle ; & connoissant ma curiosité : Le Rossi-

gnol , me repliqua-t-il , n'a point comme nous changé de forme , parce qu'il ne l'a pû : C'est un véritable Oiseau , qui n'est que ce qu'il vous paroît. Mais marchons vers les regions opaques , & je vous conterai , en chemin faisant , qui je suis , avec l'histoire du Rossignol. A peine luy eus-je témoigné la satisfaction que je recevois de son offre , qu'il sauta légèrement sur l'une de mes épaules. Il se haussa sur ses petits ergots pour atteindre de sa bouche à mon oreille ; & tantôt se balançant à mes cheveux , tantôt s'y dormant l'estrapade : Ma foy , me dit-il , excuse une personne qui se sent déjà hors d'haleine. Comme dans un corps étroit , j'ai les poulmons ferrez , & la voix par consequent si deliée , que je suis contraint de me peiner beaucoup pour me faire oïr ; le Rossignol trouvera bon de parler luy-même de soy-même : qu'il chante donc si bon luy semble ; au moins nous aurons le plaisir d'écouter son histoire en musique. Je luy repliquai que je n'avois point encore assez d'habitude au langage d'Oiseau ; Que véritablement un certain Philosophe que j'avois rencontré , en montant au Soleil , m'avoit bien donné quelques principes generaux pour entendre celui des brutes ; mais qu'ils ne suffisoient pas pour entendre generalement tous les mots , ni pour être touché de toutes les délicatesses qui se rencontrent dans une aventure telle que devoit être celle-là. Hé bien , dit-il , puisque tu le veux , tes oreilles ne seront pas

simplement sevrées des belles chansons
 du Rossignol, mais de quasi toute son
 aventure, de laquelle je ne te puis racon-
 ter que ce qui est venu à ma connoissan-
 ce: toutefois tu te contenteras de cet é-
 chantillon; aussi-bien, quand je la sçau-
 rois toute entiere, la brievete de notre
 voyage en son país où je le vais recondui-
 re, ne me permettroit pas de prendre mon
 recit de plus loin. Ayant ainsi parlé il sau-
 ta de dessus mon épaule à terre: Ensuite
 il donna la main à tout son petit peuple,
 & se mit à danser avec eux d'une sorte de
 mouvement que je ne sçaurois represen-
 ter, parce qu'il ne s'en est jamais vu de
 semblable. Mais écoutez, Peuples de la
 Terre, ce que je ne vous oblige pas de
 croire, puisqu'au Monde où vos miracles
 ne sont que des effets naturels, celuy-cy
 a passé pour un miracle. Aussi-tôt que ces
 petits Hommes se furent mis à danser, il
 me sembla sentir leur agitation dans moi,
 & mon agitation dans eux. Je ne pouvois
 regarder cette danse, que je ne fusse en-
 traîné sensiblement de ma place, comme
 par un vortice qui remuoit de son même
 branle, & de l'agitation particuliere d'un
 chacun, toutes les parties de mon corps,
 & je sentois épanouir sur mon visage la
 même joye qu'un mouvement pareil a-
 voit étendu sur le leur. A mesure que la
 danse se ferra, les danseurs se broüillerent
 d'un trepignement beaucoup plus prompt
 & plus imperceptible: il sembloit que le
 dessein du Balet fût de représenter un é-

norme Geant ; car à force de s'approcher, & de redoubler la vîteſſe de leurs mouvemens , ils ſe mêlerent de ſi près , que je ne diſcernai plus qu'un grand Coloſſe à jour, & quaſi transparent ; mes yeux toutefois les virent entrer l'un dans l'autre. Ce fut en ce temps-là que je commençai à ne pouvoir davantage diſtinguer la diverſité des mouvemens de chacun , à cauſe de leur extrême volubilité, & parce auſſi que cette volubilité ſ'étreceſſant toujours à meſure qu'elle ſ'approchoit du centre , chaque vortice occupa enfin ſi peu d'eſpace qu'il échapoit à ma vuë. Je croy pourtant que les parties ſ'approcherent encore ; car cette maſſe humaine auparavant démeſurée , ſe réduiſit peu à peu à former un jeune homme de taille mediocre , dont tous les membres étoient proportionnez avec une ſymetrie où la perfection dans ſa plus forte idée n'a jamais pû voler. Il étoit beau au delà de ce que tous les Peintres ont élevé à leur fantaſie ; mais ce que je trouvai de bien merveilleux , c'eſt que la liaiſon de toutes les parties qui acheverent ce parfait microcoſme, ſe fit en un clin d'œil. Tels d'entre les plus agiles de nos petits danſeurs, s'élançerent par une capriole à la hauteur & dans la poſture eſſentielle à former une tête ; tels plus chauds & moins deliez , formerent le cœur ; & tels beaucoup plus peſans, ne fournirent que les os, la chair, & l'embonpoint.

Quand ce beau grand jeune homme fut

entièrement fini, quoy que sa prompté construction ne m'eût quasi pas laissé de temps, pour remarquer aucun intervalle dans son progrès, je vis entrer par la bouche le Roy de tous les Peuples dont il étoit un cahos; encore il me semble qu'il fut attiré dans ce corps par la respiration du corps même. Tout cet amas de petits hommes n'avoit point encore donné aucune marque de vie; mais si-tôt qu'il eût avalé son petit Roy, il ne se sentit plus être qu'un. Il demeura quelque temps à me considerer; & s'étant comme apprivoisé par ses regards, il s'approcha de moy, me caressa, & me donnant la main: c'est maintenant que sans endommager la délicatesse de mes poulmons, je pourrai t'entretenir des choses que tu passionois de sçavoir, me dit-il: mais il est bien raisonnable de te découvrir auparavant les secrets cachez de notre origine. Sçache donc que nous sommes des animaux natifs du Soleil dans les regions éclairées: la plus ordinaire, comme la plus utile de nos occupations, c'est de voyager par les vastes contrées de ce grand Monde. Nous remarquons curieusement les mœurs des Peuples, le génie des climats, & la nature de toutes les choses qui peuvent meriter notre attention, par le moyen de quoy nous nous formons une science certaine de ce qui est. Or tu sçauras que mes vaisseaux voyageoient sous ma conduite, & qu'afin d'avoir le loisir d'observer les choses plus curieusement, nous n'avions pas

gardé cette conformation particulière à notre corps, qui ne peut tomber sous tes sens, dont la subtilité nous eût fait cheminer trop vite ; mais nous nous étions faits Oiseaux ; tous mes sujets par mon ordre étoient devenus Aigles ; & quant à moy, de peur qu'ils ne s'ennuïassent, je m'étois métamorphosé en Rossignol pour adoucir leur travail par les charmes de la Musique. Je suivois sans voler la rapide volée de mon Peuple ; car je m'étois perché sur la tête d'un de mes vassaux, & nous suivions toujours notre chemin ; quand un Rossignol habitant d'une Province du pais opaque que nous traversions alors, étonné de me voir en la puissance d'un Aigle (car il ne nous pouvoit prendre que pour tels qu'il nous voyoit) se mit à plaindre mon malheur. Je fis faire alte à mes gens, & nous descendîmes au sommet de quelques arbres où soupiroit ce charitable Oiseau. Je pris tant de plaisir à la douceur de ses tristes chansons, qu'afin d'en jouir plus longtemps & plus à mon aise, je ne le voulus pas détromper. Je feignis sur le champ une histoire, dans laquelle je luy contai les malheurs imaginaires qui m'avoient fait tomber aux mains de cet Aigle. J'y mêlai des aventures si surprenantes, où les passions étoient si adroitement soulevées, & le chant si bien choisi pour la lettre, que le Rossignol en étoit tout hors de luy-même. Nous gazouillions l'un après l'autre réciproquement en musique

l'histoire de nos mutuelles amours. Je chantois dans mes airs, que non-seulement je me consolais, mais que je me réjouissois encore de mon defastre, puisqu'il m'avoit procuré la gloire d'être plaint par de si belles chansons; & ce petit inconsolable me répondoit dans les siens, qu'il accepteroit avec joye toute l'estime que je faisois de lui, s'il sçavoit qu'elle lui pût faire meriter l'honneur de mourir à ma place; mais que la Fortune n'ayant pas réservé tant de gloire à un malheureux comme luy, il acceptoit de cette estime seulement ce qu'il en falloit pour m'empêcher de rougir de mon amitié. Je luy répondois encore à mon tour, avec tous les transports, toutes les tendresses & toutes les mignardises d'une passion si touchante, que je l'apperçus deux ou trois fois sur la branche, prêt à mourir d'amour. A la verité, je mêlois tant d'adresse à la douceur de ma voix, & je surprinois son oreille par des traits si sçavans, & des routes si peu frequentées à ceux de son espece, que j'emportois sa belle ame à toutes les passions dont je la voulois maîtriser. Nous occupâmes en cet exercice l'espace de vingt-quatre heures; & je croy que jamais nous ne nous fussions lassés de faire l'amour, si nos gorges ne nous eussent refusé de la voix. Ce fut l'obstacle seul qui nous empêcha de passer outre; car sentant que le travail commençoit à me déchirer la gorge, & que je ne pouvois plus continuer sans choir en pâmoison,

206 ETAT ET EMPIRE

Je luy fis signe de s'approcher de moy. Le peril où il crut que j'étois au milieu de tant d'Aigles, luy persuada que je l'appellois à mon aide : Il vola aussi-tôt à mon secours ; & me voulant donner un glorieux témoignage qu'il sçavoit pour un ami braver la mort jusques dans son trône, il se vint affeoir fierement sur le grand bec crochu de l'Aigle où j'étois perché. Certes un courage si fort dans un si foible animal, me toucha de quelque veneration ; car encore que je l'eusse reclamé comme il se le figuroit, & qu'entre les animaux de semblable espece, aider au malheureux soit une Loy, l'instinct pourtant de sa timide nature le devoit faire balancer ; & toutefois il ne balança point, au contraire il partit avec tant de hâte, que je ne sçay qui vola le premier, du signal, ou du Rossignol. Glorieux de voir sous ses pieds la tête de son Tyran, & ravi de songer qu'il alloit être pour l'amour de moy sacrifié presque entre mes aïles, & que de son sang peut-être quelques gouttes bienheureuses rejailliroient sur mes plumes, il tourna doucement la vuë de mon côté, & m'ayant comme dit adieu d'un regard par lequel il sembloit me demander permission de mourir, il precipita si brusquement son petit bec dedans les yeux de l'Aigle, que je les vis plutôt crevez que frappez. Quand mon Oiseau se sentit aveugle, il se forma derechef une vuë toute neuve. Je reprimandai doucement le Rossignol de son action trop precipitée ; & jugeant qu'il

feroit dangereux de lui cacher plus long-temps notre veritable être, je me découvris à luy, je luy contai qui nous étions ; mais le pauvre petit, prévenu que ces Barbares dont j'étois prisonnier, me contraignoient à feindre cette Fable, n'ajouta nulle foy à tout ce que je luy pûs dire. Quand je connus que toutes les raisons, par lesquelles je prétendois le convaincre, s'en alloient au vent, je donnai tout bas quelques ordres à dix ou douze mille de mes sujets, & incontinent le Rossignol apperçut à ses pieds une riviere couler sous un bateau, & le bateau flotter dessus; il n'étoit grand que ce qu'il devoit l'être pour me contenir deux fois. Au premier signal que je leur fis paroître, mes Aigles s'envolerent, & je me jettai dans l'Esquif, d'où je criai au Rossignol, que s'il ne pouvoit encore se résoudre à m'abandonner si-tôt, qu'il s'embarquât avec moy. Dès qu'il fut entré dedans, je commandai à la riviere de prendre son flux vers la region où mon peuple voloit ; mais la fluidité de l'onde étant moindre que celle de l'air, & par consequent la rapidité de leur vol plus grande que celle de notre navigation, nous demeurâmes un peu derriere. Durant tout le chemin, je m'efforçai de détromper mon petit Hoste ; je luy remontrai qu'il ne devoit attendre aucun fruit de sa passion, puisque nous n'étions pas de même espece ; qu'il pouvoit bien l'avoir reconnu, quand l'Aigle à qui il avoit crevé les yeux, s'en étoit forgé de nouveaux

208 ETAT ET EMPIRE

en sa presence , & lorsque par mon commandement douze mille de mes vassaux s'étoient metamorphosez en cette riviere, & en ce bateau sur lesquels nous voguions. Mes remontrances n'eurent point de succès : Il me répondoit, que pour l'Aigle que je voulois faire accroire qui s'étoit forgé des yeux , n'en avoit pas eu besoin , n'ayant point été aveugle , à cause qu'il n'avoit pas bien adresé du bec dans ses prunelles ; & pour la riviere & le bateau que je disois n'avoir été engendrez que d'une metamorphose de mon Peuple, ils étoient dans le Bois dès la création du Monde, mais qu'on n'y avoit pas pris garde. Le voyant si fort ingenieux à se tromper , je convins avec luy que mes vassaux & moy, nous nous metamorphoserions à sa vuë en ce qu'il voudroit , à la charge qu'après cela il s'en retourneroit en sa patrie. Tantôt il demanda que ce fût en arbre ; tantôt il souhaita que ce fût en fleur , tantôt en fruit , tantôt en metal , tantôt en pierre : Enfin pour satisfaire tout à la fois à toute son envie, quand nous eûmes atteint ma Cour au lieu où je luy avois commandé de m'attendre , nous nous metamorphosâmes aux yeux du Rossignol en ce precieux arbre que tu as rencontré sur ton chemin , duquel nous venons d'abandonner la forme. Au reste, maintenant que je voi ce petit Oiseau resolu de s'en retourner en son país , nous allons, mes sujets & moy , reprendre notre figure , & la route de notre voyage.

Mais

Mais il est raisonnable de te découvrir auparavant qui nous sommes ; des animaux natifs & originaires du Soleil dans la partie éclairée ; car il y a une différence bien remarquable entre les Peuples que produit la region lumineuse , & les Peuples du Pais opaque. C'est nous, qu'au Mont de la Terre vous appelez des Esprits , & votre présomptueuse stupidité nous a donné ce nom , à cause que n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'Homme , & voyant faire à de certaines Créatures des choses au dessus du pouvoir humain , vous avez crû ces animaux-là des Esprits. Vous vous trompez toutefois , nous sommes des animaux côme vous : car encore que quand il nous plaît nous donnions à notre matiere, comme tu viens de voir , la figure & la forme essentielle des choses auxquelles nous voulons nous metamorphoser , cela ne conclud pas que nous soyons des Esprits. Mais écoute , & je te découvrirai comment toutes ces metamorphoses qui te semblent autant de miracles , ne sont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu sçaches qu'étant nez habitans de la partie claire de ce grand Monde , où le principe de la matiere est d'être en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des regions opaques , & la substance du corps aussi beaucoup plus déliée. Or cela supposé, il est infaillible que notre imagination ne rencontrant aucun obstacle dans la matiere qui nous compose, elle l'arran-

ge comme elle veut, & devenuë maîtresse de toute notre masse, elle la fait passer, en remuant toutes ses particules, dans l'ordre nécessaire à constituer en grand cette chose qu'elle avoit formée en petit. Ainsi chacun de nous s'étant imaginé l'endroit & la partie de ce précieux arbre auquel il se vouloit changer, & ayant par cet effort d'imagination excité notre matiere aux mouvemens nécessaires à les produire, nous nous y sommes metamorphoséz. Ainsi mon Aigle ayant les yeux crevez, n'a eu pour se rétablir qu'à s'imaginer un Aigle clairvoyant, car toutes nos transformations arrivent par le mouvement; c'est pourquoy quand de feüilles, de fleurs & de fruits que nous étions, nous avons été transmuezz en hommes, tu nous as vû danser encore quelque temps après, parce que nous n'étions pas encore remis du branle qu'il avoit fallu donner à notre matiere pour nous faire Hommes: à l'exemple des cloches, qui quoy qu'elles soient arrêtées, broüissent encore quelque temps après, & suivent sourdement le même son que le batail causoit en les frappant: aussi est-ce pourquoy tu nous as vu danser auparavant que de faire ce grand Homme, parce qu'il a fallu pour le produire nous donner tous les mouvemens généraux & particuliers qui sont nécessaires à le constituer, afin que cette agitation serrant nos corps peu à peu, & les absorbant en un chacun de nous par son mouvement, créât en chaque partie le mouvement

specifique qu'elle avoit. Vous autres Hommes ne pouvez pas les mêmes choses, à cause de la pesanteur de votre masse, & de la froideur de votre imagination.

Il continua sa preuve, & l'appuya d'exemples si familiers & si palpables, qu'enfin je me desabusai d'un grand nombre d'opinions mal prouvées, dont nos Docteurs aheurtez previennent l'entendement des foibles. Alors je commençay de comprendre qu'en effet l'imagination de ces Peuples Solaires, laquelle à cause du climat doit être plus chaude; leurs corps pour la même raison plus legers, & leurs individus plus mobiles (n'y ayant point en ce Monde-là, comme au nôtre, d'activité de centre qui puisse détourner la matiere du mouvement que cette imagination luy imprime) je conçus, dis-je, que cette imagination pouvoit produire sans miracle, tous les miracles qu'elle venoit de faire. Mille exemples d'évenemens quasi pareils, dont les Peuples de notre globe font foy, acheverent de me persuader. Cippus Roy d'Italie, qui pour avoir assisté à un combat de Taureaux, & avoir eu toute la nuit son imagination occupée à des cornes, trouva son front cornu le lendemain. Gallus Vitius, qui banda son ame, & l'excita si vigoureusement à concevoir l'essence de la folie, qu'ayant donné à sa matiere par un effort d'imagination les mêmes mouvemens que cette matiere doit avoir pour

constituer la folie, devint fol. Le Roy Codrus, poulmonique, qui fichant ses yeux & sa pensée sur la fraîcheur d'un jeune visage, & cette florissante allegresse qui regorgeoit jusqu'à luy de l'adolescence du garçon prenant dans son corps le mouvement par lequel il se figuroit la fanté d'un jeune homme, se remit en convalescence. Enfm plusieurs femmes grosses, qui ont fait monstres leurs enfans, déjà formez dans la matrice, parce que leur imagination qui n'étoit pas assez forte pour se donner à elles-mêmes la figure des monstres qu'elles concevoient, l'étoit assez pour arranger la matiere du foetus, beaucoup plus chaude & plus mobile que la leur, dans l'ordre essentiel à la production de ces monstres. Je me persuaday même que si quand ce fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginoit être cruche, sa matiere trop compacte & trop pesante avoit pû suivre l'émotion de sa fantaisie, elle auroit formé de tout son corps une cruche parfaite; & il auroit paru à tout le monde veritablement cruche, comme il se le paroïssoit à luy seul. Tant d'autres exemples dont je me satisfis, me convinquirent en telle sorte, que ne doutay plus d'aucune des merveilles que l'homme esprit m'avoit racontées. Il me demanda si je ne souhaitois plus rien de luy. Je le remerciay de tout mon cœur. Et ensuite il eut encore la bonté de me conseiller, que puisque j'étois habitant de la Terre, je suivisse le rossignol aux Regions opaques

du Soleil, parce qu'elles étoient plus conformes aux plaisirs qu'appete la Nature humaine. A peine eut-il achevé ce discours, qu'ayant ouvert la bouche fort grande, je vis sortir du fonds de son gosier le Roy de ces petits animaux, en forme de rossignol. Le grand homme tomba aussi-tôt, & en même-temps tous ses membres par morceaux s'envolerent sous la figure d'aigles. Ce rossignol, créateur de foy-même, se percha sur la tête du plus beau d'entr'eux, d'où il entonna un air admirable, avec lequel je pense qu'il me disoit adieu. Le véritable rossignol prit aussi sa volée, mais non pas de leur côté, ni ne monta pas si haut : aussi je ne le perdus point de vuë. Nous cheminions à peu près de même force, car comme je n'avois pas dessein d'aborder plutôt une terre que l'autre, je fus bien-aise de l'accompagner ; outre que les Regions opaques des Oiseaux étant plus conformes à mon temperament, j'esperois y rencontrer aussi des aventures plus correspondantes à mon humeur. Je voyageay sur cette esperance pour le moins trois semaines avec toute sorte de contentement, si je n'eusse eu que mes oreilles à satisfaire ; car le rossignol ne me laissoit point manquer de Musique ; quand il étoit las, il venoit se reposer sur mon épaule ; & quand je m'arrêtois, il m'attendoit. A la fin j'arrivay dans une Contrée du Royaume de ce petit Chantre, qui alors ne se soucia plus de m'accompagner. L'ayant perdu de vuë,

je le cherchay, je l'appellay ; mais enfin je restay si las d'avoir couru après luy vainement, que je resolus de me reposer. Pour cet effet je m'étendis sur un gazon d'herbe molle qui tapissoit les racines d'un superbe Rocher. Ce Rocher étoit couvert de plusieurs jeunes arbres verts & touffus, dont l'ombre charma mes sens fatiguez, le plus agréablement du monde, & m'obligea de les abandonner au sommeil, pour reparer avec sûreté mes forces dans un lieu si tranquille & si frais.



HISTOIRE

DES OISEAUX.

JE commençois de m'endormir, comme j'apperçus en l'air un Oiseau merveilleux qui planoit sur ma tête ; il se soutenoit d'un mouvement si leger & si imperceptible, que je doutay plusieurs fois si ce n'étoit point encore un petit Univers balancé par son propre centre. Il descendit pourtant peu à peu, & arriva enfin si proche de moy, que mes yeux soulagez furent tout pleins de son image. Sa queue paroissoit verte, son estomach d'azur émaillé, ses aîles incarnates ; & sa tête de pourpre, faisoit briller en s'agitant

une Couronne d'or, dont les rayons jalloient de ses yeux.

Il fut long-temps à voler dans la nuë, & je me tenois tellement collé à tout ce qu'il devenoit, que mon ame s'étant toute repliée, & comme racourcie à la seule operation de voir, elle n'atteignit presque pas jusqu'à celle d'oüir, pour me faire entendre que l'oiseau parloit en chantant.

Ainsi peu à peu débandé de mon extase, je remarquay distinctemnt les syllabes, les mots, & le discours qu'il articula.

Voici donc, au mieux qu'il m'en souvient, les termes dont il arrangea le tissu de sa chanson.

Vous êtes étranger, siffla l'oiseau fort agréablement, & naquites dans un Monde d'où je suis originaire. Or cette propension secrete dont nous sommes émeus pour nos Compatriotes, est l'instinct qui me pousse à vouloir que vous sçachiez ma vie.

Je voy votre esprit tendu à comprendre comment il est possible que je m'explique à vous d'un discours suivi, vü qu'encore que les Oiseaux contrefassent votre parole, ils ne la conçoivent pas; mais aussi quand vous contrefaites l'aboy d'un chien, ou le chant d'un rossignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le rossignol ont voulu dire. Tirez donc la conséquence de-là, que ni les Oiseaux ni les Hommes ne sont

pas pour cela moins raisonnables.

Cependant de même qu'entre vous autres il s'en est trouvé de si éclairez, qu'ils ont entendu & parlé notre Langue, comme Apollonius Thyaneus, Anaximander, Esope, & plusieurs dont je vous tais les noms, parce qu'ils ne sont jamais venus à votre connoissance; de même parmi nous il s'en trouve qui entendent & parlent la vôtre. Quelques-uns à la verité ne sçavent que celle d'une Nation: mais tout ainsi qu'il se rencontre des Oiseaux qui ne disent mot, quelques-uns qui gazouillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits, qui sçavent user de toutes sorte d'idiomes; quant à moy j'ay l'honneur d'être de ce petit nombre.

Au reste, vous sçauvez qu'en quelque Monde que ce soit, Nature a imprimé aux Oiseaux une secreete envie de voler jusqu'ici, & peut-être que cette émotion de notre volonté, est ce qui nous a fait croître des ailes; comme les femmes grosses produisent sur leurs enfans la figure des choses qu'ils ont desirées; ou plutôt comme ceux qui passionnant de sçavoir nager, ont été vûs tout endormis se plonger au courant des Fleuves, & franchir avec plus d'adresse qu'un experimenter Nageur, des hazards qu'étant éveillez ils n'eussent osé seulement regarder; ou comme ce fils du Roy Cresus, à qui un vehement desir de parler pour garentir son pere, enseigna tout d'un coup une
Langue;

Langue; ou bref comme cet Ancien, qui pressé de son ennemi, & surpris sans armes, sentit croître sur son front des cornes de taureau, par le desir qu'une fureur semblable à celle de cet animal luy en inspira.

Quand donc les Oiseaux sont arrivez au Soleil, ils vont joindre la Republique de leur espece. Je voy bien que vous êtes gros d'apprendre qui je suis. C'est moy que parmi vous on appelle Phénix. Dans chaque Monde il n'y en a qu'un à la fois, lequel y habite durant l'espace de cent ans; car au bout d'un siècle, quand sur quelque montagne d'Arabie il s'est déchargé d'un gros œuf au milieu des charbons de son bucher, dont il a tiré la matiere de rameaux d'aloës, de canelle, & d'encens, il prend son effor, & dresse sa volée au Soleil, comme la Patrie où son cœur a long-temps aspiré. Il a bien fait auparavant tous ses efforts pour ce voyage; mais la pesanteur de son œuf, dont les coques sont si épaisses, qu'il faut un siècle à le couver, retardoit toujours l'entreprise.

Je me doute bien que vous aurez de la peine à concevoir cette miraculeuse production; c'est pourquoy je veux vous l'expliquer. Le Phénix est Hermaphrodite; mais entre les Hermaphrodites, c'est encore un Phénix tout extraordinaire, car...

Il resta un demi quart-d'heure sans parler, & puis il ajoûta: Je voy bien que

vous soupçonnez de faussetez ce que je vous viens d'apprendre ; mais si je ne dis vray , je veux jamais n'aborder votre Globe , qu'un Aigle ne fonde sur moy.

Il demeura encore quelque temps à se balancer dans le Ciel , & puis il s'envola.

L'admiration qu'il m'avoit causée par son recit , me donna la curiosité de le suivre ; & parce qu'il fendoit le vague des Cieux d'un essor non précipité, je le conduisis de la vuë & du marcher assez facilement.

Environ au bout de cinquante lieux , je me trouvay dans un país si plein d'Oiseaux , que leur nombre égaloit presque celui des feüilles qui les couvroient. Ce qui me surprit davantage , fut que ces Oiseaux , au lieu de s'effaroucher à ma rencontre, voltigeoient à l'entour de moi ; l'un sifflait à mes oreilles ; l'autre faisoit la rouë sur ma tête : bref après que leurs petites gambades eurent occupé mon attention fort long-temps , tout à coup je sentis mes bras chargez de plus d'un million de toutes sortes d'especes , qui pesoient dessus si lourdement , que je ne les pouvois remuer.

Ils me tinrent en cet état ; jusqu'à ce que je vis arriver quatre grandes Aigles , dont les unes m'ayant de leurs serres accolé par les jambes , les deux autres par les bras , m'enleverent fort haut.

Je remarquay parmi la foule une Pie , qui tantôt de-ça , tantôt de-là , voloit & sevoloit avec beaucoup d'empressement ;

& j'entendis qu'elle me cria, que je ne me défendisse point, à cause que ses compagnons tenoient déjà conseil de me crever les yeux. Cet avertissement empêcha toute la résistance que j'aurois pû faire ; de sorte que ces Aigles m'emporterent à plus de mille lieues de-là dans un grand bois, qui étoit (à ce que dit ma Pie) la Ville où leur Roy faisoit sa résidence.

La première chose qu'ils firent, fut de me jeter en prison dans le trou creusé d'un grand chêne, & quantité des plus robustes se perchèrent sur les branches, où ils exercèrent les fonctions d'une compagnie de Soldats sous les armes.

Environ au bout de vingt-quatre heures, il en entra d'autres en garde, qui releverent ceux-ci. Pendant que j'attendois avec beaucoup de mélancolie ce qu'il plairoit à la Fortune d'ordonner de mes désastres, ma charitable Pie m'apprenoit tout ce qui se passoit.

Entr'autes choses il me souvient qu'elle m'avertit, que la populace des Oiseaux avoit fort crié, de ce qu'on me gardoit si long-temps sans me dévorer ; qu'ils avoient remontré que j'amaigrirais tellement, qu'on ne trouveroit plus sur moy que des os à ronger.

La rumeur pensa s'échauffer en sédition ; car ma Pie s'étant émancipée de représenter que c'étoit un procédé barbare, de faire ainsi mourir sans connoissance de cause, un animal qui approchoit en quelque sorte de leur raisonnement, ils la

penserent mettre en piéces, alleguant que
 cela seroit bien ridicule de croire qu'un
 animal tout nud, que la Nature même en
 mettant au jour ne s'étoit pas souciée de
 fournir des choses nécessaires à le conser-
 ver, fût comme eux capable de raisonner.
 Encore, ajoûtoient-ils, si c'étoit un animal
 qui approchât un peu davantage de notre
 figure ; mais justement le plus dissembla-
 ble, & le plus affreux ; enfin une bête
 chauve, un oiseau plumé, une chimere
 amassée de toutes sortes de natures, &
 qui fait peur à toutes : l'Homme, dis-je,
 si sot & si vain, qu'il se persuade que
 nous n'avons été faits que pour luy :
 l'homme qui avec son ame si clairvoyante,
 ne sçauroit distinguer le sucre d'avec
 l'arsenic, & qui avalera de la ciguë que
 son beau jugement luy aura fait prendre
 pour du persil : l'homme qui soutient
 qu'on ne raisonne que par le rapport des
 sens, & qui cependant a les sens les plus
 foibles, les plus tardifs, & les plus faux
 d'entre toutes les créatures : l'homme en-
 fin que la Nature, pour faire de tout,
 a crée comme les monstres, mais en qui
 pourtant elle a infus l'ambition de com-
 mander à tous les animaux, à l'exter-
 miner.

Voilà ce que disoient les plus sages.
 Pour la Commune, elle crioit que cela
 étoit horrible, de croire qu'une bête qui
 n'avoit pas le visage fait comme eux, eût
 de la raison. Hé quoy, murmuroient-ils
 l'un à l'autre, il n'a ni bec, ni plumes,

ni griffes, & son ame seroit spirituelle? O Dieux! quelle impertinence!

La compassion qu'eurent de moy les plus genereux, n'empêcha point qu'on n'instruisît mon procès criminel: on en dressa toutes les écritures dessus l'écorce d'un cyprés; & puis au bout de quelques jours, je fus porté au Tribunal des Oiseaux. Il n'y avoit pour Avocats, pour Conseillers, & pour Juges, à la Séance, que des Pies, des Geais, & des Etourneaux, encore n'avoit-on choisi que ceux qui entendent ma Langue.

Au lieu de m'interroger sur la sellette, on me mit à califourchon sur un chicot de bois pourri, d'où celuy qui presidoit à l'Auditoire, après avoir claqué du bec, deux ou trois coups, & secoué majestueusement ses plumes, me demanda d'où j'étois, de quelle Nation, & de quelle espece? Ma charitable Pie m'avoit donné auparavant quelques instructions, qui me furent tres-salutaires, & entr'autres que je me gardasse bien d'avoüer que je fusse Homme. Je répondis donc que j'étois de ce petit Monde qu'on appelloit la Terre, dont le Phénix, & quelques autres que je voyois dans l'assemblée, pouvoient leur avoir parlé; que le climat qui m'avoit vû naître étoit assis sous la Zone tempérée du Pole Arctique, dans une extrémité de l'Europe, qu'on nommoit la France: & quant à ce qui concernoit mon espece, que je n'étois point homme comme ils se le figuroient, mais singe, que des hommes

avoient enlevé au berceau fort jeune, & nourri parmi eux; que leur mauvaise éducation m'avoit ainsi rendu la peau délicate; qu'ils m'avoient fait oublier ma Langue naturelle, & instruit à la leur; que pour complaire à ces animaux farouches, je m'étois accoutumé à ne marcher que sur deux pieds; & qu'enfin comme on tombe plus facilement qu'on ne monte d'espece, l'opinion, la coutume, & la nourriture de ces bêtes immondes avoient tant de pouvoir sur moy, qu'à peine mes parens qui sont singes d'honneur, me pourroient eux-mêmes reconnoître. J'ajoutay pour ma justification, qu'ils me fissent visiter par des Experts; & qu'en cas que je fusse trouvé homme, je me soumettois à être aneanti comme un monstre.

Messieurs, s'écria une hirondelle de l'assemblée, dès que j'eus cessé de parler, je le tiens convaincu: Vous n'avez pas oublié qu'il vient de dire que le Pays qui l'avoit vû naître, étoit la France; mais vous sçavez qu'en France les singes n'engendrent point: après cela jugez s'il est ce qu'il se vante d'être.

Je répondis à mon accusatrice, que j'avois été enlevé si jeune du sein de mes parens, & transporté en France, qu'à bon droit je pouvois appeller mon Pays natal celui duquel je me souvenois le plus loin.

Cette raison, quoy que specieuse, n'étoit pas suffisante; mais la plûpart ravis d'entendre que je n'étois pas homme.

furent bien-aîsés de le croire : car ceux qui n'en avoient jamais vû, ne pouvoient se persuader qu'un homme ne fût bien plus horrible que je ne leur paroïssois ; & les plus sêsez ajoûtoient que l'homme étoit quelque chose de si abominable, qu'il étoit utile qu'on crût que ce n'étoit qu'un être imaginaire.

De ravissement, tout l'Auditoire en battit des aîles, & sur l'heure on me mit, pour m'examiner, au pouvoir des Syndics, à la charge de me représenter le lendemain, & d'en faire à l'ouverture des Chambres le rapport à la Compagnie. Il s'en chargerent donc, & me porterent dans un bocage reculé. Là pendant qu'ils me tinrent, ils ne s'occupèrent qu'à gestiquer autour de moy cent sorte de cullebutes, à faire la procession, des coques de noix sur la tête. Tantôt ils battoient des pieds l'un contre l'autre ; tantôt ils creusoient de petites fosses pour les remplir ; & puis j'étois tout étonné que je ne voyois plus personne.

Le jour & la nuit se passèrent à ces bagatelles, jusqu'au lendemain que l'heure prescrite étant venue, on me reporta de-rechef comparoître devant mes Juges, où mes Syndics interpellés de dire verité, répondirent que pour la décharge de leur conscience, ils se sentoient tenus d'avertir la Cour, qu'assurément je n'étois pas finge comme je me vançois ; car, disoient-ils, nous avons eu beau sauter, marcher, pi-roüeter, & inventer en sa presence cent

tours de passé-passé, par lesquels nous prétendions l'émouvoir à faire de même, selon la coutume des singes. Or quoy qu'il eût été nourri parmi les hommes; comme le singe est toujours singe, nous soutenons qu'il n'eût pas été en sa puissance de s'abstenir de contrefaire nos singeries. Voilà, Messieurs, notre rapport.

Les Juges alors s'approcherent pour venir aux opinions : mais on s'aperçut que le Ciel se couvroit & paroïssoit chargé, cela fit lever l'assemblée.

Je m'imaginóis que l'apparence du mauvais temps les y avoit conviez, quand l'Avocat General me vint dire par ordre de la Cour, qu'on ne me jugeroit point ce jour-là; que jamais on ne vuidoit un procès criminel, lors que le Ciel n'étoit pas serain, parce qu'ils craignoient que la mauvaise temperature de l'air n'alterât quelque chose à la bonne constitution de l'esprit des Juges; que le chagrin dont l'humeur des Oiseaux se charge durant la pluye, ne dégorgeât sur la cause; ou qu'enfin la Cour ne se vengeât de sa tristesse sur l'accusé; c'est pourquoy mon Jugement fut remis à un plus beau temps. On me remena donc en prison, & je me souviens que pendant le chemin ma charitable Pie ne m'abandonna gueres, elle vola toujours à mes côtez, & je croy qu'elle ne m'eût point quitté, si ses compagnons ne se fussent approchez de nous.

Enfin j'arrivay au lieu de ma prison, où pendant ma captivité je ne fus nourri que

du pain du Roy; c'étoit ainsi qu'ils appelloient une cinquantaine de vers, & autant de guillots, qu'ils m'apportoient à manger de sept en sept heures.

Je pensois recomparoître dès le lendemain, & tout le monde le croyoit ainsi; mais un de mes gardes me conta au bout de cinq ou six jours, que tout ce temps-là avoit été employé à rendre justice à une communauté de chardonnerets qui l'avoient implorée contre un de leurs compagnons. Je demanday à ce garde de quel crime ce malheureux étoit accusé; du crime, repliqua le garde, le plus énorme dont un oiseau puisse être nourci. On l'accuse... le pourrez-vous bien croire? On l'accuse... mais bons Dieux! d'y penser seulement, les plumes m'en dressent à la tête. Enfin on l'accuse de n'avoir pas encore depuis six ans mérité d'avoir un ami; c'est pourquoy il a été condamné à être Roy, & Roi d'un peuple différent de son espece.

Si ses sujets eussent été de sa nature, il auroit pû tremper au moins des yeux & du desir dans leurs voluptez: mais comme les plaisirs d'une espece n'ont point du tout de relation avec les plaisirs d'une autre espece, il supportera toutes les fatigues, & boira toutes les amertumes de la Royauté, sans pouvoir en goûter aucune des douceurs.

On l'a fait partir ce matin environné de beaucoup de Medecins, pour veiller à ce qu'il ne s'empoisonne dans le voyage. Quoy que mon garde fût grand causeur

de sa nature, il ne m'osa pas entretenir seul plus long-temps, de peur d'être soupçonné d'intelligence.

Environ sur la fin de la semaine, je fus encore remené devant mes Juges.

On me nicha sur le fourchon d'un petit arbre sans feuilles. Les Oiseaux de longue tobe, tant Avocats, Conseillers, que Præsidents, se jucherent tous par étage, chacun selon sa dignité, au coupeau d'un grand Cedre. Pour les autres qui n'assistoient à l'assemblée que par curiosité, ils se placèrent pêle-mêle, tant que les sièges furent remplis, c'est à dire tant que les branches du Cedre furent couvertes de pates.

Cette Pie que j'avois toujours remarquée pleine de compassion pour moy, se vint percher sur mon arbre, où feignant de se divertir à bequeter la mouffe : En verité, me dit-elle, vous ne sçauriez croire combien votre malheur m'est sensible ; car encore que je n'ignore pas qu'un homme parmi les vivans est une peste dont on devroit purger tout Etat bien policé. quand je me souviens toutefois d'avoir été dès le berceau élevée parmi eux, d'avoir appris leur Langue si parfaitement que j'en ai presque oublié la racine, & d'avoir mangé de leur main des fromages si excellens, je ne sçaurois y songer sans que l'eau m'en vienne aux yeux & à la bouche ; je sens pour vous des tendresses qui m'empêchent d'incliner au plus juste party.

Elle achevoit cecy, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un Aigle, qui se vint asseoir entre les rameaux d'un arbre assez proche du mien. Je voulus me lever pour me mettre à genoux devant luy, croyant que ce fût le Roy, si ma Pie de sa pate ne m'eût contenu en mon assiette. Pensiez-vous donc, me dit-elle, que ce grand Aigle fût notre Souverain ? C'est une imagination de vous autres Hommes, qui à cause que vous vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts, & aux plus cruels de vos compagnons, avez sotement crû, jugeant de toutes choses par vous, que l'Aigle nous devoit commander.

Mais notre politique est bien autre ; car nous ne choisissons pour nos Rois que les plus foibles, les plus doux, & les plus pacifiques ; encore les changeons-nous tous les six mois ; & nous les prenons foibles, afin que le moindre à qui ils auroient fait quelque tort, se pût vanger de luy. Nous le choisissons doux, afin qu'il ne haïsse ni ne se fasse haïr de personne ; & nous voulons qu'il soit d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices.

Chaque semaine il rient les Etats, où tout le monde est reçu à se plaindre de luy. S'il se rencontre seulement trois Oiseaux mal satisfaits de son gouvernement, il en est dépossédé, & l'on procede à une nouvelle élection.

Pendant la journée que durent les Etats,

notre Roy est monté au sommet d'un grand Yf, sur le bord d'un Etang, les pieds & les ailes liées. Tous les Oiseaux l'un après l'autre passent pardevant luy ; & si quelqu'un le sçait coupable du dernier supplice, il le peut jeter à l'eau: mais il faut que sur le champ il justifie la raison qu'il en a eüe, autrement il est condamné à la mort triste.

Je ne pûs m'empêcher de l'intetrompre, pour luy demander ce qu'elle entendoit par la mort triste ; & voici ce qu'elle me repliqua.

Quand le crime d'un coupable est jugé si énorme, que la mort est trop peu de chose pour l'expier, on tâche d'en choisir une qui contienne la douleur de plusieurs, & l'on y procede de cette façon.

Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique & la plus funebre, sont déleguez vers le coupable, qu'on porte sur un funeste Cyprés. Là ces tristes Musiciens s'amassent tout autour, & luy remplissent l'ame par l'oreille de chansons si lugubres & si tragiques, que l'amertume de son chagrin desordonnant l'œconomie de ses organes, & luy pressant le cœur, il se consume à vuë d'œil, & meurt suffoqué de tristesse.

Toutefois un tel spectacle n'arrive gueres ; car comme nos Rois sont fort doux, ils n'obligent jamais personne à vouloir pour se vanger encourir une mort si cruelle.

Celuy qui regne à present, est une Co-

tombe, dont l'humeur est si pacifique, que l'autre jour qu'il falloit accorder deux Moineaux, on eut toutes les peines du monde à luy faire comprendre ce que c'étoit qu'inimitié.

Ma Pie ne put continuer un si long discours, sans que quelques-uns des assistans y prissent garde; & parce qu'on la soupçonnoit déjà de quelque intelligence, les principaux de l'assemblée luy firent mettre la main sur le collet par un Aigle de la Garde, qui se saisit de sa personne. Le Roi Colombe arriva sur ces entrefaites; chacun se tût, & la premiere chose qui rompit le silence, fut la plainte que le grand Censeur des Oiseaux dressa contre la Pie. Le Roy pleinement informé du scandale dont elle étoit cause, luy demanda son nom, & comment elle me connoissoit. Sire, répondit-elle fort étonnée, je me nomme Margot; il y a icy force Oiseaux de qualité, qui repondront de moy. J'appris un jour, au Monde de la Terre d'où je suis native, par Guillery l'enrhumé que voila (qui m'ayant entendu crier en cage, me vint visiter à la fenêtré où j'étois penduë) que mon Pere étoit Courtequeuë, & ma Mere Croquenoix. Je ne l'aurois pas sçu sans luy; car j'avois été enlevée de dessous l'aîle de mes parens au berceau, fort jeune. Ma mere quelque tems après en mourut de déplaisir; & mon Pere desormais hors d'âge de faire d'autres enfans, desespéré de se voir sans héritiers, s'en alla à la guerre des Geais, où

230 ETAT ET EMPIRE

il fut tué d'un coup de bec dans la cervelle. Ceux qui me ravirent, furent certains animaux sauvages, qu'on appelle Porchers, qui me portèrent vendre à un Château, où je vis cet homme à qui vous faites maintenant le procès. Je ne sçai s'il conçut quelque bonne volonté pour moi, mais il se donnoit la peine d'avertir les serviteurs de me hacher de la mangeaille. Il avoit quelquefois la bonté de me l'apprêter lui-même. Si en Hyver j'étois morfonduë, il me portoit auprès du feu, calfeutroit ma cage, ou commandoit au Jardinier de me réchauffer dans sa chemise. Les domestiques n'osoient m'agacer en sa présence, & je me souviens qu'un jour il me sauva de la gueule du Chat qui me tenoit entre ses griffes, où le petit Laquais de ma Dame m'avoit exposé : Mais il ne fera pas hors de propos de vous apprendre la cause de cette barbarie. Pour complaire à Verdelet (c'est le nom du petit Laquais) je repetois un jour les sottises qu'il m'avoit enseignées. Or il arriva par malheur, quoy que je recitasse toujourns mes quolibets de suite, que je vins à dire en son ordre justement comme il entroit pour faire un faux message : Taisez-vous, fils de putain, vous avez menti. Cet homme accusé que voila, connoissant le naturel menteur du fripon, s'imagina que je pourrois bien avoir parlé par prophétie, & envoya sur les lieux s'enquerir si Verdelet y avoit été : Verdelet fut convaincu de fourbe, Verdelet fut foijeté, & Verde-

let en punition m'avoit voulu faire manger au Matou. Le Roy d'un baiffement de tête, témoigna qu'il étoit content de la pitié qu'elle avoit eue de mon defastre; il luy défendit toutefois de ne me plus parler en secret. Ensuite il demanda à l'Avocat de ma partie, si son plaidoyer étoit prest. Il fit signe de la patte qu'il alloit parler, & voici ce me semble, les mêmes points dont il infista contre moy.

*PLAIDOYE' FAIT AU PARLEMENT
des Oiseaux, les Chambres assemblées,
contre un animal accusé d'être Homme.*

MESSIEURS, la partie de ce criminel est Guillemette la Charnuë, Perdrix de son extraction, nouvellement arrivée du Monde de la Terre, la gorge encore ouverte d'une balle de plomb que lui ont tiré les hommes, demanderesse à l'encontre du Genre Humain, & par conséquent à l'encontre d'un animal que je pretens être un membre de ce grand Corps. Il ne nous seroit pas mal-aisé d'empêcher par sa mort les violences qu'il peut faire: Toutefois comme le salut ou la perte de tout ce qui vit, importe à la Republique des vivans, il me semble que nous meriterions d'être nez hommes, c'est à dire dégradez de la raison & de l'immortalité que nous avons par-dessus eux, si nous leur avons ressemblé par quelqu'une de leurs injustices.

Examinons donc, Messieurs, les diffi-

53. ETAT ET EMPIRE

cultrez de ce procès , avec toute la contention de laquelle nos divins Esprits sont capables.

Le nœud de l'affaire consiste à sçavoir si cet animal est homme ; & puis , en cas que nous avérions qu'il le soit , si pour cela il merite la mort.

Pour moy , je ne fais point de difficulté qu'il ne le soit ; premierement , puisqu'il est si effronté de mentir , en soutenant qu'il ne l'est pas ; secondement , en ce qu'il rit comme un fou ; troisièmement , en ce qu'il pleure comme un sot ; quatrièmement , en ce qu'il se mouche comme un vilain ; cinquièmement en ce qu'il est plumé comme un galeux ; sixièmement , en ce qu'il porte la queue devant ; septièmement , en ce qu'il a toujours une quantité de petit grès quarrez dans la bouche , qu'il n'a pas l'esprit de cracher ni d'avalier ; huitièmement , & pour conclusion , en ce qu'il leve en haut tous les matins , ses yeux , son nez , & son large bec , colle ses mains ouvertes la pointe au Ciel , plat contre plat , & n'en fait qu'une attachée , comme s'il s'ennuyoit d'en avoir deux livres , se casse les jambes par la moitié , en sorte qu'il tombe sur ses gigots ; puis avec des paroles magiques qu'il bourdonne , j'ai pris garde que ses jambes rompuës se r'attachent , & qu'il se releve aussi guay qu' auparavant. Or vous sçavez , Messieurs , que de tous les animaux il n'y a que l'homme seul dont l'ame soit assez noire pour s'adonner à la Magie , & par consequent

conséquent celui-ci est homme. Il faut maintenant examiner si pour être homme, il merite la mort.

Je pense, Messieurs, qu'on n'a jamais revoqué en doute que toutes les créatures sont produites par notre commune Mere, pour vivre en société. Or si je prouve que l'homme semble n'être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu'allant contre la fin de sa creation, il merite que la Nature se repente de son ouvrage ?

La premiere & la plus fondamentale Loy pour la manutention d'une Republique, c'est l'égalité : Mais l'homme ne la scauroit endurer éternellement ; il se ruë sur nous pour nous manger, il se fait accroire que nous n'avons été faits que pour luy, il prend pour argument de sa supériorité prétendue, la barbarie avec laquelle il nous massacre, & le peu de résistance qu'il trouve à forcer notre foiblesse, & ne veut pas cependant avoier pour ses maîtres, les Aigles, les Condurs, & les Griffons, par qui les plus robustes d'entr'eux sont surmontez.

Mais pourquoi cette grandeur & disposition de membres marqueroit-elle diversité d'espece, puisqu'entr'eux même il se rencontre des Nains & des Geans ?

Encore est-ce un droit imaginaire, que cet empire dont ils se flatent : Ils sont au contraire si enclins à la servitude que de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les

pauvres des riches, les Païsans des Gentils-hommes, les Princes des Monarques, & les Monarques mêmes, des Loix qu'ils ont établies. Mais avec tout cela, ces pauvres serfs ont si peur de manquer de maîtres, que comme s'ils apprehendoient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des Dieux de toutes parts; dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sous la terre; ils en feront plutôt de bois, qu'ils n'en ayent; & je croy même qu'ils se chatoüillent des fausses esperances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraye, que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande après la mort. Voilà le bel effet de cette fantastique Monarchie, & de cet empire si naturel de l'homme sur les animaux & sur nous-mêmes; car son insolence a été jusques-là. Cependant en conséquence de cette Principauté ridicule, il s'attribuë joliment sur nous le droit de vie & de mort; il nous dresse des embuscades, il nous enchaîne, il nous emprisonne, il nous égorge, il nous mange, & de la puissance de tuer ceux qui sont demeurez libres, il fait un prix à la Noblesse. Il pense que le Soleil s'est allumé pour l'éclairer à nous faire la guerre; que la Nature nous a permis d'étendre nos promenades dans le Ciel, afin seulement que de notre vol il puisse tirer de malheureux ou favorables auspices; & quand Dieu mit des entrailles dedans notre corps, qu'il n'eut intention que de faire un grand Li-

ste, où l'homme pût apprendre la science des choses futures.

Hé bien, ne voila pas un orgueil tout à fait insupportable? Celuy qui l'a conçu pouvoit-il meriter un moindre châtiement que de naître Homme? Ce n'est pas toute fois sur quoy je vous presse de condamner celuy-cy. La pauvre bête n'ayant pas comme nous l'usage de raison, j'excuse ses erreurs, quant à celles que produit son défaut d'entendement; mais pour celles qui ne sont filles que de la volonté, j'en demande justice. Par exemple, de ce qu'il nous tue, sans être attaqué par nous, de ce qu'il nous mange, pouvant repaître sa faim de nourriture plus convenable; & ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nôtres, comme des Lianiers, des Faucons, & des Vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge-chau de de leur semblable, ou nous livrer entre ses mains.

Cette seule consideration est si pressante, que je demande à la Cour qu'il soit exterminé de la mort triste.

Tout le Barreau frémit de l'horreur d'un si grand supplice. C'est pourquoy afin d'avoir lieu de le moderer, le Roy fit signe à mon Avocat de répondre.

C'étoit un Estourneau grand Jurisconsulte, lequel après avoir frappé rois fois de sa patte contre la branche qui le soutenoit, parla ainsi à l'assemblée.

Il est vray, Messieurs, qu'émû de pitié,

J'avois entrepris la cause pour cette malheureuse bête ; mais sur le point de la plaider, il m'est venu un remors de conscience, & comme une voix secrète, qui m'a défendu d'accomplir une action si detestable. Ainsi, Messieurs, je vous declare, & à toute la Cour, que pour faire le salut de mon ame, je ne veux contribuer en façon quelconque à la durée d'un monstre tel que l'homme.

Toute la populace claquâ du bec en signe de réjouissance, & pour congratuler à la sincérité d'un Oiseau si raisonnable.

Ma Pie se presenta pour plaider à sa place, mais il luy fut imposé de se taire, à cause qu'ayant été nourrie parmi les hommes, & peut-être infectée de leur morale, il étoit à craindre qu'elle n'apportât à ma cause un esprit prévenu ; car la Cour des Oiseaux ne souffre point que l'Avocat qui s'interesse davantage pour un client que pour l'autre, soit ouï, à moins qu'il puisse justifier que cette inclination procede du bon droit de la partie.

Quand mes Juges virent que personne ne se presentoit pour me défendre, ils entendirent leurs ailes qu'ils secouèrent, & volèrent incontinent aux opinions.

La plus grande part, comme j'ai sçu depuis, insista fort que je fusse exterminé de la mort triste ; mais toutefois quand on apperçut que le Roy penchoit à la douceur, chacun revint à son opinion. Ainsi mes Juges se modererent, & au lieu de la mort triste dont ils me firent grace,

Ils trouverent à propos, pour faire sympathiser mon châtiment à quelqu'un de mes crimes, de m'aneantir par un supplice qui servit à me détromper, en bravant ce prétendu empire de l'homme sur les oiseaux; que je fusse abandonné à la colere des plus foibles d'entr'eux, cela veut dire qu'ils me condamnerent à être mangé des Mouches.

En même temps l'assemblée se leva, & j'entendis murmurer qu'on ne s'étoit pas davantage étendu à particulariser les circonstances de ma Tragedie, à cause de l'accident arrivé à un Oiseau de la troupe, qui venoit de tomber en pâmoison, comme il vouloit parler au Roy. On crut qu'elle étoit causée par l'horreur qu'il avoit eu de regarder trop fixement un homme: c'est pourquoy on donna ordre de m'emporter.

Mon Arrest me fut prononcé auparavant; & si-tôt que l'Orphraye qui servoit de Greffier criminel, eut achevé de me le lire, j'apperçus à l'entour de moy le Ciel tout noir de Mouches, de Bourdons, d'Abeilles, de Guiblets, de Cousins, & de Pucés, qui broüissoient d'impatience.

J'attendois encore que mes Aigles m'enlevassent comme à l'ordinaire, mais je vis à leur place une grande Autruche noire, qui me mit honteusement à califourchon sur son dos (car cette posture est entr'eux la plus ignominieuse où l'on puisse appliquer un criminel; & jamais Oiseau, pour

132 ETAT ET EMPIRE

quelque offense qu'il ait commise, n'y peut être condamné.)

Les Archers qui me conduisirent au supplice, étoient une cinquantaine de Condues, & autant de Griffons; devant & derrière ceux-ci voloit fort lentement une procession de Coubeaux, qui croassoient je ne sçai quoy de lugubre, & il me sembloit ouïr comme de plus loin, des Chouettes qui leur répondoient.

Au partir du lieu où mon jugement m'avoit été rendu, deux Oiseaux de Paradis, à qui on avoit donné charge de m'assister à la mort, se vinrent asscoir sur mes épaules.

Quoy que mon ame fût alors fort troublée, à cause de l'horreur du pas que j'allois franchir, je me suis pourtant souvenu de quasi tous les raisonnemens par lesquels ils tâcherent de me consoler.

La mort, me dirent-ils, (me mettant le bec à l'oreille) n'est pas sans doute un grand mal, puisque la Nature notre bonne Mere y assujettit tous ses enfans, & ce ne doit pas être une affaire de grande conséquence, puisqu'elle arrive à tout moment, & pour si peu de chose: car si la vie étoit si excellente, il ne seroit pas en notre pouvoir de ne la point donner; ou si la mort traînoit après soy des suites de l'importance que tu te fais accroître, il ne seroit pas en notre pouvoir de la donner: Il y a beaucoup d'apparence au contraire; puisque l'animal commente par jeu, qu'il finit de même. Je parle à toy ainsi, à cause

que ton ame n'étant pas immortelle comme la nôtre , tu peux bien juger quand tu meurs , que tout meurt avec toy. Ne t'afflige donc point de faire plus tôt ce que quelques-uns de tes compagnons feront plus tard. Leur condition est plus déplorable que la tienne ; car si la mort est un mal , elle n'est mal qu'à ceux qui ont à mourir ; & ils seront au prix de toy , qui n'as plus qu'une heure entre cy & là , cinquante ou soixante ans en état de pouvoir mourir ; & puis , dis-moy , celuy qui n'est pas né , n'est pas malheureux. Or tu vas être comme celui qui n'est pas né ; un clin d'œil après la vie , tu seras ce que tu étois un clin d'œil devant ; & ce clin d'œil passé , tu seras mort d'aussi long-temps que celui qui mourut il y a mille siècles : mais en tout cas , supposé que la vie soit un bien , le même rencontre qui parmi l'infinité du temps a pû faire que tu sois , ne peut-il pas faire que tu sois encore un autre coup ? La matiere qui à force de se mêler est enfin arriyée à ce nombre , cette disposition & cet ordre nécessaire à la construction de ton être , peut-il pas , en se remêlant , arriver à une disposition requise pour faire que tu te sentes être encore une autre fois ? Ouy , mais , me diras-tu , je ne me souviendrai pas d'avoir été. Hé ! mon cher Frere , que t'importe , pourvû que tu te sentes être ? Et puis , ne se peut-il pas faire que pour te consoler de la perte de ta vie , tu t'imagineras les mêmes raisons que je te représente maintenant ?

Voilà des considérations assez fortes pour t'obliger à boire cette absinthe en patience ; il m'en reste toutefois d'autres encore plus pressantes , qui t'inviteront sans doute à la souhaiter. Il faut , mon cher Frere , te persuader que comme t'oy & les autres brutes , êres materiels ; & comme la mort au lieu d'aneantir la matière , n'en fait que troubler l'économie , tu dois , dis-je , croire avec certitude , que cessant d'être ce que tu étois , tu commenceras d'être quelque autre chose. Je veux donc que tu ne deviennes qu'une motte de terre , ou un caillou , encore seras-tu quelque chose de moins méchant que l'homme. Mais j'ai un secret à te découvrir , que je ne voudrois pas qu'aucun de mes compagnons eût entendu de ma bouche ; c'est qu'étant mangé , comme tu vas être , de nos petits Oiseaux , tu passeras en leur substance : Ouy , tu auras l'honneur de contribuer , quoy qu'aveuglément , aux opérations intellectuelles de nos Mouches , & de participer à la gloire , si tu ne raisonnes toi-même , de les faire au moins raisonner.

Environ à cet endroit de l'exhortation , nous arrivâmes au lieu destiné pour mon supplice.

Il y avoit quatre arbres fort proches l'un de l'autre , & quasi en même distance , sur chacun desquels , à hauteur pareille , un grand Héron s'étoit perché. On me descendit de dessus l'Autruche noire , & quantité de cormorans m'éleverent où les

les quatre Hérons m'attendoient. Ces Oiseaux vis-à-vis l'un de l'autre, appuyez fermement chacun sur son arbre, avec leur col de longueur prodigieuse, m'entortillerent comme avec une corde, les uns par les bras, les autres par les jambes, & me lierent si serré, qu'encore que chacun de mes membres ne fût garoté que du col d'un seul, il n'étoit pas en ma puissance de me remuer le moins du monde.

Ils devoient demeurer long-temps en cette posture; car j'entendis qu'on donna charge à ces cormorans qui m'avoient élevé, d'aller à la pêche pour les hérons, & de leur couler la mangeaille dans le bec.

On attendoit encore les mouches, à cause qu'elle n'avoient pas fendu l'air d'un vol si puissant que nous: toutefois on ne resta gueres sans les oüir.

Pour la premiere chose qu'ils exploiterent d'abord, ils s'entre-départirent mon corps; & cette distribution fut faite si malicieusement, qu'on assigna mes yeux aux abeilles, afin de me les crever en me les mangeans; mes oreilles aux bourdons, afin de me les étourdir, & me les devorer tout ensemble; mes épaules aux puces, afin de les entamer d'une morsure qui me démangeât: & ainsi du reste. A peine leur avois-je entendu disposer de leurs ordres, qu'incontinent après je les vis approcher. Il sembloit que tous les atômes dont l'air est composé, se fussent convertis en mou-

ches ; car je n'étois presque pas visité de deux ou trois foibles rayons de lumiere , qui sembloient se dérober pour venir jusqu'à moy , tant ces bataillons étoient serrez & voisins de ma chair.

Mais comme chacun d'entr'eux choisissoit déjà du desir la place qu'il devoit mordre, tout à coup je les vis brusquement reculer ; & parmi la confusion d'un nombre infini d'éclats qui retentissoient jusqu'aux nuës , je distinguay plusieurs fois ce mot, grace, grace, grace.

Ensuite deux tourterelles s'approchèrent de moi. A leur venuë tous les funestes appareils de ma mort se dissipèrent ; je sentis mes hérons relâcher les cercles de ces longs cols qui m'entortilloient , & mon corps étendu en sautoir , griller du faite des quatre arbres jusqu'aux pieds de leurs racines.

Je n'attendois de ma chute, que de briser à terre contre quelque rocher : mais au bout de ma peur je fus bien étonné de me trouver à mon seant sur une autruche blanche , qui se mit au galop dès qu'elle me sentit sur son dos.

On me fit faire un autre chemin que celui par où j'étois venu ; car il me souvient que je traversay un grand bois de myrthes, & un autre de terebintes, aboutissant à une vaste forest d'oliviers, où m'attendoit le Roy Colombe au milieu de toute sa Cour.

Si-tôt qu'il m'apperçut , il fit signe qu'on m'aidât à descendre. Aussi-tôt deux

aigles de la garde me tendirent les pattes, & me porterent à leur Prince.

Je voulus par respect embrasser & baiser les petits ergots de Sa Majesté, mais elle se retira. Je vous demande, dit-elle auparavant, si vous connoissez cet oiseau.

A ces paroles, on me montra un perroquet, qui se mit à roüer & battre des aîles, comme il apperçut que je le considérois. Il me semble, criay-je au Roy, que je l'ay vû quelque part; mais la peur & la joye ont chez moi tellement broüillé les especes, que je ne puis encore marquer bien clairement où ç'a été.

Le perroquet à ces mots me vint de ses deux aîles accoler le visage, & me dit : Quoy? vous ne connoissez plus Cesar, le perroquet de votre cousine, à l'occasion de qui vous avez tant de fois soutenu que les oiseaux raisonnent? C'est moi qui tantôt, pendant votre procès ay voulu après l'audience declarer les obligations que je vous ay : mais la douleur de vous voir en si grand peril, m'a fait tomber en pamoison. Son discours acheva de me deffiller la vuë. L'ayant donc reconnu, je l'embrassay & le baifay, il m'embrassa & me baifa. Donc, luy dis-je, est-ce toy, mon pauvre Cesar, à qui j'ouvris la cage pour te rendre la liberté, que la tyrannique coutume de notre Monde t'avoit ôtée?

Le Roy interrompit nos careffes, & me parla de la sorte. Homme, parmi nous une bonne action n'est jamais perduë; c'est pourquoy encore qu'étant homme tu me-

rites de mourir, seulement à cause que tu es né, le Senat te donne la vie. Il peut bien accompagner de cette reconnoissance les lumieres dont la Nature éclaira ton instinct, quand elle te fit pressentir en nous la raison que tu n'étois pas capable de connoître. Va donc en paix, & vis joyeux.

Il donna tout bas quelques ordres, & mon autruche blanche, conduite par les deux tourterelles, m'emporta de l'assemblée.

Après m'avoir galopé environ un demi jour, elle me laissa proche d'une forest, où je m'enfonçay dès qu'elle fut partie. Là je commençay à goûter le plaisir de la liberté, & celuy de manger le miel qui couloit le long de l'écorce des arbres.

Je pense que je n'eusse jamais fini ma promenade; car l'agréable diversité du lieu me faisoit toujours découvrir quelque chose de plus beau, si mon corps eût pû résister au travail: mais comme enfin je me trouvay tout à fait amolli de lassitude, je me laissay couler sur l'herbe.

Ainsi étendu à l'ombre de ces arbres, je me sentojs inviter au sommeil par la douce fraîcheur & le silence de la solitude, quand un bruit incertain de voix confuses qu'il me sembloit entendre voltiger autour de moy, me reveilla en sursaut.

Le terrain paroissoit fort uni, & n'étoit herissé d'aucun buisson qui pût rompre la vuë; c'est pourquoy la mienne s'allongeoit fort avant parmi les arbres de la forest. Cependant le murmure qui venoit

à mon oreille, ne pouvoit partir que de fort proche de moy; de sorte que m'y étant encore rendu plus attentif, j'entendis fort distinctement une suite de paroles Grecques; & parmi beaucoup de personnes qui s'entretenoient, j'en démêlay une qui s'exprimoit ainsi.

Monfieur le Medecin, un de mes alliez, l'orme à trois têtes, me vient d'envoyer un pinçon, par lequel il me mande qu'il est malade d'une fièvre érique, & d'un grand mal de mouffe, dont il est couvert depuis la tête jusqu'aux pieds. Je vous supplie, par l'amitié que vous me portez, de luy ordonner quelque chose.

Je demeuray quelque temps sans rien ouïr; mais au bout d'un petit espace, il me semble qu'on repliqua ainsi. Quand l'orme à trois têtes ne seroit point votre allié, & quand au lieu de vous qui êtes mon ami, le plus étrange de notre espece me seroit cette priere, ma profession m'oblige de secourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'orme à trois têtes, que pour la guerison de son mal, il a besoin de sucer le plus d'humide & le moins de sec qu'il pourra; que pour cet effet il doit conduire les petits filets de ses racines vers l'endroit le plus moite de son lit, ne s'entretenir que de choses gayer, & se faire tous les jours donner la Musique par quelques rossignols excellens. Après il vous fera sçavoir comme il se sera trouvé de ce regime de vivre; & puis, selon le progrès de son mal, quand nous aurons

préparé ses humeurs, quelque cigogne de mes amis lui donnera de ma part un clistere qui le remettra tout à fait en convalescence.

Ces paroles achevées, je n'entendis plus le moindre bruit; sinon qu'un quart-d'heure après, une voix que je n'avois point encore ce me semble remarquée, parvint à mon oreille; & voici comme elle parloit. Hola, fourchu, dormez-vous? J'ouïs qu'une autre voix repliquoit ainsi. Non, fraîche écorce, pourquoy? C'est, reprit celle qui la première avoit rompu le silence, que je me sens ému de la même façon que nous avons accoutumé de l'être, quand ces animaux qu'on appelle Hommes nous approchent; & je voudrois vous demander si vous sentez la même chose.

Il se passa quelque temps avant que l'autre répondit, comme s'il eût voulu appliquer à cette découverte ses sens les plus secrets. Puis il s'écria: Mon Dieu, vous avez raison, & je vous jure que je trouve mes organes tellement pleins des especes d'un homme, que je suis le plus trompé du monde, s'il n'y en a quelqu'un fort proche d'ici.

Alors plusieurs voix se mêlerent, qui disoient qu'assurément elles sentoient un homme.

J'avois beau distribuer ma vuë de tous côtez, je ne découvrois point d'où pouvoit provenir cette parole. Enfin, après m'être un peu remis de l'horreur dont cet

Événement m'avoit consterné, je répondis à celle qu'il me sembla remarquer que c'étoit elle qui demandoit s'il y avoit là un homme, qu'il y en avoit un : mais je vous supplie, continuay-je aussi-tôt, qui que vous soyez qui parlez à moy, de me dire où vous êtes. Un moment après j'écoutay ces mots.

Nous sommes en ta présence, tes yeux nous regardent, & tu ne nous vois pas. Envisage les chênes où nous sentons que tu tiens ta vuë attachée, c'est nous qui te parlons ; & si tu t'étonnes que nous parlions une Langue usitée au monde d'où tu viens, sçache que nos premiers peres en sont originaires; ils demeuroient en Epire dans la Forest de Dodone, où leur bonté naturelle les convia de rendre des Oracles aux affligez qui les consultoient. Ils avoient pour cet effet appris la Langue Grecque, la plus universelle qui fût alors, afin d'être entendus ; & parce que nous descendons d'eux de pere en fils, le don de Prophetie a coulé jusqu'à nous. Or tu sçauras qu'une grande aigle à qui nos peres de Dodone donnoient retraite, ne pouvant aller à la chasse, à cause d'une main qu'elle s'étoit rompuë, se repaissoit du gland que leurs rameaux luy fournissoient ; quand un jour ennuyée de vivre dans un Monde où elle souffroit tant, elle prit son vol au Soleil, & continua son voyage si heureusement, qu'enfin elle aborda le Globe lumineux où nous sommes : mais à son arrivée la chaleur du

climat la fit vomir, elle se déchargea de force gland non encore digéré; ce gland germa, il en crût des chênes, qui furent nos ayeux.

Voilà comme nous changeâmes d'habitation : cependant, encore que vous nous entendiez parler une Langue humaine, ce n'est pas à dire que les autres arbres s'expliquent de même; il n'y a que nous autres chênes issus de la Forest de Dodonne, qui parlions comme vous; car pour les autres vegetans, voici leur façon de s'exprimer. N'avez-vous point pris garde à ce vent doux & subtil qui ne manque jamais de respirer à l'orée des bois? C'est l'haleine de leur parole; & ce petit murmure, ou ce bruit delicat dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais encore que le bruit des forests semble toujours le même, il est toutefois si different, que chaque espece de vegetant garde le sien particulier, en sorte que le bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hêtre comme le cerisier. Si le sot peuple de votre Monde m'avoit entendu parler comme je fais, il croiroit que ce seroit un Diable enfermé sous mon écorce; car bien loin de croire que nous puissions raisonner, il ne s' imagine pas même que nous ayons l'ame sensitive, encore que tous les jours il voye qu'au premier coup dont le Bucheron assaut un arbre, la coignée entre dans la chair quatre fois plus avant qu'au second; & qu'il doive con-

jecturer qu'assurément le premier coup l'a surpris & frappé au dépourvu, puis qu'aussi-tôt qu'il a été averti par la douleur, il s'est ramassé en soy-même, a réuni ses forces pour combattre, & s'est comme petrifié, pour résister à la dureté des armes de son ennemi. Mais mon dessein n'est pas de faire comprendre la lumière aux aveugles; un particulier m'est toute l'espece, & toute l'espece ne m'est qu'un particulier, quand le particulier n'est point infecté des erreurs de l'espece; c'est pourquoy soyez attentif, car je croy parler, en vous parlant, à tout le Genre humain.

Vous sçavez donc en premier lieu, que presque tous les Concerts dont les Oiseaux font Musique, sont composez à la loüange des arbres; mais aussi en recompense du soin qu'ils prennent de célébrer nos belles actions, nous nous donnons celuy de cacher leurs amours; car ne vous imaginez pas, quand vous avez tant de peine à découvrir un de leurs nids, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché; c'est l'arbre qui luy-même a plié ses rameaux tout autour du nid, pour garantir des cruautéz de l'homme la famille de son hôte. Et qu'ainsi ne soit, considerez l'aire de ceux ou qui font nez à la destruction des Oiseaux leurs concitoyens, comme des éperviers, des houbereaux, des milans, des faueons, &c. ou qui ne parlent que pour quereller, comme des geais & des pies; ou qui

prennent plaisir à nous faire peur, comme des Hibous & des Chat-huans ; vous remarquerez que l'aire de ceux-là est abandonnée à la vuë de tout le monde, parce que l'arbre en a éloigné ses branches, afin de la donner en proye.

Mais il n'est pas besoin de particulariser tant de choses, pour prouver que les arbres exercent, soit du corps, soit de l'ame, toutes vos fonctions. Y a-t-il quelqu'un parmi vous, qui n'ait remarqué qu'au Printemps, quand le Soleil a réjoui notre écorce d'une sève féconde, nous allongeons nos rameaux, & les étendons chargez de fruit sur le sein de la Terre dont nous sommes amoureux ? La Terre de son côté s'entrouvre & s'échauffe d'une même ardeur ; & comme si chacun de nos rameaux étoit un . . . elle s'en approche pour s'y joindre ; & nos rameaux transportez de plaisir, se déchargent dans son giron de la semence qu'elle brûle de concevoir. Elle est pourtant neuf mois à former cet embrion, auparavant que de le mettre au jour ; mais l'arbre son mari, qui craint que la froidure de l'Hyver ne nuise à sa grossesse ; dépouille sa robe verte pour la couvrir, se contentant, pour cacher quelque chose de sa nudité, d'un vieux manteau de feuille morte.

Hé bien, vous autres Hommes, vous regardez éternellement ces choses, & ne les contemplez jamais ; il s'en est passé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas seulement ébranlé les aheurtez.

J'avois l'attention fort bandée aux discours dont cette voix arborique m'entretenoit, & j'attendois la suite, quand tout à coup elle cessa, d'un ton semblable à celui d'une personne que la courte haleine empêcheroit de parler.

Comme je la vis tout à fait obstinée au silence, je la conjurai par toutes les choses que je crus qui la pouvoient davantage émouvoir, qu'elle daignât instruire une personne qui n'avoit risqué les perils d'un si grand voyage que pour apprendre. J'ouïs dans ce temps-là deux ou trois voix qui luy faisoient pour l'amour de moy les mêmes prieres, & j'en distinguai une qui luy dit, comme si elle eût été fâchée :

Oh bien, puisque vous plaignez tant vos poulmons, reposez-vous, je luy vais conter l'Histoire des Arbres Amans.

O qui que vous soyez, m'écriai-je en me jettant à ses genoux, le plus sage de tous les Chênes de Dodone, qui daignez prendre la peine de m'instruire, sçachez que vous ne ferez pas leçon à un ingrat ; car je fais vœu, si jamais je retourne à mon globe natal, de publier les merveilles dont vous me faites l'honneur de pouvoir être témoin. J'achevois cette protestation, lorsque j'entendis la même voix continuer ainsi. Regardez, petit homme, à douze ou quinze pas de votre main droite, vous verrez deux arbres jumeaux de mediocre taille, qui confondant leurs branches & leurs racines, s'efforcent par mille fortes de moyens de ne devenir qu'un.

Je tournai les yeux vers ces plantes d'amour, & j'observai que les feuilles de toutes les deux, légèrement agitées d'une émotion quasi volontaire, excitoient en frémissant un murmure si délicat, qu'à peine effleuroit-il l'oreille, avec lequel pourtant on eût dit qu'elles tâchoient de s'interroger & de se répondre.

Après qu'il se fut passé environ le temps nécessaire à remarquer ce double végétant, mon bon Ami le Chêne reprit ainsi le fil de son discours.

Vous ne sçauriez avoir tant vécu, sans que la fameuse amitié de Pilade & d'Oreste ne soit venue à votre connoissance.

Je vous décrirais toutes les joyes d'une douce passion, & je vous conterois tous les miracles dont ces Amans ont étonné leurs siècles, si je ne craignois que tant de lumière n'offensât les yeux de votre raison; c'est pourquoy je peindrai ces deux jeunes Soleils seulement dans leur éclipse.

Il vous suffira donc de sçavoir qu'un jour le brave Oreste engagé dans une bataille, cherchoit son cher Pilade pour goûter le plaisir de vaincre ou de mourir en sa présence. Quand il l'aperçut au milieu de cent bras de fer élevez sur sa tête, hélas! que devint-il? Désespéré, il se lança à travers une forest de piques; il cria, il heurla, il écuma: Mais que j'exprime mal l'horreur des mouvemens de cet inconsolable! il s'arracha les cheveux, il mangea ses mains, il déchira ses playes; Encore, au

bout de cette description, suis-je obligé de dire que le moyen d'exprimer sa douleur mourut avec luy. Quand avec son épée il se croyoit faire faire un chemin pour aller secourir Pilade, une montagne d'hommes s'opposoit à son passage. Il les penetra pourtant; & après avoir longtemps marché sur les sanglans trophées de sa victoire, il s'approcha peu à peu de Pilade: mais Pilade luy sembla si proche du trépas, qu'il n'osa presque plus parer aux ennemis, de peur de survivre à la chose pour laquelle il vivoit. On eût dit même, à voir ses yeux déjà tout pleins des ombres de la mort, qu'il tâchoit avec ses regards d'empoisonner les meurtriers de son Ami. Enfin Pilade tomba sans vie; & l'amoureux Oreste qui sentoit pareillement la sienne sur le bord de ses lèvres, la retint toujours, jusqu'à ce que d'une vuë égarée ayant cherché parmi les morts, & retrouvé Pilade, il sembla collant sa bouche vouloir jeter son ame dedans le corps de son Ami.

Le plus jeune de ces Héros expira de douleur sur le cadavre de son Ami mort, & vous sçavez que de la pourriture de leur tronc qui sans doute avoit engrossé la Terre, on vit germer par entre les os déjà blancs de leurs squelettes, deux jeunes arbrisseaux dont la tige & les branches se joignant pêle-mêle, sembloient ne se hâter de croître qu'afin de s'entortiller davantage. On connut bien qu'ils avoient changé d'être, sans oublier ce qu'ils a-

voient été , car leur boutons parfumez se panchoient l'un sur l'autre , & s'entr'échauffoient de leur haleine , comme pour se faire éclore plus vite. Mais que dirai-je de l'amoureux partage qui maintenoit leur société ? Jamais le suc où reside l'aliment , ne s'offroit à leur souche , qu'ils ne le partageassent avec ceremonie. Jamais l'un n'étoit mal nourri , que l'autre ne fût malade d'inanition ; ils tiroient tous deux par dedans, les mammelles de leur Nourrisse, comme vous autres les tetez par dehors. Enfin ces Amans bienheureux produisirent des pommes , mais des pommes miraculeuses, qui firent encore plus de miracles que leurs Peres. On n'avoit pas si-tôt mangé des pommes de l'un , qu'on devenoit éperdument passionné pour quiconque avoit mangé du fruit de l'autre : Et cet accident arrivoit quasi tous les jours , parce que tous les jets de Pilade environnoient ou se trouvoient environnez d'Oreste ; & leurs fruits presque jumeaux ne pouvoient se resoudre à s'éloigner.

La Nature pourtant avoit distingué l'énergie de leur double essence avec tant de précaution, que quand le fruit de l'un des arbres étoit mangé par un homme , & le fruit de l'autre arbre par un autre homme, cela engendroit l'amitié reciproque ; & quand la même chose arrivoit entre deux personnes de sexe différent, elle engendroit l'amour, mais un amour vigoureux , qui gardoit toujours le caractère de sa cause : car encore que ce fruit propor-

tionnât son effet à la puissance, amolissant sa vertu dans une Femme, il conservoit pourtant toujours je ne sçai quoy de mâle.

Il faut encore remarquer que celui des deux qui en avoit mangé le plus, étoit le plus aimé. Ce fruit n'avoit garde qu'il ne fût & fort doux & fort beau, n'y ayant rien de si beau ni de si doux que l'amitié : aussi fut-ce ces deux qualitez de beau & de bon qui ne se rencontrent gueres en un même sujet, qui le mirent en vogue. O combien de fois par sa miraculeuse vertu multiplia-t-il les exemples de Pilade & d'Oreste ! On vit depuis ce temps-là des Hercules & des Thésées, des Achiles & des Patrocles, des Nifes & des Euriales ; bref un nombre innombrable de ceux qui par des amitez plus qu'humaines, ont consacré leur memoire au Temple de l'Eternité. On en porta des rejettons au Peloponèse, & le Parc des exercices où les Thebains dressoient la jeunesse, en fut orné. Ces arbres jumeaux étoient plantez à la ligne ; & dans la saison que le fruit pendoit aux branches, les jeunes gens qui tous les jours alloient au Parc, tentez par sa beauté, ne s'abstinrent pas d'en manger, & leur courage selon l'ordinaire en sentit incontinent l'effet. On les vit pêle-mêle s'entredonner leurs ames, chacun d'eux devenir la moitié d'un autre, vivre moins en soy qu'en son Ami, & le plus lâche entreprendre pour le sien des choses temeraïres.

256 ETAT ET EMPIRE

Cette celeste maladie échauffa leur sang d'une si noble ardeur, que par l'avis des plus sages on enrôla pour la guerre cette troupe d'Amans dans une même Compagnie. On la nomma depuis, à cause des actions heroïques qu'elle exécutoit, la Bande sacrée. Ses exploits allerent beaucoup au dessus de ce que Thebes s'en étoit promis; car chacun de ces Braves au combat, pour en garantir son Amant, ou pour meriter d'en être aimé, hazardoit des efforts si incroyables, que l'Antiquité n'a rien vu de pareil: aussi tant que subsista cette amoureuse Compagnie, les Thebains qui passôient auparavant pour les pires soldats d'entre les Grecs, battirent & surmonterent toujours depuis les Lacedemoniens, même les plus belliqueux peuples de la Terre.

Mais entre un nombre infini de loüables actions dont ces pommes furent cause, ces mêmes pommes en produisirent innocemment de bien honteuses.

Myrra, jeune Damoiselle de qualité, en mangea avec Cinyre son pere; malheureusement l'une étoit de Pilade, & l'autre d'Oreste. L'Amour aussi-tôt absorba la Nature, & la confondit en telle sorte, que Cinyre pouvoit jurer, je suis mon gendre; & Myrra, je suis ma marâtre. Enfin je croy que c'est assez pour vous apprendre tout ce crime, d'ajouter qu'au bout de neuf mois le Pere devint ayeul de ceux qu'il engendra, & que la Fille enfanta ses Freres,

Encore

Encore le hazard ne se contenta pas de ce crime, il voulut qu'un Taureau étant entré dans les jardins du Roy Minos, trouvât malheureusement sous un arbre d'Oreste quelques pommes qu'il engloutit; je dis malheureusement, parce que la Reine Pasiphaé tous les jours mangeoit de ce fruit. Les voila donc furieux d'amour l'un pour l'autre. Je n'en expliquerai point l'énorme jouissance, il suffira de dire que Pasiphaé se plongea dans un crime qui n'avoit point encore eu d'exemple.

Le fameux Sculpteur Pigmalion précisément dans ce temps-là, tailloit au Palais une Vénus de marbre. La Reine qui aimoit les bons Ouvriers, par regal luy fit present d'une couple de ces pommes: il en mangea la plus belle; & parce que l'eau qui comme vous sçavez est nécessaire à l'incision du marbre, vint hazardusement à lui manquer, il en humecta sa statue. Le marbre en même temps penetré par ce suc, s'amollit peu à peu; & l'énergique vertu de cette pomme conduisant son labeur selon le dessein de l'Ouvrier, suivit au dedans de l'image les traits qu'elle avoit rencontrés à la superficie; car elle dilata, échauffa, & colora, à proportion de la nature, des lieux qui se rencontrent dans son passage. Enfin le marbre devenu vivant, & touché de la passion de la pôme, embrassa Pigmalion de toutes les forces de son cœur, & Pigmalion transporté d'un amour reciproque, la reçut pour femme.

Dans cette même Province la jeune Iphis avoit mangé de ce fruit avec la belle Yante sa compagne , dans toutes les circonstances requises pour causer une amitié reciproque : Leur repas fut suivi de son effet accoûtumé: mais parce qu'Iphis l'avoit trouvé d'un goût fort savoureux , il en mangea tant , que son amitié qui croissoit avec le nombre des pommes dont il ne se pouvoit rassasier, usurpa toutes les fonctions de l'amour; & cet amour, à force d'augmenter peu à peu, devint plus mâle & plus vigoureux : car comme tout son corps imbu de ce fruit, brûloit de former des mouvemens qui répondissent aux entousiasmes de sa volonté, il remua chez soi la matiere si puissamment, qu'il se construisit des organes beaucoup plus forts, capables de suivre sa pensée, & de contenir pleinement son amour dans sa plus virile étendue ; ce'st - à - dire qu'Iphis devint ce qu'il faut être pour épouser une femme.

J'appellerois cette aventure-là un miracle, s'il me restoit un nom pour intituler l'évenement qui suit.

Un jeune Homme fort accompli, qui s'appelloit Narcisse, avoit mérité par son amour l'affection d'une Fille fort belle, que les Poëtes ont célébrée sous le nom d'Echo : mais comme vous sçavez que les Femmes plus que ceux de notre sexe, ne sont jamais assez cheries à leur gré, ayant ouï vanter la vertu des pommes d'Orésse, elle fit tant qu'elle en recouvra de plu-

seurs endroits; & parce qu'elle apprehendoit (l'amour étant toujours craintif) que celles d'un arbre n'eussent moins de force que de l'autre, elle voulut que son Amant goûtât de toutes les deux : mais à peine les eut-il mangées, que l'image d'Echo s'effaça de sa memoire. Tout son amour se tourna vers celui qui avoit digéré le fruit, il fut l'amant & l'aimé; car la substance tirée de la pomme de Pilade, embrassa dedans luy celle de la pomme d'Oreste. Ce fruit jumeau répandu par toute la masse de son sang, excita toutes les parties de son corps à se caresser : Son cœur où s'écouloit leur double vertu, rayonna ses flammes en dedans; tous ses membres animez de sa passion, voulurent se penetrer l'un l'autre : Il n'est pas jusqu'à son image, qui brûlant encore parmi la froideur des Fontaines, n'attirât son corps pour s'y joindre : Enfin le pauvre Narcisse devint éperdûment amoureux de soy-même.

Je ne me rendray point ennuyeux à vous raconter sa déplorable catastrophe ; les vieux siècles en ont assez parlé : aussi bien il me reste des aventures à vous reciter qui consumeront mieux ce temps-là.

Vous sçavez donc que la belle Salmacis frequentoit le Berger Hermaphrodite, mais sans autre privauté que celle que le voisinage de leur maison pouvoit souffrir; quand la Fortune qui se plaît à troubler les vies les plus tranquilles, permit

que dans une assemblée de jeux, où le prix de la beauté & celui de la course, étoient deux de ces pommes, Hermaphrodite eût celle de la course, & Salmacis celle de la beauté. Elles avoient esté cueillies, quoy qu'ensemble, à divers rameaux, parce que ces fruits amoureux se mêloient avec tant de ruse, qu'un de Pilade se rencontroit toujours avec un d'Oreste; & cela estoit cause que paroissant jumeaux, on en détachoit ordinairement une couple. La belle Salmacis mangea sa pomme, & le gentil Hermaphrodite ferra la sienne dans sa pannetiere. Salmacis inspirée des entousiasmes de sa pomme, & de la pomme du Berger qui commençoit à s'échauffer dans sa pannetiere, se sentit attirer vers luy par le flux & reflux sympathique de la sienne avec l'autre.

Les parens du Berger, qui s'apperçurent des amours de la Nymphe, tâchèrent, à cause de l'avantage qu'ils trouvoient en cette alliance, de l'entretenir & de la croître: c'est pourquoy ayant oüy vanter les pommes jumelles pour un fruit dont le suc inclinoit les esprits à l'amour, ils en distilerent, & de la quintessence la plus rectifiée ils trouverent moyen d'en faire boire à leur Fils, & à son Amante. Son énergie qu'ils avoient sublimée au plus haut degré qu'elle pouvoit monter, alluma dans le cœur des ces amoureux un si vehement desir de se joindre, qu'à la premiere veüe Hermaphrodite s'absorba dans Salmacis, & Salmacis se fondit en-

tre les bras d'Hermaphrodite. Ils passerent l'un dans l'autre, & de deux personnes de sexe différent, ils en composèrent un double, je ne sçay quoy qui ne fût ni homme ni femme. Quand Hermaphrodite voulut jouïr de Salmacis, il se trouva estre la Nymphé; & quand Salmacis voulut qu'Hermaphrodite l'embrassât, elle se sentit estre le Berger. Ce double je ne sçay quoy gardoit pourtant son unité; il engendroit & concevoit, sans estre ni homme ni femme; enfin la Nature en luy, fit voir une merveille, qu'elle n'a jamais sçû depuis empêcher d'estre unique.

Hé bien, ces histoires-là ne sont-elles pas étonnantes? Elles le sont; car de voir une fille s'accoupler à son pere, une jeune Princeffe assouvir les amours d'un taureau, un homme aspirer à la jouïssance d'une pierre, un autre se marier avec soy-même; celle-cy celebrer fille un mariage qu'elle consomme garçon, cesser d'estre homme sans commencer d'estre femme, devenir Besson hors du ventre de la mere, & Jumeau d'une personne qui ne luy est point parent, tout cela est bien éloigné du chemin ordinaire de la Nature; & cependant ce que je vous vais conter vous surprendra davantage.

Parmi la somptueuse diversité de toutes sortes de fruits qu'on avoit apportez des plus lointains climats, pour le festin des noces de Cambise, on luy presenta une greffe d'Oreste, qu'il fit enter sur un Pla-

262 ETAT ET EMPIRE

tane ; & parmi les autres délicatesses du dessert, on luy servit des pommes du même Arbre.

La friandise du mets le convia d'en manger beaucoup ; & la substance de ce fruit estant convertie après les trois coctions en un germe parfait , il en forma au ventre de la Reine l'embrion de son fils Artaxerxe , car toutes les particularitez de sa vie ont fait conjecturer à ses Medecins qu'il devoit avoir esté produit de la sorte.

Quand le jeune cœur de ce Prince fut en âge de meriter la colere d'Amour , on ne remarqua point qu'il soupirât pour ses semblables : il n'aimoit que les arbres, les vergers, & les bois ; mais par dessus tous ceux pour lesquels il parut sensible , le beau Platane sur lequel son pere Cambise avoit jadis fait enter cette greffe d'Oreste, le consumma d'amour.

Son temperament suivoit avec tant de scrupule le progrès du Platane, qu'il sembloit croître avec les branches de cet arbre ; tous les jours il l'alloit embrasser ; dans le sommeil il ne songeoit que de luy ; & dessous le contour de ses vertes tapisseries il ordonnoit de toutes ses affaires. On connut bien que le Platane piqué d'une ardeur reciproque, estoit ravi de ses caresses ; car à tous coups, sans aucune raison apparente , on appercevoit ses feuilles tremouffer & comme tressaillir de joye , les rameaux se courber en rond sur sa teste , comme pour luy faire une

couronne , & descendre si près de son visage , qu'il estoit facile à connoistre que c'estoit plûtoſt pour le baiſer, que par inclination naturelle de tendre en bas. On remarquoit même que de jaloſie il arrangeoit & preſſoit ſes feüilles l'une contre l'autre , de peur que les rayons du jour ſe gliffant à travers , ne le baiſaſſent auffi-bien que luy. Le Roy de ſon coſté ne garda plus de bornes dans ſon amour. Il fit dresser ſon lit aux pieds du Platane , & le Platane qui ne ſçavoit comme ſe revancher de tant d'amitié , luy donnoit ce que les arbres ont de plus cher , c'estoit ſon miel & ſa roſée , qu'il diſtiloit tous les matins ſur luy.

Leurs careſſes auroient duré davantage, ſi la mort ennemie des belles choſes , ne les eût terminées : Artaxerxe expira d'amour dans les embraſſemens de ſon cher Platane ; & tous les Perſes affligez de la perte d'un ſi bon Prince, voulurent, pour luy donner encore quelque ſatisfaction après ſa mort , que ſon corps fût brûlé avec les branches de cet arbre , ſans qu'un autre bois fût employé à le conſommer.

Quand le bucher fut allumé, on vit ſa flâme ſ'entortiller avec celle de la graiſſe du corps ; & leurs chevelures ardentes qui ſe boucloient l'un à l'autre , s'éfiler en pyramide juſqu'à perte de veüe.

Ce feu pur & ſubtil ne ſe diviſa point ; mais quand il fut arrivé au Soleil , où , comme vous ſçavez, toute matiere ignée

aboutit , il forma le germe du Pommier d'Oreste que vous voyez là à votre main droite.

Or l'engeance de ce fruit s'est perdue en vostre Monde ; & voicy comment ce malheur arriva.

Les peres & les meres qui, comme vous sçavez , au gouvernement de leurs familles ne se laissent conduire que par l'intérêt, fâchez que leurs enfans aussi-tost qu'ils avoient goûté de ces pommes, prodiguassent à leur ami tout ce qu'ils possédoient, brûlerent autant de ces plantes qu'ils en purent découvrir : Ainsi l'espece étant perdue, c'est pour cela qu'on ne trouve plus aucun ami véritable.

A mesure donc que ces arbres furent consummez par le feu, les pluyes qui tomberent dessus, en calcinerent si-bien la cendre, que ce suc congelé se petrifia de la même façon que l'humeur de la fougere brûlée se metamorphose en verre ; de sorte qu'il se forma, par tous les climats de la terre, des cendres de ces arbres jumeaux, deux pierres metaliques, qu'on appelle aujourd'huy le fer & l'aimant, qui à cause de la sympathie des fruits de Pilade & d'Oreste, dont ils ont toujours conservé la vertu, aspirent encore tous les jours de s'embrasser. Et remarquez que si le morceau d'aimant est plus gros, il attire le fer ; ou si la piece de fer excède en quantité, c'est elle qui attire l'aimant ; comme il arrivoit jadis dans le miraculeux effet des
Pommes

pommes de Pilade & d'Oreste, de l'une desquelles quiconque avoit mangé davantage, étoit le plus aimé par celui qui avoit mangé de l'autre.

Or le fer se nourrit d'aimant, & l'aimant se nourrit de fer si visiblement, que celui-là s'enrouille, & celui-cy perd sa force; à moins qu'on ne les produise l'un à l'autre pour réparer ce qui se perd de leur substance.

N'avez-vous jamais considéré un morceau d'aimant appuyé sur de la limaille de fer? Vous voyez l'aimant se couvrir en un tourne-main de ces atômes métalliques; & l'amoureuse ardeur avec laquelle ils s'accrochent, est si subite & si impatiente, qu'après s'être embrassés partout, vous diriez qu'il n'y a pas un grain d'aimant qui ne veuille baiser un grain de fer, & pas un grain de fer qui ne veuille s'unir avec un grain d'aimant; car le fer ou l'aimant séparés, envoient continuellement de leur masse les petits corps les plus mobiles à la quête de ce qu'ils aiment: mais quand ils l'ont trouvé, n'ayant plus rien à désirer, chacun termine ses voyages, & l'aimant occupe son repos à posséder le fer, comme le fer ramasse tout son être à jouir de l'aimant. C'est donc de la seve de ces deux arbres qu'a découlé l'humeur dont ces deux métaux ont pris naissance. Avant cela ils étoient inconnus; & si vous voulez sçavoir de quelle matière on fabriquoit des armes pour la guerre, Samson s'armoit d'une

266. ETAT ET EMPIRE

machoire d'Asne contre les Philistins; Jupiter Roy de Crete, de feux artificiels, par lesquels il imitoit la foudre pour subjuguier ses ennemis; Hercule enfin avec une massuë vainquit des Tyrans, & dompta des Monstres. Mais ces deux métaux ont encore une relation bien plus spécifique avec nos deux arbres: Vous sçavez qu'encore que ce couple d'amoureux sans vie inclinent vers le Pôle, ils ne s'y portent jamais qu'en compagnie l'un de l'autre; & je vous en vais découvrir la raison, après que je vous auray un peu entretenu des Pôles.

Les Pôles sont les bouches du Ciel, par lesquelles il reprend la lumière, la chaleur, & les influences qu'il a répandues sur la terre: autrement si tous les trésors du Soleil ne remontoient à leur source, il y auroit long-temps (toute sa clarte n'étant qu'une poussière d'atômes enflés, qui se détachent de son globe) qu'elle seroit éteinte, & qu'il ne luiroit plus; ou que cette abondance de petits corps ignés, qui s'amoncelent sur la terre pour n'en plus sortir, l'auroient déjà consommé. Il faut donc, comme je vous ay dit, qu'il y ait au Ciel des sôupiriaux par où se dégorgerent les repletions de la terre, & d'autres par où le Ciel puisse reparer ses pertes, afin que l'éternelle circulation de ces petits corps de vie penetre successivement tous les globes de ce grand Univers. Or les sôupiriaux du Ciel sont les Pôles par où il se repaît des ames de tout ce

qui meurt dans les Mondes de chez luy, & tous les Astres sont ses bouches, & les pores par où s'exhalent derechef ses esprits. Mais pour vous montrer que ceci n'est pas une imagination si nouvelle, quand vos Poëtes anciens à qui la Philosophie avoit decouvert les plus cachez secrets de la Nature, parloient d'un Héros dont ils vouloient dire que l'ame étoit allée habiter avec les Dieux, ils s'exprimoient ainsi. Il est monté au Pôle, il est assis sur le Pôle, il a traversé le Pôle, parce qu'ils sçavoient que les Pôles étoient les seules entrées par où le Ciel reçoit tout ce qui est sorti de chez luy. Si l'autorité de ces grands hommes ne vous satisfait pleinement, l'expérience de vos modernes qui ont voyagé vers le Nort, vous contentera peut-être. Ils ont trouvé que plus ils approchoient de l'Ourse, pendant les six mois de nuit dont on a crû que ce climat étoit tout noir, une grande lumiere éclairoit l'horizon, qui ne pouvoit partir que du Pôle, parce qu'à mesure qu'on s'en approchoit, & qu'on s'éloignoit par conséquent du Soleil, cette lumiere devenoit plus grande. Il est donc bien vray-semblable qu'elle procede des rayons du jour, & d'un grand monceau d'ames, lesquelles comme vous sçavez ne sont faites que d'atômes lumineux qui s'en retournent au Ciel par leurs portes accoutumées.

Il n'est pas difficile après cela de comprendre pourquoy le fer frotté d'aimant,

ou l'aimant frotté de fer, se tourne vers le Pôle : car étant un extrait du corps de Pilade & d'Oreste, & ayant toujours conservé les inclinations des deux arbres, comme les deux arbres celle des deux Amans, ils doivent aspirer de se rejoindre à leur ame; c'est pourquoy il se guide vers le Pôle par où il sent qu'elle est montée; avec cette retenue pourtant, que le fer ne s'y tourne point, s'il n'est frotté d'aimant; ni l'aimant s'il n'est frotté de fer, à cause que le fer ne veut point abandonner un Monde, privé de son ami l'aimant, ni l'aimant privé de son amy le fer, & qu'ils ne peuvent se resoudre à faire ce voyage l'un sans l'autre.

Cette voix alloit je pense entamer un autre discours; mais le bruit d'une grande allarme qui survint l'en empêcha: toute la Forest en rumeur ne retentissoit que de ces mots, gare la peste, & passe parole.

Je conjuray l'arbre qui m'avoit si longtemps entretenu, de m'apprendre d'où procedoit un si grand desordre. Mon amy, me dit-il, nous ne sommes pas en ces quartiers - cy encore bien informez des particularitez du mal: je vous diray seulement en trois mots, que cette peste dont nous sommes menacez, est ce qu'entre les hommes on appelle embrasement; nous pouvons bien le nommer ainsi, puisque parmi nous il n'y a point de maladie plus contagieuse. Le remede que nous y allons apporter, c'est de roi-

dir nos haleines , & de souffler tous ensemble vers l'endroit d'où part l'inflammation , afin de repouffer ce mauvais air. Je croy que ce qui nous aura apporté cette fièvre ardente , est une bête à feu qui rode depuis quelques jours à l'entour de nos Bois ; car comme elles ne vont jamais sans feu , & ne s'en peuvent passer, cellecy sera sans doute venuë le mettre à quelqu'un de nos arbres.

Nous avions mandé l'animal Glaçon pour venir à notre secours ; cependant il n'est pas encore arrivé. Mais adieu , je n'ay pas le temps de vous entretenir , il faut songer au salut commun ; & vous-même , prenez la fuite , autrement vous courez risque d'être envelopé dans notre ruine.

Je suivis son conseil , sans toutefois me beaucoup presser , parce que je connoissois mes jambes. Cependant je sçavois si peu la Carte du País , que je me trouvoy au bout de dix-huit heures de chemin au derriere de la Forest dont je pensois fuir , & pour surcroist d'apprehension , cent éclats épouvantables de tonnerre m'ébranloient le cerveau , tandis que la funeste & blême lueur de mille éclairs venoit éteindre mes prunelles.

De moment en moment les coups redoubloient avec tant de furie , que l'on eût dit que les fondemens du Monde alloient s'écrouler ; & malgré tout cela , le Ciel ne parut jamais plus serain. Comme je me vis au bout de mes raisons , enfin le

desir de connoître la cause d'un événement si extraordinaire , m'invita de marcher vers le lieu d'où le bruit sembloit s'épandre.

Je cheminay environ l'espace de quatre cent stades, à la fin desquelles j'apperçus au milieu d'une fort grande campagne, comme deux boules, qui après avoir en broüissant tourné long - temps à l'entour l'une de l'autre , s'approchoient , & puis se reculoient : Et j'observay que quand le heurt se faisoit , c'étoit alors qu'on entendoit ces grands coups ; mais à force de marcher plus avant , je reconnus que ce qui de loin m'avoit paru deux boules , étoient deux animaux ; l'un desquels, quoy que rond par en bas, formoit un triangle par le milieu ; & sa tête fort élevée , avec sa rousse chevelure qui flo-
toit contremont, s'éguisoit en pyramide. Son corps étoit troué comme un crible , & à travers ces pertuis déliez qui luy servoient de pores, on appercevoit glisser de petites flâmes qui sembloient le couvrir d'un plumage de feu.

En cheminant là autour , je rencontray un Vieillard fort venerable , qui regardoit ce fameux combat avec autant de curiosité que moy. Il me fit signe de m'approcher , j'obéis , & nous nous assîmes l'un auprès de l'autre.

J'avois dessein de luy demander le motif qui l'avoit amené en cette contrée , mais il me ferma la bouche par ces paroles: Hé bien, vous sçavez le motif qui

m'amene en cette contrée. Et là-dessus il me raconta fort au long toutes les particularitez de son voyage. Je vous laisse à penser si je demeuray interdit. Cependant pour accroître ma consternation, comme déjà je brûlois de luy demander quel Démon luy révéloit mes pensées : Non, non s'ecria-t-il, ce n'est point un Démon qui me révele vos pensées... Ce nouveau tour de Devin me le fit observer avec plus d'attention qu'auparavant, & je remarquay qu'il contrefaisoit mon port, mes gestes, ma mine, situoit tous ses membres, & figuroit toutes les parties de son visage sur le patron des miennes; enfin mon Ombre en relief ne m'eût pas mieux représenté. Je voy, continuait-il, que vous êtes en peine de sçavoir pourquoy je vous contrefais, & je veux bien vous l'apprendre. Sçachez donc qu'afin de connoître votre interieur, j'arrange toutes les parties de mon corps dans un ordre semblable au vôtre; car étant de toutes parts situé comme vous, j'excite en moy par cette disposition de matiere, la même pensée que produit en vous cette même disposition de matiere.

Vous jugerez cet effet-là possible, si autrefois vous avez observé que les jumeaux qui se ressemblent, ont ordinairement l'esprit, les passions, & la volonté semblables : jusques-là qu'il s'est rencontré à Paris deux Bessons qui n'ont jamais eu que les mêmes maladies & la même santé; se sont mariez, sans sçavoir le des-

sein l'un de l'autre, à même heure & à même jour; se sont reciproquement écrit des lettres, dont le sens, les mots, & la construction étoient de même; & qui enfin ont composé sur un même sujet, une même sorte de Vers, avec les mêmes pointes, le même tour, & le même ordre. Mais ne voyez-vous pas qu'il étoit impossible que la composition des organes de leurs corps étant pareille dans toutes ses circonstances, ils n'operassent d'une façon pareille, puisque deux instrumens égaux touchés également, doivent rendre une harmonie égale; & qu'ainsi conformant tout-à-fait mon corps au vôtre, & devenant pour ainsi dire votre jumeau, il est impossible qu'un même branle de matiere ne nous cause à tous deux un même branle d'esprit?

Après cela il se remit encore à me contrefaire, & poursuivit ainsi. Vous êtes maintenant fort en peine de l'origine du combat de ces deux Monstres, mais je veux vous l'apprendre. Sçachez donc que les arbres de la Forest que nous avons à dos, n'ayant pû repousser avec leurs souffles les violens efforts de la Bête à feu, ont eu recours à l'animal Glaçon.

Je n'ay encore, luy dis-je, entendu parler de ces animaux-là qu'à un Chêne de cette contrée, mais fort à la hâte, car il ne songeoit qu'à se garentir; c'est pourquoy je vous supplie de m'en faire sçavant.

Voicy comme il me parla. On verroit

en ce globe où nous sommes, les Bois fort clair semez, à cause du grand nombre de Bêtes à feu qui les desolent, sans les animaux Glaçons qui tous les jours, à la prière des Forests leurs amies, viennent guerir les arbres malades; je dis guerir, car à peine de leur bouche gelee ont-ils soufflé sur les charbons de cette peste, qu'ils l'eteignent.

Au Monde de la Terre d'où vous êtes, & d'où je suis, la Bête à feu s'appelle Salamandre, & l'animal Glaçon y est connu par celuy de Remore. Or vous sçaurez que les Remores habitent vers l'extrémité du Pôle, au plus profond de la Mer glaciale; & c'est la froideur évaporée de ces Poissons à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la Mer, quoy que salée.

La pluspart des Pilotes qui ont voyagé pour la découverte du Groenland, ont enfin experimenté qu'en certaine saison les glaces qui d'autres fois les avoient arrêtez, ne se rencontroient plus: mais encore que cette Mer fût libre dans le temps où l'Hyver y est le plus âpre, ils n'ont pas laissé d'en attribuer la cause à quelque chaleur secrette qui les avoit fondus; mais il est bien plus vray-semblable que les Remores qui ne se nourrissent que de glaces, les avoient pour lors absorbées. Or vous devez sçavoir que quelque mois après qu'elles se sont repuës, cette effroyable digestion leur rend l'estomach si morfondu, que la seule haleine qu'ils expi-

274 ETAT ET EMPIRE

rent, reglace derechef toute la Mer du Pô-
le. Quand elles sortent sur la Terre (car
elles vivent dans l'un & dans l'autre éle-
ment,) elles ne se rassasient que de Ci-
guë, d'Aconit, d'Opium, & de Mandra-
gore.

On s'étonne en nostre Monde d'où pro-
cedent ces frileux vents du Nort qui traî-
nent toujours la gelee; mais si nos Com-
patriotes sçavoient comme nous, que les
Remores habitent en ce climat: ils con-
noïtroient, comme nous, qu'ils provien-
nent du soufflé avec lequel ils essayent
de repousser la chaleur du Soleil qui les
approche.

Cette eau stigiale, de laquelle on em-
poisonna le grand Alexandre, & dont la
froideur petrifia ses entrailles, étoit du
pissat d'un de ces animaux. Enfin le Re-
more contient si éminemment tous les
principes de froidure, que passant par
deffous un Vaisseau, le Vaisseau se trouve
saisi du froid, en sorte qu'il en demeure
tout engourdi jusqu'à ne pouvoir déma-
rer de sa place. C'est pour cela que la moi-
tié de ceux qui ont cinglé vers le Nort, à
la découverte du Pôle, n'en sont point re-
venus, parce que c'est un miracle si les
Remores, dont le nombre est si grand
dans cette Mer, n'arrêtent leurs Vaisseaux.
Voila pour ce qui est des animaux gla-
çons.

Mais quant aux Bêtes à feu, elles lo-
gent dans terre sous des montagnes de
Bitume allumé, comme l'Etna, le Vesuve;

& le Cap rouge. Ces boutons que vous voyez à la gorge de celui-cy, qui procedent de l'inflammation de son foye, ce font . . .

Nous restâmes après cela sans parler, pour nous rendre attentifs à ce fameux duel.

La Salemandre attaquoit avec beaucoup d'ardeur; mais le Remore soutenoit impénétrablement. Chaque heurt qu'ils se donnoient, engendroit un coup de tonnerre; comme il arrive dans les Montagnes d'icy autour, où la rencontre d'une nuë chaude avec une froide, excite le même bruit.

Des yeux de la Salemandre il sortoit à chaque œillade de colere qu'elle dardoit contre son ennemi, une rouge lumiere, dont l'air paroissoit allumé en volant; elle suoit de l'huile bouillante, & pissoit de l'eau forte.

Le Remore de son côté gros, pesant, & quarré, monroit un corps tout écaillé de glaçons. Ses larges yeux paroissoient deux assiettes de cristal, dont les regards charrioient une lumiere si morfondante, que je sentoie frissonner l'Hyver sur chaque membre de mon corps où elle les attachoit. Si je pensois mettre ma main au devant, ma main en prenoit l'onglée; l'air même autour d'elle, atteint de sa rigueur, s'épaississoit en neige, la terre durcissoit sous ses pas; & je pouvois compter les traces de la Bête par le nombre des engelures qui m'accuelloient quand je marchois dessus.

Au commencement du combat, la Salemandre ; à cause de la vigoureuse contention de sa première ardeur, avoit fait fuir le Remore ; mais à la longue cette chaleur s'étant refroidie, émailla toute la plaine d'un verglas si glissant, que la Salemandre ne pouvoit joindre le Remore sans tomber. Nous connûmes bien, le Philosophe & moy, qu'à force de cheoir & se relever tant de fois, elle s'étoit fatiguée ; car ces éclats de tonnerre auparavant si effroyables, qu'enfantoit le choc dont elle heurtoit son ennemie, n'étoient plus que le bruit sourd de ces petits coups qui marquent la fin d'une tempête ; & ce bruit sourd amorti peu à peu, dégénéra en un fremissement semblable à celui d'un fer rouge plongé dans de l'eau froide.

Quand le Remore connut que le combat tiroit aux abois, par l'affoiblissement du choc dont il se sentoit à peine ébranlé, il se dressa sur un angle de son cube, & se laissa cheoir de toute sa pesanteur sur l'estomach de la Salemandre, avec un tel succès, que le cœur de la pauvre Salemandre, où tout le reste de son ardeur s'étoit concentrée, en se crevant, fit un éclat si épouvantable, que je ne sçay rien dans la Nature pour le comparer.

Ainsi mourut la Bête à feu sous la paresseuse résistance de l'animal Glaçon.

Quelque temps après que le Remore se fut retiré, nous nous approchâmes du

champ de bataille; & le Vieillard s'étant enduit les mains de la terre sur laquelle elle avoit marché, comme d'un preservatif contre la brûlure, il empoigna le cadavre de la Salemandre. Avec le corps de cet animal, me dit-il, je n'ay que faire de feu dans ma cuisine; car pourvû qu'il soit pendu à la cremillée, il fera bouillir & rotir tout ce que j'auray mis à l'âtre. Quant aux yeux, je les garde soigneusement; s'ils étoient nettoyez des ombres de la mort, vous les prendriez pour deux petits Soleils. Les anciens de notre Monde les sçavoient bien mettre en œuvre; c'est ce qu'ils nommoient des Lampes ardentes, & l'on ne les appendoit qu'aux sepultures pompeuses des personnes illustres.

Nos Modernes en ont rencontré, en fouillant quelques-uns de ces fameux tombeaux; mais leur ignorante curiosité les a crevez, en pensant trouver, derriere les membranes rompuës, ce feu qu'ils y voyoient reluire.

Le Vieillard marchoit toujours, & moy je le suivois, attentif aux merveilles qu'il me débitoit. Or à propos du combat, il ne faut pas que j'oublie l'entretien que nous eûmes touchant l'animal Glacçon.

Je ne crois pas, me dit-il, que vous ayez jamais vû de Remores; car ces Poissons ne s'élevent guere à fleur d'eau, encore n'abandonnent-ils quasi point l'Océan Septentrional. Mais sans doute

378. ETAT ET EMPIRE

vous aurez vu de certains animaux qu'on en quelque façon se peuvent dire de leur espece. Je vous ai tantôt dit que cette Mer, en tirant vers le Pôle, est toute pleine de Remores, qui jettent leur fray sur la vase, comme les autres Poissons. Vous sçauvez donc que cette semence extraite de toute leur masse, en contient si éminemment toute la froideur, que si un Navire est poussé par dessus, le Navire en contracte un ou plusieurs Vers, qui deviennent Oiseaux, dont le sang privé de chaleur fait qu'on les range, quoy qu'ils aient des ailes, au nombre des Poissons : aussi le Souverain Pontife, lequel connoît leur origine, ne défend pas d'en manger en Carême. C'est ce que vous appelez des Macreuses.

Je cheminois toujours sans autre dessein que de le suivre, mais tellement ravi d'avoir trouvé un homme, que je n'osois détourner les yeux de dessus luy, tant j'avois peur de le perdre. Jeune mortel, me dit il, (car je voy bien que vous n'avez pas encore comme moy satisfait au tribut que nous devons à la Nature,) aussi-tôt que je vous ai vu, j'ai rencontré sur votre visage ce je ne sçai quoy qui donne envie de connoître les gens. Si je ne me trompe aux circonstances de la conformation de votre corps, vous devez être Francois, & natif de Paris. Cette Ville est le lieu, où après avoir promené mes disgraces par toute l'Europe, je les ai terminées.

Je me nomme Companella, & suis Ca-

labrois de nation. Depuis ma venue au Soleil, j'ai employé mon temps à visiter les climats de ce grand globe, pour en découvrir les merveilles. Il est divisé en Royaumes, Républiques, Etats, & Principautés, comme la Terre. Ainsi les quadrupèdes, les volatiles, les plantes, les pierres, chacun y a le sien; & quoy que quelques-uns de ceux-là n'en permettent point l'entrée aux animaux d'espece étrangere, particulièrement aux hommes, que les Oiseaux par dessus tous haïssent à mort, je puis voyager par-tout sans courre de risque, à cause qu'une ame de Philosophe est tissüë de parties bien plus deliées, que les instrumens dont on se serviroit à la tourmenter. Je me suis trouvé heureusement dans la Province des Arbres, quand les desordres de la Salemandre ont commencé: ces grands éclats de tonnerre, que vous devez avoir entendus aussi bien que moy, m'ont conduit à leur champ de bataille, où vous êtes venu un moment après. Au reste je m'en retourne à la Province des Philosophes.... Quoy, luy dis-je, il y a donc ainsi des Philosophes dans le Soleil? S'il y en a, repliqua le bon homme! Ouy, certes, & ce sont les principaux habitans du Soleil, & ceux-là mêmes dont la renommée de votre Monde, a la bouche si pleine. Vous pourrez bientôt converser avec eux, pourvu que vous ayez le courage de me suivre; car j'espère mettre le pied dans leur Ville, avant qu'il soit trois jours. Je ne croy pas que vous

puissiez concevoir de quelle façon ces grands Génies se sont transportez ici. Non certes, m'écriai-je; car tant d'autres personnes auroient-elles eu jusqu'à présent les yeux bouchés, pour n'en pas trouver le chemin? Ou bien, est-ce qu'après la mort, nous tombons entre les mains d'un Examineur des Esprits, lequel, selon notre capacité, nous accorde ou nous refuse le droit de Bourgeoisie au Soleil?

Ce n'est rien de tout cela, repartit le Vieillard. Les ames viennent, par un principe de ressemblance, se joindre à cette masse de lumiere; car ce Monde-cy n'est formé d'autre chose que des esprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme sont Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne.

Ainsi dès qu'une Plante, une Bête, ou un Homme expirent, leurs ames montent, sans s'éteindre, à sa sphere; de même que vous voyez la flâme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le suif qui la retient par les pieds. Or toutes ces ames, unies qu'elles sont à la source du jour, & purgées de la grosse matiere qui les empêchoit, elles exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croître, de sentir, & de raisonner; car elles sont employées à former le sang & les esprits vitaux du Soleil, ce grand & parfait animal: Et c'est aussi pourquoy vous ne devez point douter que le Soleil n'opere de l'esprit bien plus parfaitement que vous, puis que c'est par la chaleur d'un million de ces

des ames rectifiées, dont la sienne est un élixir, qu'il connoît le secret de la vie, qu'il influé à la matiere de vos Mondes la puissance d'engendrer, qu'il rend des corps capables de se sentir être, & enfin qu'il se fait voir & fait voir toutes choses.

Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoy les ames des Philosophes ne se joignent pas essentiellement à la masse du Soleil, comme celle des autres hommes.

Il y a trois fortes d'esprits dans toutes les Planettes, c'est-à-dire dans les petits Mondes qui se meuvent à l'entour de celui-ci.

Les plus grossiers servent simplement à reparer l'embonpoint du Soleil. Les subtils s'insnuent à la place de ses rayons; mais ceux des Philosophes, sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tous entiers à la sphere du jour, pour en être habitans. Or elles ne deviennent pas, comme les autres, une partie integrante de sa masse, parce que la matiere qui les compose, au point de leur generation, se mêle si exactement, que rien ne la peut plus déprendre: semblable à celle qui forme l'or, les diamans, & les astres, dont toutes les parties sont mêlées par tant d'enlaemens, que le plus fort dissolvant n'en scauroit relâcher l'étrainte.

Or ces ames de Philosophes sont tellement à l'égard des autres ames, ce que l'or, les diamans, & les astres, sont à l'é-

gard des autres corps, qu'Epicure dans le Soleil est le même Epicure qui vivoit jadis sur la terre.

Le plaisir que je recevois en écoutant ce grand homme, m'accourcissoit le chemin, & j'entamois souvent tout exprès des matieres sçavantes & curieuses, sur lesquelles je sollicitois sa pensée, afin de m'instruire: Et certes je n'ay jamais vû de bonté si grande que la sienne; car quoy qu'il pût, à cause de l'agilité de sa substance, arriver tout seul en fort peu de journées au Royaume des Philosophes, il aima mieux s'ennuyer long-temps avec moy, que de m'abandonner parmi ces vastes solitudes.

Cependant il étoit pressé; car je me souviens que m'étant avisé de luy demander pourquoy il s'en retournoit auparavant que d'avoir reconnu toutes les regions de ce grand Monde, il me répondit que l'impatience de voir un de ses amis, lequel étoit nouvellement arrivé, l'obligeoit à rompre son voyage. Je reconnus, par la suite de son discours, que cet Amy étoit ce fameux Philosophe de notre temps, Monsieur Descartes, & qu'il ne se hâtoit que pour le joindre.

Il me répondit encore, sur ce que je luy demanday en quelle estime il avoit sa Physique, qu'on ne la devoit lire qu'avec le même respect qu'on écoute prononcer des Oracles. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que la science des choses naturelles n'ait besoin, comme les autres sciences,

de préoccuper notre jugement d'axiomes qu'elle ne prouve point : mais les principes de la sienne étant supposez , il n'y en a aucune qui satisfasse plus nécessairement à toutes les apparences.

Je ne pus en cet endroit m'empêcher de l'interrompre : Mais , luy dis - je , il me semble que ce Philosophe a toujours impugné le vuide ; & cependant, quoy qu'il fût Epicurien , afin d'avoir l'honneur de donner un principe aux principes d'Epicure, c'est-à-dire aux atômes , il a établi pour commencement des choses , un cahos de matiere tout-à-fait solide , que Dieu divisa en un nombre innombrable de petits carreaux , à chacun desquels il imprima des mouvemens opposez. Or il veut que ces cubes en se froissant l'un contre l'autre , se soient égrugez en parcelles de toutes sortes de figures : mais comment peut-il concevoir que ces pieces quarrées ayent commencé de tourner séparément , sans avoüer qu'il s'est fait du vuide entre les deux angles ? Ne s'en rencontre-t-il pas nécessairement dans les espaces que les angles de ces quarréaux étoient contraints d'abandonner pour se mouvoir ? Et puis , ces quarréaux qui n'occupoient qu'une certaine étendue , avant que de tourner , peuvent-ils s'être meus en cercle , qu'ils n'en ayent occupé dans leur circonference encore une fois autant ? La Geometrie nous enseigne que cela ne se peut : Donc la moitié de cet espace a dû nécessairement demeurer vuide ,

puis qu'il n'y avoit point encore d'atomes pour la remplir.

Mon Philosophe me répondit, que Monsieur Descartes nous rendoit raison de cela luy-même, & qu'étant né aussi obligé que Philosophe, il seroit assurément ravi de trouver en ce Monde un homme mortel, pour l'éclaircir de cent doutes que la surprise de la mort l'avoit contraint de laisser à la terre qu'il venoit de quitter; qu'il ne croyoit pas qu'il eût grande difficulté à y répondre, suivant ses principes, que je n'avois examinés qu'autant que la foiblesse de mon esprit me le pouvoit permettre; parce, disoit-il, que les ouvrages de ce grand homme sont si pleins & si subtils, qu'il faut une attention pour les entendre qui demande l'ame d'un vray & consommé Philosophe: ce qui fait qu'il n'y a pas un Philosophe dans le Soleil, qui n'ait de la veneration pour luy; jusques-là que l'on ne veut pas luy contester le premier rang, si la modestie ne l'en éloigne.

Pour tromper la peine que la longueur du chemin pourroit vous apporter, nous en discourrons suivant ses principes, qui sont assurément si clairs, & semblent si bien satisfaire à tout par l'admirable lumière de ce grand Génie, qu'on diroit qu'il a concouru à la belle & magnifique structure de cet Univers.

Vous vous souvenez bien qu'il dit que notre entendement est fini: ainsi la matière étant divisible à l'infini, il ne faut

pas douter que c'est une de ces choses qu'il ne peut comprendre ni imaginer, & qu'il est bien au-dessus de luy d'en rendre raison : mais, dit-il, quoy que cela ne puisse tomber sous les sens, nous ne laissons pas de concevoir que cela se fait, par la connoissance que nous avons de la matiere; & nous ne devons pas, dit-il, hésiter à déterminer notre jugement sur les choses que nous concevons. En effet, pouvons-nous imaginer la maniere dont l'ame agit sur le corps? Cependant on ne peut nier cette verité, ni la revoquer en doute; au lieu que c'est une absurdité bien plus grande d'attribuer au vuide un espace qui est une propriété qui appartient au corps de l'étendue, vü que l'on confondroit l'idée du rien avec celle de l'être, & que l'on luy donneroit des qualitez à luy qui ne peut rien produire, & ne peut être auteur de quoy que ce soit. Mais, dit-il, pauvre mortel, je sens que ces speculations te fatiguent, parce que, comme dit cet excellent homme, tu n'as jamais pris peine à bien épurer ton esprit d'avec la masse de ton corps, & parce que tu l'as rendu si paresseux, qu'il ne veut plus faire aucunes fonctions sans le secours des sens.

Je luy allois repartir, lors qu'il me tira par le bras pour me montrer un Vallon de merveilleuse beauté. Appercevez-vous, me dit-il, cette enfonçure de terrain où nous allons descendre? On diroit que le coupeau des collines qui la bor-

nent, se soit exprès couronné d'arbres, pour inviter par la fraîcheur de son ombre les passans au repos.

C'est au pied de l'un de ces Costeaux que le Lac du Sommeil prend sa source ; il n'est formé que de la liqueur des cinq Fontaines. Au reste, s'il ne se mêloit aux trois Fleuves, & par sa pesanteur n'engourdissoit leurs eaux, aucun animal de notre Monde ne dormiroit. Je ne puis exprimer l'impatience qui me pressoit de le questionner sur ces trois Fleuves dont je n'avois point encore ouï parler ? Mais je restay content, quand il m'eut promis que je verrois tout.

Nous arrivâmes bien-tôt après dans le Vallon, & quasi au même temps, sur le tapis qui borde ce grand Lac.

En verité, me dit Campanella, vous êtes bien heureux de voir avant mourir toutes les merveilles de ce Monde ; c'est un bien pour les habitans de votre globe, d'avoir porté un homme qui luy puisse apprendre les merveilles du Soleil, puisque sans vous ils étoient en danger de vivre dans une grossiere ignorance, & de goûter cent douceurs, sans sçavoir d'où elles viennent ; car on ne sçauroit imaginer les liberalitez que le Soleil fait à tous vos petits globes ; & ce Vallon seul répand une infinité de biens par tout l'Univers, sans lesquels vous ne pourriez vivre, & ne pourriez pas seulement voir le jour : Il me semble que c'est assez d'avoir vû cette Contrée, pour vous faire

avoïer que le Soleil est votre pere, & qu'il est l'auteur de toutes choses. Pource que ces cinq ruisseaux viennent se dégorger dedans, ils ne courent que quinze ou seize heures; & cependant ils paroissent si fatiguez quand ils arrivent, qu'à peine se peuvent-ils remuer: mais ils témoignent leur lassitude par des effets bien differens; car celui de la vûë s'étresse à mesure qu'il s'approche de l'Etang du Sommeil. L'oüye, à son embouchure, se confond, s'égare, & se perd dans la vase; l'odorat excite un murmure semblable à celui d'un homme qui ronfle; le goût, affadi du chemin, devient tout à fait insipide; & le toucher, n'aguères si puissant, qu'il logeoit tous ses compagnons, est réduit à cacher sa demeure. De son côté la Nymphe de la Paix qui fait sa demeure au milieu du Lac, reçoit ses hôtes à bras ouverts, les couche dans son lit, & les dorlotte avec tant de délicatesse, que pour les endormir, elle prend elle-même le soin de les bercer. Quelque temps après, s'étant ainsi confondus dans ce vaste rond d'eau, on le voit à l'autre bout se partager derechef en cinq ruisseaux, qui reprennent les mêmes noms en sortant, qu'ils avoient laissez en entrant: mais les plus hâtez de partir, & qui tiraillent leurs compagnons pour se mettre en chemin, c'est l'oüye & le toucher; car pour les trois autres, ils attendent que ceux-cy les éveillent, & le goût spécialement demeure toujours derriere les autres.

Le noir concave d'une Grote se voute par dessus le Lac du Sommeil. Quantité de Tortuës se promènent à pas lents sur les rivages ; mille fleurs de Pavot communiquent à l'eau en s'y mirant, la vertu d'endormir ; on voit jusqu'à des Marmotes arriver de cinquante lieües pour y boire ; & le gazouillis de l'onde est si charmant, qu'il semble qu'elle se froisse contre les cailloux avec mesure, & tâche de composer une musique assoupissante.

Le sage Campanella prévint sans doute que j'en allois sentir quelque atteinte, c'est pourquoy il me conseilla de doubler le pas. Je luy eusse obéi, mais les charmes de cette eau m'avoient tellement envelopé la raison, qu'il ne m'en resta presque pas assez pour entendre ces dernières paroles. Dormez donc, dormez, je vous laisse ; aussi-bien, les songes qu'on fait icy sont tellement parfaits, que vous serez quelque jour bien-aise de vous ressouvenir de celuy que vous allez faire. Je me divertiray cependant à visiter les raretez du lieu ; & puis, je vous viendray rejoindre. Je croy qu'il ne discourut pas davantage, ou bien la vapeur du sommeil m'avoit déjà mis hors d'état de pouvoir l'écouter.

J'étois au milieu d'un songe le plus sçavant & le mieux conçu du monde, quand mon Philosophe me vint éveiller : Je vous en feray le recit lors que cela n'interrompra point le fil de mon discours ;

car

car il est tout à fait important que vous le sçachiez, pour vous faire connoître avec quelle liberté l'esprit des habitans du Soleil agit pendant que le sommeil captive ses sens. Pour moy, je pense que ce Lac évapore un air, qui a la propriété d'épurer entièrement l'esprit de l'embarras des sens; car il ne se presente rien à votre pensée qui ne semble vous perfectionner & vous instruire: c'est ce qui fait que j'ai le plus grand respect du monde pour ces Philosophes qu'on nomme rêveurs, dont nos ignorans se moquent.

J'ouvris donc les yeux comme en sursaut: il me semble que j'ouïs qu'il disoit; Mortel, c'est assez dormir, levez-vous, si vous desirez voir une rareté qu'on n'imagineroit jamais dans votre Monde. Depuis une heure environ que je vous ai quitté, pour ne point troubler votre repos, je me suis toujours promené le long des cinq Fontaines qui sortent de l'Estang du Sommeil. Vous pouvez croire avec combien d'attention je les ai toutes considérées; elles portent le nom des cinq sens, & coulent fort près l'une de l'autre: Celle de la vuë semble un tuyau fourchu, plein de diamans en poudre, & de petits miroirs, qui dérobent & restituent les images de tout ce qui se presente; elle environne de son cours le Royaume des Lynx. Celle de l'ouïe est pareillement double; il tourne en s'insinuant comme un dédale, & l'on oit retentir au plus creux des concavitez de sa couche, un

echo de tout le bruit qui raisonne à l'en-
 tour; je suis fort trompé si ce ne sont des
 Renards que j'ai vu s'y curer les oreilles.
 Celle de l'odorat paroît comme les pre-
 cedentes, qui se divise en deux petits ca-
 naux cachez sous une seule voûte; elle
 extrait de tout ce qu'elle rencontre je ne
 sçai quoy d'invisible, dont elle compose
 mille sortes d'odeurs qui lui tiennent lieu
 d'eau; on trouve aux bords de cette sour-
 ce force Chiens qui s'affinent le nez. Cel-
 le du goût coule par failles, lesquelles
 n'arrivent ordinairement que trois ou
 quatre fois le jour, encore faut-il qu'une
 grande vanne de corail soit levée, & par
 dessous celle-là, quantité d'autres fort
 petites qui sont d'ivoire; sa liqueur res-
 semble à de la salive. Mais quant à la cin-
 quième, celle du toucher, elle est si vaste
 & si profonde, qu'elle environne toutes
 ses sœurs, jusqu'à coucher de son long
 dans leur lit, & son humeur épaisse se ré-
 pand au large sur des gazons tout verts de
 plantes sensitives.

Or vous sçavez que j'admirois, glacé
 de veneration, les mystérieux détours de
 toutes ces Fontaines, quand à force de
 cheminer je me suis trouvé à l'embou-
 chure où elles se dégorgent dans les trois
 Rivieres: Mais suivez-moy, vous com-
 prendrez beaucoup mieux la disposition
 de toutes ces choses en les voyant. Une
 promesse si forte, selon moy, acheva de
 m'éveiller, je luy tendis le bras, & nous
 marchâmes par le même chemin qu'il a-

voit tenu le long des levées qui compriment les cinq ruisseaux, chacun dans son canal.

Au bout environ d'une stade, quelque chose d'aussi luisant qu'un Lac parvint à nos yeux. Le sage Campanella ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il me dit : Enfin, mon Fils, nous touchons au port, je voi distinctement les trois Rivieres.

A cette nouvelle je me sentis transporté d'une telle ardeur, que je pensois être devenu Aigle. Je volai plutôt que je ne marchai, & courus tout autour, d'une curiosité si avide, qu'en moins d'une heure mon Conducteur & moy nous remarquâmes ce que vous allez entendre.

Trois grands Fleuves arrousent les campagnes brillantes de ce Monde embrasé : Le premier & le plus large, se nomme la Memoire; le second, plus étroit, mais plus creux, l'Imagination; le troisième, plus petit que les autres, s'appelle Jugement.

Sur les rives de la Memoire, on entend jour & nuit un ramage importun de Geays, de Perroquets, de Pies, d'Etourneaux, de Linotes, de Pinçons, & de toutes les especes qui gazouillent ce qu'elles ont appris. La nuit ils ne disent mot, car ils sont pour lors occupez à s'abreuver de la vapeur épaisse qu'exhalent ces lieux aquatiques; mais leur estomach cacochyme la digere si mal, qu'au matin quand ils pensent l'avoir convertie en leur substance, on la voit tomber aussi pure qu'

elle étoit, dans la Rivière. L'eau de ce Fleuve paroît gluante, & roule avec beaucoup de bruit; les échos qui se forment dans ses cavernes, repetent la parole jusqu'à plus de mille fois. Elle engendre de certains Monstres, dont le visage approche du visage de Femme; il s'y en voit d'autres plus furieux, qui ont la tête cornuë & quarrée, & à peu près semblable à celle de nos Pedans. Ceux-là ne s'occupent qu'à crier, & ne disent pourtant que ce qu'ils se sont entendu dire les uns aux autres.

Le Fleuve de l'Imagination coule plus doucement; sa liqueur legere & brillante étincelle de tous côtez. Il semble, à regarder cette eau, d'un torrent de bluettes humides, qui n'observent en voltigeant aucun ordre certain. Après l'avoir considéré plus attentivement, je pris garde que l'humeur qu'elle rouloit dans sa couche, étoit de pur or potable, & son écume de l'huile de Talc. Le Poisson qu'elle nourrit, ce sont des Remores, des Syrenes, & des Salemandres. On y trouve au lieu de gravier, de ces cailloux dont parle Pline, avec lesquels on devient pesant quand on les touche par l'envers, & léger quand on se les applique par l'endroit, J'y en remarquai de ces autres encore dont Gigés avoit un anneau, qui rendent invisibles; mais sur-tout, un grand nombre de pierres philosophales éclatent parmi son sable. Il y avoit sur les rivages force arbres fruitiers, principalement de

ceux que trouva Mahomet en Paradis; les branches fourmilloient de Phénix, & j'y remarquai des sauvageons de ce Fruitier, où la Discorde cueillit la pomme qu'elle jeta aux pieds des trois Déesſes; on avoit anté deſſus des gréſes du jardin des Heſperides. Chacun de ces deux larges Fleuves ſe diviſe en une infinité de bras qui ſ'entrelaſſent; & j'observai que quand un grand ruiſſeau de la Memoire en approchoit un plus petit de l'Imagination, il éteignoit auſſi-tôt celui-là; mais qu'au contraire ſi le ruiſſeau de l'Imagination étoit plus vaſte, il tariſſoit celui de la Memoire. Or comme ces trois Fleuves, ſoit dans leur canal, ſoit dans leurs bras, cheminent toujours à côté l'un de l'autre; par-tout où la Memoire eſt forte, l'Imagination diminuë, & celle-cy groſſit, à meſure que l'autre ſ'abaiſſe.

Proche de là coule d'une lenteur incroyable la riviere du Jugement; ſon canal eſt profond, ſon humeur ſemble froide; & lorsqu'on en répand ſur quelque choſe, elle ſeche au lieu de mouïller. Il croît parmi la vaſe de ſon lit des plantes d'Ellebore, dont la racine qui ſ'étend en longs filamens, nettoye l'eau de ſa bouche: Elle nourrit des Serpens, & deſſus l'herbe molle qui tapiſſe ſes rivages, un million d'Elephans ſe reposent: Elle ſe distribuë, comme ſes deux germaines, en une infinité de petits rameaux; elle groſſit en cheminant; & quoy qu'elle gagne toujours païs, elle va & revient éternellement ſur ſoy-même. B b 3

De l'humeur de ces trois Rivieres tout le Soleil est arrosé ; elle sert à détremper les atômes brûlans de ceux qui meurent dans ce grand Monde ; mais cela merite bien d'être traité plus au long.

La vie des animaux du Soleil est fort longue , ils ne finissent que de mort naturelle qui n'arrive qu'au bout de sept à huit mille ans , quand pour les continus excès d'esprit où leur temperament de feu les incline , l'ordre de la matiere se broüille ; car aussi-tôt que dans un corps la Nature sent qu'il faudroit plus de temps à reparer les ruines de son être , qu'à en composer un nouveau , elle aspire à se dissoudre ; si bien que de jour en jour on voit non pas pourrir , mais tomber l'animal en particules semblables à de la cendre rouge.

Le trépas n'arrive gueres que de cette sorte. Expiré donc qu'il est, ou pour mieux dire, éteint , les petits corps ignées qui composoient sa substance , entrent dans la grosse matiere de ce Monde allumé , jusqu'à ce que le hazard les ait abreuvez de l'humeur des trois Rivieres ; car alors devenus mobiles par leur fluidité , afin d'exercer vîtement les facultez dont cette eau leur vient d'imprimer l'obscure connoissance , ils s'attachent en longs filets , & par un flux de points lumineux , s'éguissent en rayons , & se répandent aux spheres d'alentour , où ils ne sont pas plutôt envelopez , qu'ils arrangent eux-mêmes la matiere autant qu'ils peuvent, dedans la forme propre à exercer toutes les

fonctions dont ils ont contracté l'instinct dans l'eau des trois Rivieres, des cinq Fontaines, & de l'Etang; c'est pourquoy ils se laissent attirer aux plantes pour ve-
geter; les Plantes se laissent brouter aux animaux pour sentir; & les animaux se laissent manger aux Hommes, afin qu'é-
tant passez en leur substance, ils viennent à reparer ces trois facultez, de la Memoire, de l'Imagination, & du Jugement, dont les Rivieres du Soleil leur avoient fait pressentir la puissance.

Or selon que les atômes ont ou plus ou moins trempé dedans l'humeur de ces trois Fleuves, ils apportent aux animaux plus ou moins de Memoire, d'Imagination, ou de Jugement; & selon que dans les trois fleuves ils ont plus ou moins contracté de la liqueur des cinq Fontaines, & de celle du petit Lac, ils leur élabourent des sens plus ou moins parfaits, & produisent des ames plus ou moins endormies.

Voici à peu près ce que nous observâmes touchant la nature de ces trois fleuves. On en rencontre par-tout de petites veines écartées ça & là; mais pour les bras principaux, ils vont droit aboutir à la Province des Philosophes: aussi nous rentrâmes dans le grand chemin, sans nous éloigner du courant, que ce qu'il faut pour monter sur la chausée. Nous vîmes toujours les trois grandes rivieres qui flo-
toient à côté de nous; mais pour les cinq Fontaines, nous les regardions de haut en

bas serpenter dans la Prairie. Cette route est fort agreable, quoy que solitaire; on y respire un air libre & subtil, qui nourrit l'ame, & la fait regner sur les passions.

Au bout de cinq ou six journées de chemin, comme nous divertissions nos yeux à considerer le different & riche aspect des paisages, une voix languissante comme d'un malade qui gemiroit, parvint à nos oreilles. Nous nous approchâmes du lieu d'où nous jugions qu'elle pouvoit venir, & nous trouvâmes sur la rive du fleuve Imagination, un Vieillard tombé à la renverse, qui pouffoit de grands cris. Les larmes de compassion m'en vinrent aux yeux; & la pitié que j'eus du mal de ce miserable, me convia d'en demander la cause. Cet homme, me répondit Campanella, se tournant vers moy, est un Philosophe reduit à l'agonie: car nous mourons plus d'une fois; & comme nous ne sommes que des parties de cet Univers, nous changeons de forme pour aller reprendre vie ailleurs; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être, & pour arriver à un nombre infini de connoissances. Son infirmité est celle qui fait mourir presque tous les grands Hommes.

Son discours m'obligea de considerer le malade plus attentivement; & dès la premiere œillade, j'apperçus qu'il avoit la tête grosse comme un tonneau, & ouverte par plusieurs endroits. Or sus, me dit Campanella, me tirât par le bras, toute l'assistance

que nous croirions donner à ce moribond seroit inutile, & ne seroit que l'inquiéter. Passons outre, aussi-bien son mal est incurable : l'enflure de sa tête provient d'avoir trop exercé son esprit; car encore que les especes dont il a rempli les trois organes ou les trois ventricules de son cerveau, soient des images fort petites, elles sont corporelles, & capables par consequent de remplir un grand lieu, quand elles sont fort nombreuses. Or vous sçauvez que ce Philosophe a tellement grossi sa cervelle, à force d'entasser image sur image, que ne les pouvant plus contenir, elle s'est éclatée : Cette façon de mourir est celle des grands Génies, & cela s'appelle crever d'esprit.

Nous marchions toujours en parlant; & les premieres choses qui se presentoient à nous, nous fournissoient matiere d'entretien. J'eusse pourtant bien voulu sortir des regions opaques du Soleil pour rentrer dans les lumineuses; car le Lecteur sçaura que toutes les Contrées n'en sont pas diafanés, il y en a qui sont obscures, comme celles de notre Monde, & qui sans la lumiere d'un Soleil qu'on apperçoit de-là, seroient couvertes de tenebres. Or à mesure qu'on entre dans les opaques, on le devient insensiblement; & de même, lors qu'on approche des transparentes, on se sent dépouiller de cette noire obscurité, par la vigoureuse irradiation du climat.

Je me souviens qu'à propos de cette en-

vie dont je brûlois , je demanday à Campanella si la Province des Philosophes étoit brillante ou tenebreuse : Elle est plus tenebreuse que brillante , me répondit-il ; car comme nous sympathisons encore beaucoup avec la terre notre pays natal, qui est opaque de sa nature, nous n'avons pas pû nous accommoder dans les régions de ce globe les plus éclairées. Nous pouvons toutefois , par une vigoureuse contention de la volonté , nous rendre diaphanes lors qu'il nous en prend envie ; & même la plus grande partie des Philosophes ne parlent pas avec la langue ; mais quand ils veulent communiquer leur pensée, ils se purgent , par les élans de leur fantaisie, d'une sombre vapeur, sous laquelle ordinairement ils tiennent leurs conceptions à couvert ; & si-tôt qu'ils ont fait redescendre en son siege cette obscurité de rate qui les noircissoit ; comme leur corps est alors diaphane, on apperçoit à travers leur cerveau , ce dont ils se souviennent , ce qu'ils imaginent, ce qu'ils jugent ; & dans leur foye & leur cœur , ce qu'ils desirent & ce qu'ils résolvent : car quoy que ces petits portraits soient plus imperceptibles qu'aucune chose que nous puissions figurer , nous avons en ce Monde-cy les yeux assez clairs pour distinguer facilement jusqu'aux moindres idées.

Ainsi quand quelqu'un de nous veut découvrir à son amy l'affection qu'il luy porte , on apperçoit son cœur élancer des rayons jusques dans sa memoire , sur l'i-

mage de celuy qu'il aime ; & quand au contraire il veut témoigner son aversion, on voit son cœur darder contre l'image de celuy qu'il hait, des tourbillons d'étincelles brûlantes, & se retirer tant qu'il peut en arriere : De même quand il parle en foy-même, on remarque clairement les especes, c'est-à-dire les caractères de chaque chose qu'il médite, qui s'imprimant ou se soulevant, viennent presenter aux yeux de celuy qui regarde, non pas un discours articulé, mais une histoire en tableaux de toutes ses pensées.

Mon Guide vouloit continuer, mais il en fut détourné par un accident jusqu'à cette heure inouï : Et ce fut que tout à coup nous apperçûmes la terre se noircir sous nos pas, & le Ciel allumé de rayons s'éteindre sur nos têtes, comme si on eût développé entre nous & le Soleil un dais large de quatre lieuës.

Il me seroit mal-aisé de vous dire ce que nous nous imaginâmes dans cette conjoncture : toutes sortes de terreurs nous vinrent assaillir, jusqu'à celle de la fin du monde, & nulle de ces terreurs ne nous sembla hors d'apparence; car de voir la nuit au Soleil, ou l'air obscurci de nuages, c'est un miracle qui n'y arrive point. Ce ne fut pas toutefois encore tout; incontinent après un bruit aigre & criard, semblable au son d'une poulie qui tourneroit avec rapidité, vint fraper nos oreilles, & tout au même temps nous vîmes choir à nos pieds une cage. A peine eut-

elle joint le sable , qu'elle s'ouvrit pour accoucher d'un homme & d'une femme. Ils traînoient un ancre , qu'ils accrochent aux racines d'un Roc : Ensuite de quoy nous les apperçûmes venir à nous. La femme conduisoit l'homme , & le tirailloit en le menaçant. Quand elle en fut fort près : Messieurs , dit-elle d'une voix un peu émûë , n'est-ce pas icy la Province des Philosophes ? Je répondis que non , mais que dans vingt-quatre heures nous esperions y arriver ; que ce Vieillard qui me souffroit en sa compagnie étoit un des principaux Officiers de cette Monarchie. Puis que vous êtes Philosophe , répondit cette femme , adressant sa parole à Campanella , il faut que sans aller plus loin je vous décharge icy mon cœur.

Pour vous raconter donc en peu de mots le sujet qui m'amene , vous sçavez que je viens me plaindre d'un assassinat commis en la personne du plus jeune de mes enfans. Ce barbare que je tiens , l'a tué deux fois , encore qu'il fût son pere. Nous restâmes fort embarrassés de ce discours ; c'est pourquoi je voulus sçavoir ce qu'elle entendoit par un enfant tué deux fois. Sçachez , répondit cette femme , qu'en notre pays il y a parmi les autres statuts d'Amour , une loy qui regle le nombre des baisers ausquels un mari est obligé à sa femme : c'est pourquoy tous les soirs chaque Medecin dans son quartier , va par toutes les maisons , où après avoir visité le mari & la femme , il les taxe pour

cette nuit-là, selon leur santé, forte ou foible, à tant ou tant d'embrassemens. Or le mien que voila avoit été mis à sept : Cependant piqué de quelques paroles un peu fieres que je luy avois dites en nous couchant, il ne m'approcha point tant que nous demeurâmes au lit : Mais Dieu qui venge la cause des affligez, permit qu'en songe ce miserable charoüillé par le ressouvenir des baisers qu'il me retenoit injustement, laissa perdre un homme. Je vous ay dit que son pere l'a tué deux fois, parce que l'empêchant d'être, il a fait qu'il n'est point, voila son premier assassinat ; & a fait qu'il n'a point été, voila son second : au lieu qu'un meurtrier ordinaire sçait bien que celuy qu'il prive du jour, n'est plus, mais il ne sçauroit faire qu'il n'ait point été. Nos Magistrats en auroient fait bonne justice ; mais l'artificieux a dit pour excuse, qu'il auroit satisfait au devoir conjugal, s'il n'eût apprehendé (me baisant au fort de la colere où je l'avois mis) d'engendrer un homme furieux.

Le Senat embarrassé de cette justification, nous a ordonné de nous venir presenter aux Philosophes, & plaider devant eux notre cause. Aussi-tôt que nous eûmes reçu l'ordre de partir, nous nous mîmes dans une cage pendue au col de ce grand Oiseau que vous voiez, d'où par le moyen d'une poulie que nous y attachâmes, nous dévalons à terre, & nous nous guindons en l'air. Il y a des personnes dans notre Province établies exprés pour les appri-

voiser jeunes, & les instruire aux travaux qui nous sont utiles. Ce qui les attrait principalement, contre leur nature feroce, à se rendre disciplinables, c'est qu'à leur faim, qui ne se peut presque assouvir, nous abandonnons les cadavres de toutes les Bêtes qui meurent. Au reste quand nous voulons dormir (car à cause des excès d'amour trop continus qui nous affoiblissent, nous avons besoin de repos) nous lâchons à la campagne d'espace en espace vingt ou trente de ces Oiseaux attachez chacun à une corde, qui prenant l'effor avec leurs grandes aîles, déploient dans le Ciel une nuit plus large que l'horison. J'étois fort attentif & à son discours, & à considerer tout extasié l'énorme taille de cet Oiseau geant : mais si-tôt que Campanella l'eut un peu regardé: Ah! vraiment, s'écria-t-il, c'est un de ces monstres à plume, appelez Condurs, qu'on voit dans l'Isle de Mandragore à notre Monde, & par toute la Zone Torride; ils y couvrent de leurs aîles un arpent de terre : mais comme ces animaux deviennent plus démesurez, à proportion que le Soleil qui les a vû naître est plus échauffé, il ne se peut qu'ils ne soient au Monde du Soleil d'une épouvantable grandeur.

Toutefois, ajouta-t-il, se tournant vers la femme, il faut nécessairement que vous acheviez votre voyage; car c'est à Socrate, auquel on a donné la Surintendance des mœurs, qu'il appartient de vous juger. Je vous conjure cependant de nous ap-

prendre de quelle Contrée vous êtes, parce que comme il n'y a que trois ou quatre ans que je suis arrivé en ce Monde-cy, je n'en connois encore gueres la Carte.

Nous sommes, répondit-elle, du Royaume des Amoureux: Ce grand Etat confine d'un côté à la Republique de Paix; & de l'autre, à celles des Justes.

Au País d'où je viens, à l'âge de seize ans, on met les garçons au Noviciat d'Amour; c'est un Palais fort somptueux, qui contient presque le quart de la Cité. Pour les filles, elles n'y entrent qu'à treize. Ils font là les uns & les autres leur année de probation, pendant laquelle les garçons ne s'occupent qu'à mériter l'affection des filles, & les filles à se rendre dignes de l'amitié des garçons. Les douze mois expirez, la Faculté de Medecine va visiter en corps ce Seminaire d'Amans: Elle les tâte tous l'un après l'autre, jusqu'aux parties de leurs personnes les plus secrettes; les fait coupler à ses yeux; & puis, selon que le mâle se rencontre, à l'épreuve, vigoureux & bien formé, on luy donne pour femmes dix, vingt, trente, ou quarante filles de celles qui le cherissoient, pourvu qu'ils s'aiment reciproquement. Le Marié cependant ne peut coucher qu'avec deux à la fois, & il ne luy est pas permis d'en embrasser aucune, tandis qu'elle est grosse. Celles qu'on reconnoit stériles, ne sont employées qu'à servir; & les hommes impuissans se font esclaves, qui se peu-

vent mêler charnellement avec les brayhaines. Au reste quand une famille a plus d'enfans qu'elle n'en peut nourrir, la République les entretient: mais c'est un malheur qui n'arrive gueres, parce qu'aussi-tôt qu'une femme accouche dans la Cité, l'Epargne fournit une somme annuelle pour l'éducation de l'enfant, selon sa qualité, que les Tresoriers d'Etat portent eux-mêmes à certain jour à la maison du pere. Mais si vous voulez en sçavoir davantage, entrez dans mon Mannequin, il est assez grand pour quatre. Puisque nous allons même route, nous tromperons en causant, la longueur du voyage.

Campanella fut d'avis que nous acceptassions l'offre: J'en fus pareillement fort joyeux, pour éviter la lassitude; mais quand je vins pour leur aider à lever l'anchre, je fus bien étonné d'appercevoir qu'au lieu d'un gros cable qui la devoit soutenir, elle n'étoit pendue qu'à un brin de soye aussi délié qu'un cheveu. Je demanday à Campanella comment il se pouvoit faire qu'une masse lourde comme étoit cette anchre, ne fist point rompre par sa pesanteur une chose si frêle: & le bon homme me répondit, que cette corde ne se rompoit point, parce qu'ayant été filée très-égale par-tout, il n'y avoit point de raison pourquoy elle dût se rompre plutôt à un endroit qu'à l'autre. Nous nous entassâmes tous dans le panier, & nous nous pouliâmes jusqu'au faite du gozier de l'Oiseau, où nous ne paroissions qu'un

qu'un grelot qui pendoit à son col. Quand nous fûmes tout contre la poulie, nous arrê tâmes le cable, où notre cage étoit pendue, à une des plus legeres plumes de son duvet, qui pourtant étoit grosse comme le poulce; & dès que cette femme eut fait signe à l'Oiseau de partir, nous nous sentîmes fendre le Ciel d'une rapide violence. Le Condur moderoit ou forçoit son vol, haussait ou baissait selon les volontez de sa Maîtresse, dont la voix luy servoit de bride. Nous n'eumes pas volé deux cent lieuës, que nous apperçûmes sur la Terre à main gauche une nuit semblable à celle que produisoit dessous luy notre vivant Parassol. Nous demandâmes à l'étrangere ce qu'elle pensoit que ce fût: C'est un autre coupable qui va aussi pour être jugé à la Province où nous allons; son Oiseau sans doute est plus fort que le nôtre; ou bien nous nous sommes beaucoup amusez, car il n'est parti que depuis moy. Je luy demandai de quel crime ce malheureux étoit accusé. Il n'est pas simplement accusé, nous répondit-elle; il est condamné à mourir, parce qu'il est déjà convaincu de ne pas craindre la mort. Comment donc, luy dit Campanella, les Loix de votre Païs ordonnent de craindre la mort? Ouy, repliqua cette Femme, elles l'ordonnent à tous, horsmis à ceux qui sont recus au College des Sages; car nos Magistrats ont éprouvé par de funestes experiences, que qui ne craint pas de perdre

la vie , est capable de l'ôter à tout le monde.

Après quelques autres discours qu'attirerent ceux-cy, Campanella voulut s'enquerir plus au long des mœurs de son País : Il lui demanda donc quelles étoient les Loix & les Coûtumes du Royaume des Amans ; mais elle s'excusa d'en parler, à cause que n'y étant pas née, & ne le connoissant qu'à demy , elle craignoit d'en dire plus ou moins. J'arrive à la verité de cette Province, continua cette Femme : mais nous sommes, moy, & tous mes predecesseurs, originaires du Royaume de Verité. Ma Mere y accoucha de moy, & n'a point eu d'autre enfant. Elle m'éleva dans le Pays jusqu'à l'âge de treize ans, que le Roy, par avis des Medecins, luy commanda de me conduire au Royaume des Amans d'où je viens, afin qu'étant élevée dans le Palais d'Amour, une éducation plus joyeuse & plus molle que celle de notre País, me rendît plus féconde qu'elle. Ma Mere m'y transporta, & me mit dans cette Maison de Plaisance.

J'eus bien de la peine avant que de m'apprivoiser à leurs coûtumes : d'abord elles me semblerent fort rudes ; car, comme vous sçavez, les opinions que nous avons sucées avec le lait, nous paroissent toujours les plus raisonnables, & je ne faisois encore que d'arriver du Royaume de Verité, mon país natal.

Ce n'est pas que je ne connusse bien que cette Nation des Amans vivoit avec beau-

coup plus de douceur & d'indulgence que la nôtre ; car encore que chacun publiât que ma vûë bleffoit dangereusement, que mes regards faisoient mourir , & qu'il sortoit de mes yeux de la flâme qui consummoit les cœurs, la bonté cependant de tout le monde , & principalement des jeunes Hommes , étoit si grande , qu'ils me careffoient, me baïsoient , & m'embrassoient , au lieu de se vanger du mal que je leur avois fait. J'entraï même en colere contre moy , pour les desordres dont j'étois cause ; & cela fit qu'émue de compassion , je leur découvris un jour la resolution que j'avois prise de m'enfuir. Mais hélas ! comment vous sauver s'écrierent-ils tous , se jettant à mon col , & me baïfant les mains : Votre maison de toutes parts est assiegée d'eau ; & le danger paroît si grand , qu'indubitablement sans un miracle , vous & nous serions déjà noyez.

Quoy donc, interrompis-je notre Historienne, la Contrée des Amans est-elle sujette aux inondations ? Il le faut bien dire, me repliqua-t-elle ; car l'un de mes Amoureux (& cet homme ne m'auroit pas voulu tromper, puisqu'il m'aimoit) m'écrivit que du regret de mon départ il venoit de répandre un ocean de pleurs. J'en vis un autre qui m'assura que ses prunelles, depuis trois jours, avoient distillé une source de larmes ; & comme je maudissois pour l'amour d'eux l'heure fatale où ils m'avoient vûë, un de ceux qui se

comptoient du nombre de mes esclaves ; m'envoya dire que la nuit precedente ses yeux débordez avoient fait un déluge. Je m'allois ôter du Monde , afin de n'être plus la cause de tant de malheurs , si le Courier n'eût ajoûté ensuite , que son Maître luy avoit donné charge de m'assurer qu'il n'y avoit rien à craindre , parce que la fournaise de sa poitrine avoit desséché ce deluge. Enfin vous pouvez conjecturer que le Royaume des Amans doit être bien aquatique , puis qu'entr'eux ce n'est pleurer qu'à demi , quand il ne sort de dessous leurs paupieres , que des ruisseaux , des fontaines , & des torrens.

J'étois fort en peine de quelle maniere je me sauverois de toutes ces eaux qui m'alloient gagner : mais un de mes Amans qu'on appelloit le Jaloux , me conseilla de m'arracher le cœur , & puis , que je m'embarquasse dedans ; qu'au reste je ne devois pas apprehender de n'y pouvoir tenir , puisqu'il y en tenoit tant d'autres ; ny d'aller à fond , parce qu'il étoit trop léger ; que tout ce que j'aurois à craindre , seroit l'embrasement , d'autant que la matiere d'un tel Vaisseau étoit fort sujette au feu : Que je partisse donc sur la mer de ses larmes , que le bandeau de son amour me serviroit de voile , & que le vent favorable de ses soupirs , malgré la tempête de ses rivaux , me pousseroit à bon port.

Je fus long-temps à rêver comment je pourrois mettre cette entreprise à execu-

tion. La timidité naturelle à mon sexe m'empêchoit de l'oser : mais enfin l'opinion que j'eus que si la chose n'étoit possible , un homme ne seroit pas si fou de la conseiller , & encore moins un Amoureux à son Amante , me donna de la hardiesse.

J'empoignai un couteau , me fendis la poitrine : déjà même avec mes deux mains je fouillois dans la playe , & d'un regard intrépide je choisissois mon cœur pour l'arracher , quand un jeune homme qui m'aimoit , survint. Il m'ôta le fer malgré moy , & puis me demanda le motif de cette action qu'il appelloit desesperée. Je luy en fis le conte ; mais je restai bien surprise , quand un quart-d'heure après , je sçus qu'il avoit deféré le Jaloux en Justice. Les Magistrats néanmoins qui peut-être craignirent de donner trop à l'exemple , ou à la nouveauté de l'accident , envoyèrent cette cause au Parlement du Royaume des Justes. Là il fut condamné outre le bannissement perpetuel , d'aller finir ses jours en qualité d'esclave , sur les Terres de la Republique de Verité ; avec défenses à tous ceux qui descendront de luy auparavant la quatrième generation , de remettre le pied dans la Province des Amans ; même il luy fut enjoint de n'user jamais d'hyperbole , sur peine de la vie.

Je conçus depuis ce temps-là beaucoup d'affection pour le jeune homme qui m'avoit conservée ; & soit à cause de ce bon

310 ETAT ET EMPIRE

office, soit à cause de la passion avec laquelle il m'a servie, je ne le refusai point, son novitiat & le mien étant achevez, quand il me demanda pour être l'une de ses Femmes.

Nous avons toujours bien vécu ensemble, & nous vivrions bien encore, sans qu'il a tué, comme je vous ai dit, un de mes enfans par deux fois, dont je m'en vas implorer vengeance au Royaume des Philosophes.

Nous étions Campanella & moy fort étonnez du grand silence de cet homme; c'est pourquoy je tâchai de le consoler, jugeant bien qu'une si profonde taciturnité étoit fille d'une douleur tres-profonde: mais sa Femme m'en empêcha. Ce n'est pas, dit-elle, l'excès de sa tristesse qui luy ferme la bouche, ce sont nos Loix qui defendent à tout criminel cité en Justice de parler que devant les Juges.

Pendant cet entretien, l'Oiseau avançoit toujours pais, comme je fus tout étonné que j'entendis Campanella d'un visage plein de joye & de transport s'écrier: Soyez le tres-bien venu, le plus cher de tous mes Amis: Allons, Messieurs, allons, continua ce bon homme, au devant de Monsieur Descartes; descendons, le voila qui arrive, il n'est qu'à trois lieues d'icy. Pour moy, je demeurai fort surpris de cette faillie; car je ne pouvois comprendre comment il avoit pû sçavoir l'arrivée d'une personne de qui nous n'avions point reçu de nouvelle. Assurément, luy

dis-je, vous venez de le voir en songe. Si vous appelez songe, dit-il, ce que votre ame peut voir avec autant de certitude, que vos yeux le jour quand il luit, je le confesse. Mais, m'écriai-je, n'est-ce pas une rêverie, de croire que M. Descartes que vous n'avez point vû depuis votre sortie du Monde de la Terre, est à trois lieuës d'icy, parce que vous vous l'êtes imaginé ?

Je proférois la dernière syllabe, quand nous vîmes arriver Descartes. Aussi-tôt Campanella courut l'embrasser : Ils se parlerent long-temps ; mais je ne pûs être attentif à ce qu'ils se dirent reciproquement d'obligeant, tant je brûlois d'apprendre de Campanella son secret pour deviner. Ce Philosophe qui lut ma passion sur mon visage, en fit le conte à son Amy, & le pria de trouver bon qu'il me contentât. M. Descartes riposta d'un souris, & mon sçavant Precepteur discourut de cette sorte. Il s'exhale de tous les corps des especes, c'est à dire des images corporelles qui voltigent en l'air. Or ces images corporelles qui voltigent en l'air, conservent toujours malgré leur agitation, la figure, la couleur, & toutes les autres proportions de l'objet dont elles parlent : mais comme elles sont tres-subtiles & tres-déliées, elles passent à travers nos organes sans y causer aucune sensation : elles vont jusqu'à l'ame, où elles s'impriment à cause de la délicatesse de sa substance, & luy font ainsi voir des choses tres-éloignées

312 EMPIRE DU SOLEIL.

que les sens ne peuvent apercevoir : ce qui arrive ici ordinairement, où l'esprit n'est point engagé dans un corps formé de matiere grossiere comme dans ton Monde. Nous te dirons comment cela se fait , lors que nous aurons eu le loisir de satisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir ; car assurément tu merites bien qu'on ait pour toy la derniere complaisance.



LES



LES NOUVELLES
 ŒUVRES
 DE MONSIEUR
 DE CYRANO
 BERGERAC.

A MONSIEUR***

*Sur le faux bruit qui courut de la mort d'un
 grand Guerrier.*



MONSIEUR,

Et puis, tous les Royaumes ont des intelligences qui les gouvernent Non, non, le hazard joue nos entreprises, le sort entraîne aveuglément tout ce qui vit sous les Etoiles; & les Monarques qui comptent leurs Esclaves, en comptant leurs

Tome II.

D d

314 NOUVELLES OEUVRES

Sujets, sont eux-mêmes les plus gourmandez Esclaves de la fortune. Donc ce grand Guerrier, de qui les victoires ont marché plus vite que les desseins ; qui en un même jour a fait croître les Lys sur le Rhin & sur le Danube ; qui dans les combats tenoit à sa solde la Parque des Allemands ; & qui sentant perduë à son épée la liberté du Genre Humain, en a pû dedaigner la cōquête ; auroit été la victime d'un grain de plomp, échapé des mains d'un Soldat si timide, que l'amorce peut-être l'a fait tressaillir en le tirant ? Donc tant d'Astres qui se nourrissent de feu pour venger les Bourbons, n'auroient pas fait de ce jour-là, celui de la fin du Monde ? Non, Monsieur, dis-je encore un coup, la Nature agonisante nous l'eût fait ou voir, ou sentir : C'est un Soleil qui ne peut éclipser qu'aux yeux de toute la terre ; car qu'il ait reçu, comme recitent les envieux du nom François, une playe entre les deux aines, je ne puis croire que les Parques, qui sont filles vierges, ayent osé prendre un jeune homme aux parties honteuses. Mais j'ay tort de l'appeller homme, c'est notre Alcide, comme aux Grecs le fameux Hercule. N'a-t-il pas dompté les Monstres aussi-bien que cet antique demi-Dieu ? Encore l'année passée il défit un Aigle à deux têtes ; & l'Univers entier surpris extractivement de la témérité prudente d'un si vieil Enfant, se plaignoit déjà que la Nature manquoit de promesse aux Nations, permettant qu'on vit le So-

DE CYRANO BERGERAC. 315

leil se lever en Occident. Ainsi nous pouvons protester, sans mensonge, que s'il n'est plus homme depuis un jour, il est Dieu depuis vingt-quatre heures; quoyque ce soit une pauvre consolation, de dire qu'il soit allé prendre place auprès d'Hercule, d'Achille, ou de Cesar. Helas! nous avons plus besoin de Héros que de Dieux; les Dieux ne s'étudient qu'à persecuter la conscience de nos Héros, & nos Héros à sauver les Dieux de la moquerie des Sçavans. Admirez un peu cependant la malicieuse injustice du Ciel. Ce Phénix des Batailles étoit allé foijetter le Lion d'Ibere, pour avoir autrefois trempé sur nos Fleurs, à la tête de quatre mille Gentilshommes; faire en dépit des hyperboles Castillanes, confesser à toute l'Europe, qu'il vaut mieux mener des Lions armez, que de porter des armes Lionnées. Lorsque le Démon d'Espagne au garant des prémices qu'il nous donne, que si cet autre Démon continuoit, il feroit vomir au Roy de Castille tout ce qu'il avoit mal avalé chez nous, il l'alloit bien-tôt reduire à se faire Moine ou Gentilhomme Verrier: Il vint se mêler furieusement, comme les Sorciers font à la foudre, à la balle homicide qui le frapa. C'est en vain petit Démon, que tu prétens échaper à la domination du grand Pan; il est d'un étage où ta tête fait son marchepied, & d'une Race qui tant de fois a fait rougir sur nos frontieres les bazanez Rodomons, que le sang à force de

leur monter souvent au visage, leur a tout fait noircir le teint. Déjà par le bras du fils, & la tête du Pere, le Portugal est échoiié, le Roussillon englouti, la Catalogne arrachée, la Navarre recouffée, la Galice mâchonnée, l'Arragon égratigné, les Indes disparuës, la Flandre à l'agonie: Enfin la gangrene des Armes Françoises a tant rongé leur Ecuffon, qu'il ne leur restera bien-tôt que l'Ecu, j'entens la Castille seule; si ce n'est que ce genereux Capitaine laisse encore la Grenade, pour subvenir aux maux de cœur que leur doit vray-semblablement engendrer une si longue maladie. Pardonnez-moy, Monsieur, si je me suis si fort éloigné des legitimes mesures d'une Lettre. Je louois cet Invincible; on a de la peine à se lever, quand on est couché dessus des fleurs; & d'ailleurs, je pleurois sa mort: Il est malaisé de se plaindre quand on a tout perdu. En verité, ce desastre a si bien desordonné l'harmonie de mon temperament, que je meurs aujourd'huy de ce qui me faisoit vivre hier: Je vais tomber malade, si l'on ne me donne du poison: Ouy, Monsieur, si vous ne m'envoyez tout-à-l'heure assûrer que le voyage de ce vaillant Homme en l'autre monde, est aussi faux que celui de Mahomet en Paradis, je m'en vais prophaner un Temple, trahir mon amy, violer ma sœur, étrangler mon pere; & même, ce qui ne tombera jamais en aucune pensée, je m'en vais n'être plus, Monsieur, Votre Serviteur,

LETTRE D'AMOUR.

MADAME,

Le souvenir que j'ay de vous, au lieu de vous réjouir, devoit vous faire pitié. Imaginez-vous un feu composé de glace embrasée, qui brûle à force de trembler; que la douleur fait treffaillir de joye, & qui craint autant que la mort la guerison de ses blessures: Voila ce que je suis lors que parle à vous. Je m'enquête aux plus habiles de ma connoissance, d'où vient cette maladie; ils disent que c'est Amour; mais je ne le puis croire, à cause que ceux de mon âge ne sont gueres travaillez de cette infirmité. Ils répondent que l'Amour est un enfant, & qu'il s'arrête à ses pareils; qu'il est mal-aisé à des enfans de se jouer long-temps avec du feu sans se brûler, & que leur poitrine est plus tendre que non pas celle des hommes. O Dieux! s'il est vray, que deviendray-je? Je n'ay point d'experience, je hais les remedes, j'aime la main qui me frape, & enfin je suis attaqué d'un mal où je ne puis appeller le Medecin, qu'on ne se moque de moy. Encore si vous n'aviez mon cœur, j'aurois le cœur de me defendre; mais j'ay fait par ce present, que je n'oserois pas même me fier à vous, à cause que vous avez le cœur double. Songez

D d 3

318 NOUVELLES OEUVRÉS

donc à me donner le vôtre ; car je suis d'une profession à être montré au doigt , si l'on vient à sçavoir que je n'ay point de cœur ; & puis , voudriez - vous avoüer une personne sans cœur pour votre passionné Serviteur »

AUTRE.

M

Je ne te vois qu'à demi , parce que je t'aime trop ; & tu penses me voir trop , parce que tu ne m'aimes qu'à demi. Viens chez moy tout à l'heure , si tu veux convaincre de mensonge l'apprehension que j'ay de ne te voir jamais. Il y a déjà un jour que nous ne nous sommes vus. Un jour , bons Dieux ! Ah ! je ne le veux pas croire , ou bien il faut me résoudre à mourir. Penses-tu donc m'avoir laissé dans le cœur ton image assez achevée , pour se reposer sur elle de tout ce qu'elle me doit promettre de ta part ? Il est vray qu'elle y est peinte fort bien : mais je n'oserois la présenter à mes yeux , parce que je m'imagine qu'il la faudroit tirer de mon cœur , & ie ne sçay si je l'y pourrois remettre sans toy. Je voy bien maintenant que je ne suis pas un Soleil , comme tu m'as tres - souvent appellé ; car les Cadrans ne s'accordent pas au compte que je fais des heures ; j'en compte plus de

mille depuis ta cruelle absence de chez nous. Cependant tu ne regardes l'Horloge que pour y apprendre l'heure de ton dîner, sans te soucier si celle que tu souhaites ne sera point peut-être ma dernière; ou quand tu viendras faire de belles excuses, si tu me trouveras en vie pour les écouter.

A U T R E.

Pour Saucidas, contre un Partisan qui avoit refusé de luy prêter de l'argent.

MONSIEUR,

Vous me le deviez, l'argent que je vous demandois; car ne pensez pas, qu'à moins de quarante pistoles, j'eusse voulu salir ma réputation, en prostituant ma compagnie à vos promenades; & que je me fusse tant de fois donné la peine de protester contre ma conscience, que vous étiez le plus honneste homme du monde. Enfin je n'eusse pas risqué sans cela, comme j'ay fait, les avives, ou le farcin: Je voy bien maintenant que le symptome de toutes les fièvres n'est pas semblable, puis que devant ni après celle de Saint Mathurin, on ne baille pas: Mais ce que je trouve le plus pernicieux en vos émotions, c'est que pour un homme qui n'est pas fort en garde, vous êtes un peu

trop bilieux. Si le jour que je reçus votre Lettre, je n'eusse pris de la Rubarbe, possible aurois-je fait ma plume d'un bâton ; mais la République est trop intéressée à votre conservation, car on ne scauroit vous entamer, sans répandre le sang du Peuple, dont vous êtes plein. Observez toutefois dorénavant un procédé moins furieux : Je me figurois jadis, parce que votre pere & vous, aviez fait dégénérer la chaudépisse de nos bourses en gonorrhée) que chaque coffre de votre maison fût un apothème d'or ; mais je connois aujourd'huy, que de vos pièces, la plus pesante est votre tête. Volez donc mieux désormais, si vous me croyez ; car si vous ne prenez l'effor un peu plus haut, vous courez hazard d'être arrêté à quatre pieds de terre ; & à votre physionomie, je connois que la filasse est plus antipatique à votre temperament que l'arsenic. Si donc vous avez peur d'être léger, évitez au moins de vous faire peser en Greve : C'est l'avis seul que peut donner à vos maux de rate, Votre Medecin.



A U T R E.

Regret d'un éloignement.

M A D A M E ,

Dois-je pleurer , dois-je écrire , dois-je mourir ? Il vaut mieux que j'écrive , mon cornet me prêtera plus d'encre , que mes yeux ne me fourniront de larmes ; & quand je penserois guerir de la tristesse de votre absence par ma mort , ce ne seroit pas me rapprocher de vous , puisque Paris est plus près de Saumur , que Saumur des Champs Elisées. Mais que vous écrirai-je , bons Dieux ? Rien , sinon que j'espère bien-tôt faire voyage pour le Poitou , ou pour l'Enfer ; que je vous prie de consoler mes Amis de la perte qu'ils font , à cause de vous ; & que si vous souhaitez me mander quelque chose , vous adressez vos Lettres au Cimetiere de S. Jacques ; c'est là que votre Messager aura de mes nouvelles : Le Fossoyeur , ou mon Epitaphe luy apprendront mon logis , & luy feront lire , que ne sçachant où vous rencontrer en ce monde , je suis parti pour l'autre , étant bien assuré que vous y viendrez. Ce ne sera pas peu de consolation , quand vous trouverez pour vous garantir des insolences du Diable , ce Diable , Madame ,

Votre Serviteur , D. B.

LETTRE D'AMOUR.

MADAME,

Bien loin d'avoir perdu le cœur en vous voyant , comme prêchent les Passionnez du Siecle , je me trouve depuis ce jour-là beaucoup plus honnête homme : Mais comment aussi l'aurois-je perdu ? Que comme s'il eût apprehendé de n'être pas assez d'un pour tous vos coups , je le sentis palpiter à cet abord en tous mes artères , & c'étoit ce petit jaloux qui se reproduisoit indivisiblement en chaque atôme de ma chair , afin qu'occupant tout seul mon corps tout entier , rien que luy ne participât à l'honneur d'être blessé de vous. Je ne dirai point non plus , comme le vulgaire , de même que si vous étiez un Basilic , que ce furent vos yeux qui me firent mourir : Comme toutes vos armes ne sortirent pas de votre vûe , toutes vos armes n'entrèrent pas par la mienne. Quand votre bouche me charmoit , c'étoit mon oreille qui m'en apportoit le poison : Quand j'étois excité par l'aimable douceur de votre peau bien unie , c'étoit sur la déposition de mes mains , que je me condamnois au feu : Votre beauté même ne faisoit pas grand effort contre moy , parce que votre visage qui fut jadis son Trône , étoit alors son cimetiere ; &

DE CYRANO BERGERAC. 323

tant de petits trous qu'on y discerne, me sembloient être les fosses où la verole avoit mis vos attraits en sepulture. Cependant la franchise pour qui Rome autrefois a risqué l'Empire du Monde, cette divine liberté, vous me l'avez ravie, & rien de ce qui chez l'ame se glisse par le sens n'en a fait la conquête: votre esprit seul meritoit cette gloire; sa vivacité, sa douceur, son courage, valoient bien que je me donnasse à de si beaux fers. Je ne croy pas pourtant que vous soyez un Ange, car vous êtes palpable; je n'ai garde aussi de penser que vous soyez comme moy, puisque vous êtes insensible: Cela me fait imaginer que vous êtes quelque chose au milieu du raisonnable & de l'intelligible; j'aurois dit même que vous tenez de la nature humaine & divine, si de tous les attributs qui sont nécessaires à la perfection du premier être, & qui vous sont essentiels, celui de misericordieuse ne vous manquoit. Ouy, si l'on peut imaginer en une Divinité quelque défaut, je vous accuse de celuy-là. Ce jour même que vous me blessâtes, vous me promîtes l'appareil dans trois autres, outre que c'eût été donner remede trop tard à un mal qui gagne le cœur: encore n'y vinstes-vous pas, mais vous fistes bien; car on doit se tenir caché quand on a tué un homme: sortez toutefois sans rien craindre, sortez, c'est une loy pour le vulgaire, qui ne vous regarde point; Il seroit fort nouveau qu'on recherchât un Tyran

324 NOUVELLES OEUVRES

de la mort de son Esclave. Vous vous étonnez possible, que moy-même j'escri-me : je le fais pourtant sans miracle ; mais aussi l'homme a deux trépas à souffrir sur la terre, celui d'Amour & celui de Nature. Je puis donc croire que quand je commençai de vous aimer, je commençai de mourir, puisque la mort est définie la separation de l'esprit & du corps, & que je perdis l'esprit au moment que je vous aimai ; mais quand avec la peine d'amour j'aurai encore subi celle où la condition d'Animal nous astraint (quoy que je ne sente plus les douleurs de la première) je ne laisserai pas de m'en souvenir éternellement là-bas ; & si on differe de qualitez en l'autre monde, comme en celui-cy ; vous serez toujours ma Souveraine ; & moy (fût-ce entre les flâmes qui devoreroient ma substance,) je serai toujours,

Votre Serviteur tres-ardent.

A U T R E.

MADAME,

Le mal que je souffre pour vous n'est point la mort assurément, & toutefois je me meurs depuis que je vous ai vûë. Je brûle, je tremble, mon poux est déreglé ; c'est donc la fièvre. Hélas ! ce ne l'est

DE CYRANO BERGERAC. 325

point, car on la définit, une disproportion querelleuse des qualitez de l'animal ; & c'est la parfaite harmonie de nos temperamens qui m'a rendu malade. Quand je vous apperçus, il me sembla trouver ce beau, à la recherche duquel la Nature poussa tous les hommes. Quand vous parlâtes, je m'écriai : Voila ce que j'ai voulu dire tant de fois. Mon cœur souffloit dans mes entrailles, frappoit contre les murs de sa prison, & maudissoit le Ciel, qui luy donnant l'envie & les moyens de reconnoître sa moitié, lui refusoit le pouvoir de la joindre après l'avoir trouvée : Cependant il s'est dépité de telle sorte, ce petit Souverain, de n'être pas absolu dans son Empire, qu'il me refuse ses fonctions ; Il ne prend rien de mon foye, qui ne soit combustible ; il arrête le mouvement de mes poulmons, de peur d'en être rafraîchi ; Par-tout il envoie du fiel ; & si je dure encore trois jours en cet état, on verra peut-être mon corps s'allumer au milieu des rues. Je suis déjà si sec, que la moindre étincelle qui me touchera, c'est fait de moy. Prévenez cet accident, Madame ; Venez à lui, puisqu'il ne peut aller à vous. Helas ! c'est un teméraire, c'est un Samson, qui ne se souciera pas de mourir étouffé sous les ruines de son Palais, pourvû qu'il accable en tombant ceux qui l'empêchent de vous embrasser. Songez que la Nature vous ayant fait capable de me blesser, vous a lié une jambe, de peur que vous ne puissiez emporter en fuyant le remède que

326 NOUVELLES OEUVRES

vous me devez ; & ces blessures ne sont point imaginaires : car enseignez-moy, je vous prie , un endroit de votre corps où je puisse attacher ma vûë , dont il ne soit sorti une flèche invisible qui m'a frappé ? Ya-t-il sur vous un atôme de chair , qui ne soit coupable de ma mort ? Autant de fois que je le trouve beau , vous me semblez un agreable Herisson, qui ne souffrez jamais qu'on se détache d'une épine , que pour faire tomber sur d'autres. Votre front me flate , vos yeux me promettent, votre bouche me rit ; mais il survient à la traverse ma mauvaise fortune , qui me défend d'esperer. Opprimez , pour l'amour de moy, cette barbare ; ne souffrez pas qu'une aveugle malicieuse triomphe de votre bonté. Votre visage me dit, Ouy ; cette-cruelle me dit , Non ; Vous feroit-elle mentir , la maraude ? Elle ne scauroit, ou bien vous le voudrez. Ah ! qu'elle seroit bravée , & que je serois heureux , si ce bien , qu'une personne disgraciée de la Nature ne scauroit esperer que du caprice de cette fole , je le recevois de votre propre main ! car j'aimerois bien mieux vous être obligé, qu'à mon ennemie. Je suis cependant entre les deux , occupé à regarder , tantôt vous , tantôt elle , & je demande en pleurant , qui me fera meilleur visage. Je l'espere de vous ; & qui m'en demanderoit la raison, je ne sçai , sinon que vous êtes belle. Je l'attens d'elle, à cause qu'elle ne peut se reconcilier avec moy, sinon par un plaisir dont la grandeur

DE CYRANO BERGERAC. 327

soit proportionnée à la grandeur des dé-
plaisirs qu'elle m'a faits. O Dieux ! que
notre bien est mal assuré , lorsqu'il est en-
tre les mains d'un jeune Fille & de la For-
tune ! Mais si l'un & l'autre negligent de
me guerir , j'aurai recours au Medecin de
tous les grands maux ; C'est la Mort. Ouy-
je mourrai ; possible qu'alors mon desa-
stre vous attendrira , que vous resisterez
plus douloureusement aux traits de la
mort que de l'amour ; & qu'un jour , quand
on demandera qui j'étois , vous ajoûterez
aux larmes que l'humanité forcera vos
yeux de donner , un petit soulevement
d'estomach aux mânes d'une personne qui
vous a tant aimé. Ah ! si ce bonheur ac-
compagne mes cendres , que les pierres
de mon tombeau seront legeres dessus el-
les ! qu'elles attendront bien paisiblement
le dernier jour du monde ! qu'elles se le-
veront de bon cœur pour aller au Tribu-
nrl rendre compte de ma vie ! J'irai tou-
tefois , je me plaindrai de votre barbarie ,
je demanderai à Dieu qu'il m'en fasse ju-
stice , il vous condamnera de brûler sous
la terre , car j'ay brûlé dessus. Prevenez par
là cependant , Madame , un si rigoureux
Arrest. Brûlons d'amour , cette flâme est si
douce , personne n'en est jamais mort ;
l'aimez-vous mieux par la main d'un au-
tre que par moy , qui n'ay garde de vous
faire du mal , puisque je suis ,

Votre Serviteur , D. C.

A U T R E.

*Reproche à une Cruelle.***M** A D E M O I S E L L E ,

Je vous écris avec du sang, barbare, afin que vous baigniez vos yeux dedans la source de ma vie. Que ne pouvez-vous le boire en le regardant ! J'aurois plus obtenu de votre cruauté en une heure, que je n'ay fait en dix ans de votre affection ; puisque par elle je verrois unir mon ame à la vôtre. Figurez-vous donc, non-seulement mes idées peintes avec mon sang, mais mon sang comme il fumoit dans mes veines, encore imprimé des idées qu'il a reçues de la douleur. Ouy, je sentois en vous écrivant, mon cœur distiler par ma plume ; car au défaut des larmes, que mes infortunes ont épuisées, je n'ay trouvé chez moy que cet Esclave qui vous pût entretenir. Le Soleil plus bilieux que vous, est pourtant plus pitoyable : Il ne consume aucune chose, tant qu'il y trouve une larme ; mais vous êtes sans doute un Soleil heterolite ; & ce qui me le fait croire, c'est que celuy de là-haut ne loge qu'un mois dans une maison, & votre Hôte se plaint qu'il y en a trois que vous êtes au Gemini ; c'est peut-être la raison qui m'a si long-temps empêché de vous voir, ou
bien

bien pour passer des superstitions de jadis à celles d'apresent, & m'accommoder aux bruits qui courent de votre conversion. Je ne puis maintenant vous voir, à cause que les Saints sont cachez en Carême: Ma foy pourtant faites arriver Pâques avant la Semaine Sainte, ou bien je suis, Mademoiselle,

Votre Serviteur.

A U T R E.

MADAME,

Vous sçavez que je n'avois encore aucune connoissance des fers où le Ciel m'avoit condamné, lorsqu'à la pêche je vous vis la première fois. Certes le hazard eût été bien grand, que si proche des filets je n'eusse pas été pris; & quand j'eusse même échappé les filets, votre charmante Lettre m'a fait assez connoître que je ne me fusse pas sauvé de vos lignes; elles me presentoient autant d'hameçons que de paroles, & chaque parole n'étoit composée de plusieurs Caracteres que pour m'enforcer. Je reçus cette belle Missive avec des respects dont je ferois l'expression en disant que je l'adore, si j'étois capable d'adorer quelqu'autre chose que vous. Je la baisai au moins, & je m'imaginai en la baisant, baiser votre esprit même, duquel elle étoit l'ouvrage. Mes yeux pe-

330 NOUVELLES OEUVRES

noient plaisir à refaire nuisiblement les mêmes Lettres que votre plume avoit marquées ; insolens de leur fortune , ils attiroient chez eux toute mon ame, & par de beaux regards s'attachoient à ce beau érayon de la vôtre, pour s'unir à leur idole ; mais se sentans emprisonnez, ils pleuroient , afin que ces larmes, comme d'autres petits yeux qu'ils envoient à leur place , s'esquivaissent à la file , puisqu'ils ne pouvoient sortir en corps : Vous fussiez-vous imaginée qu'une feuille de papier eût fait un si grand feu ? Il ne s'éteindra jamais pourtant, que le jour ne soit éteint pour moy. Si mon esprit & ma passion se partagent en deux soupirs ; quand je mourrai , celui de mon amour partira le dernier. Je conjurerai, à l'agonie, le plus fidele de mes Amis , de me reciter cette chere Lettre ; & lorsqu'en lisant il sera parvenu à l'endroit où vous protestez d'être je m'écrierai jusqu'à la mort : Cela n'est pas possible , Madame , car moy-même j'ai toujours été,

Votre Esclave,

A U T R E.

Sur le Blocus d'une Ville.

MONSIEUR,

:Le Blocus de notre Ville est si étroit, que

le passage n'y est ouvert qu'aux Gardes seulement. Le menu Peuple qui vit encore, quoy qu'on l'ait déjà mangé depuis long-temps, n'a plus lieu de faire entendre ses plaintes, puisqu'on a mis entre deux l'Allemagne & la Pologne. Nous sommes la proye de ces Nations barbares; & sans doute on les employe, afin que nous ôtant le moyen de nous faire entendre, nous ne puissions émouvoir leur compassion. Nous n'avons pas lieu toutefois de nous plaindre, puisque nous sommes en un autre Ciel, car on n'y boit ni on n'y mange, on veut que nous emportions le Paradis par famine; & de peur que nous ne prenions même quelque nourriture par les oreilles, on nous défend jusqu'aux paroles grasses; les mal-avisez qu'ils sont, ne prévoyant pas qu'en nous demeurant dans le corps, elles nous pourroient faire vivre. O qu'il est fâcheux de jeûner! chose sans doute que vous n'avez jamais connue, puisque vous êtes si gras. Le Carême est un rude supplice, & particulièrement lorsqu'il cesse d'être volontaire; car vous sçavez que le siege de notre Ville en est un que l'on ne peut rompre: Nous n'avons plus rien de gras; & si nous étions en Automne, je vous pourrois bien dire ce qu'on disoit de cet Empereur: Il n'y a pas même une mouche.



ENTRETIENS POINTUS.

P R E F A C E.

LA Pointe n'est pas d'accord avec la raison, c'est l'agréable jeu de l'esprit, & merveilleux en ce point, qu'il réduit toutes choses sur le pied nécessaire à ses agrémens, sans avoir égard à leur propre substance. S'il faut que pour la Pointe l'on fasse d'une belle chose une laide, cette étrange & prompte métamorphose se peut faire sans scrupule, & toujours on a bien fait pour un qu'on ait bien dit; on ne pese pas les choses; pour un qu'elles brillent il n'importe; & s'il s'y trouve d'ailleurs quelques défauts, ils sont purifiés par le feu qui les accompagne. C'est pourquoy, Lecteur, ne blâme point ces contrariétés & faussetez manifestes qui se trouveront par fois en ces Entretiens, on n'a voulu que se divertir; & tant de beaux Esprits qui tiennent icy leur rang, se traitans icy par fois les uns les autres, & souvent eux-mêmes, de stupides & d'insensés, témoignent assez qu'ils ne

veulent pas être crûs ; mais seulement admirer, & que ce plaisir est leur seul objet. Sny donc leurs intentions, mon cher Lecteur, & sans épilucher les choses, prens part à leurs Divertissemens, qui te seront agreables ou dégoûtans, selon que tu leur seras semblable ou dissemblable. Au reste j'ay déguisé leurs noms, afin que la liberté qu'ils se sont donnée ne leur puisse être nuisible, & que sous le masque se joüant de tous également, ils puissent descendre du Theatre parmi le Peuple, sans courir les dangers où les pourroit mettre les ressentimens d'un brutal.

I.

TIrmandre parlant d'une Arcade que l'on vouloit élever à un troisieme étage pour joindre deux bâtimens opposez, fut averti par Socrate, que c'étoit des desseins en l'air.

II.

Le même Socrate dit fort bien sur la mort inopinée d'un jeune homme, qui tombant de foiblesse, étoit tombé sur la pointe d'un couteau qu'il tenoit en main; qu'il mouroit desesperé, puisqu'il se tuoit luy-même; & partant qu'il ne falloit s'étonner de sa mort, toutes actions de desespoir étant actions de foiblesse.

III.

Platon prenant un siege, comme en voulant exiger par force de Simarandre ce

334 NOUVELLES OEUVRES

qu'il luy demandoit , fut sollicité par Socrate de s'en servir plutôt comme d'un placet pour le fléchir.

IV.

Socrate parlant d'un Amoureux tranfi , qui pour coucher avec une jeune fille avoit veillé en vain toute une nuit, & baillait le lendemain avec assoupissement; dit qu'il en viendroit à bout, puisqu'il s'avoit de bailler.

V.

D'un autre qui sortant du grand chemin pavé , après avoir long-temps exercé son esprit , s'étonnoit de sa vivacité ; il luy en découvrit la raison , alleguant que son esprit s'étoit éguisé sur les grés.

VI.

Le même assura contre Epaminondas , qui tenoit le Capuchon des Capucins pour une bonne pointe, que c'en étoit une tres-pauvre.

VII.

Et sollicité de payer un obligé Amy de plusieurs pointes, il refusa de le faire , de peur qu'il ne s'en piquât.

VIII.

Le Frere aîné de Socrate ne rencontra pas moins bien, lorsque parlant d'une personne avancée par une Dame stupide & lubrique, il assura qu'il devoit encore aller plus loin, étant monté sur une si bonne bête.

IX.

Cette pointe fut suivie d'une autre que fit Socrate , lorsque rendant raison de l'a-

DE CYRANO BERGERAC. 335

mour que les Dames ont pour les Bêtes , au préjudice des gens d'esprit ; il dit que les Chevaux étoient de plus grand travail que les Hommes.

X.

Epaminondas disoit d'un Fripon d'Ecolier qui vouloit excroquer son Maître à écrire, & se vantoit d'avoir du papier tres-fin ; qu'il avoit raison, puisque son papier devoit attraper l'Ecrivain.

XI.

Phocion jeune Frere de Socrate, parlant d'un autre qui mangeoit par les ruës continuellement ; il dit que c'étoit dîner en Ville.

XII.

Et Socrate sur quelques discours avancez ensuite , s'étonna de ce que les Chrétiens étoient si faciles à corrompre , vu qu'ils étoient salez dès leur naissance.

XIII.

Et poursuivit sa Pointe contre un Sor bien reblanchi & magnifique du tout en Canons , disant qu'il vouloit prendre les Hommes comme les Loups , c'est à dire dans les toilles.

XIV.

Philogias parlant d'un Homme vêtu de vert , l'appelloit Vert-Galand.

XV.

Socrate dans le même Entretien , ayant bu un grand verre d'eau pour se refaire , dit qu'il s'étoit r'habillé avec une piece de verrerie.

XVI.

Et voyant un Cheval qui courant la bague fiantoit dans sa carrière, dit qu'il chioit sur le métier.

XVII.

Pareillement de Monsieur l'Enfant mal peint & sans bordure; il dit que c'étoit l'Enfant gâté & débordé.

XVIII.

D'un autre qui marchoit beaucoup, bien qu'il eût un trou à la tête; il dit qu'il couroit les ruës, comme ayant la tête fêlée.

XIX.

Il assuroit aussi d'une Femme parée de fleurs, qu'elle avoit ses fleurs.

XX.

Et qu'il faisoit bon offenser le Pape, vu qu'il avoit beaucoup d'indulgence.

XXI.

Et parlant d'une Montre qu'on avoit volée & qui ne pouvoit être retrouvée; il dit qu'elle ne reviendrait pas, étant assurément fort mal montée.



FRAG-

FRAGMENT
DE PHYSIQUE,
O U
LA SCIENCE
DES
CHOSSES NATURELLES.

PAR M. DE CYRANO BERGERAC.

Tome II

FF

THE
COMMISSION
OF
THE
REVENUE
AND
LANDS
DEPARTMENT
OF
INDIA

11

1911



P R E F A C E.

LÉcteur, comme on étoit encore après, les épreuves des Etats du Soleil, un Génie obligéant, qui peut-être est celuy-là même avec lequel notre Auteur a tant eu de conversations dans ses voyages, a suscité une personne de qualité de nous donner ce commencement de Physique, que nous te présentons encore. Je ne doute point qu'il n'y ait de l'indiscretion de t'engager si souvent avec des Ouvrages qui ne sont pas achevez : mais d'un autre côté il y a de la justice de faire voir que le Sieur de Bergerac étoit Philosophe. Je n'aurois pas tant eu de peine à te le prouver ; & je t'aurois moins ennuyé dans la Préface que j'ay faite aux Etats du Soleil, si j'eusse vû ce petit Traité, qui seul a plus de force que tous les raisonnemens du monde. Pour peu que tu sois juste, tu me pardonneras une faute dont je me repens fort volontiers ; & pour peu que tu sois reconnoissant des divertissemens que sa belle humeur t'a donnez jusqu'à present, non-seulement tu n'auras point de peine à le voir aujourd'huy plus serieux qu'à l'ordinaire, puis qu'il y va de sa gloire ; mais tu ne n'accuseras point, quand tu le verras prendre congé de toy en même

Ff 2

340 NOUVELLES OEUVRES

temps qu'il entrera en matiere, & tu ne déchargeras ton chagrin que sur la mort qui nous l'a enlevé comme il commençoit à paroître. Il y a beaucoup de grands Auteurs que nous n'avons point, dont nous supportons la perte, & dont le nom nous seroit inconnu, sans le secours de ceux qui en ont écrit. Je mets le Sieur de Bergerac au nombre de ces malheureux, puis qu'étant privez de sa doctrine, nous pouvons dire que nous ne l'avons point : Car enfin bien loin de voir son nom dans les travaux d'un Philosophe, nous ne le voyons que dans ceux d'un Poëte & d'un Auteur Comique. Il est vray qu'il excelle en ce genre d'écrire, & qu'il n'est rien de si surprenant que de voir le feu de son esprit prendre l'essor dans des sujets de recreation ; temoin son Pedant Jouié, qui met à bout les plus sérieux ; & son Agrippine, qui a les sentimens d'une Romaine aussi fiere, & dont les termes sont aussi pbit peux qu'il en ait paru sur le Theatre. Mais tu n'as qu'à lire ce Fragment, pour juger de ce qu'il eût fait, s'il eût eu le temps de répandre ce beau feu tout entier dans des matieres plus riches & plus élevées.





IDE'E GENERALE de la Physique.

PREMIERE PARTIE.

L'Explication du nom de Physique, & le but qu'on s'y propose en y étudiant. Que nous l'acquerons à l'aide des facultez connoissantes qui sont en nous.

Examen de nos connoissances premieres & immediates, ou bien secondes & réfléchies.

Que les premieres connoissances ne sont autre chose que les sensations.

Qu'elles sont causées pour l'ordinaire (c'est à dire nos sensations) par les objets extérieurs, au moyen de quelque sorte de correspondance qu'ils ont avec les parties de notre corps.

Réflexion sur ce que ces sensations sont en nous, & qu'il se faut bien garder de les confondre avec leur cause qui est extérieure.

Induction du toucher, du goust & de l'odorat, par laquelle on découvre qu'en connoissant les qualitez tactiles, comme les saveurs, les odeurs, &c. nous ne connoissons que nos sensations.

Qu'il y a de la difficulté à concevoir la

même chose des sons, de la lumière & des couleurs.

Raison tirée des expériences convaincantes, par lesquelles l'entendement reconnoist que les sons, la lumière & les couleurs, sont aussi-bien que la douleur, l'odeur & la saveur, des sensations qui sont en nous les effets de quelque chose d'extérieur.

Conclusion générale, que horsmis nous-mêmes, nous ne connoissons rien sans raisonnement.

Doute si notre vie n'est pas un songe continu, entrecompé de plusieurs songes particuliers.

La solution de ce doute absolument parlant impossible, encore que nous ne puissions nous persuader d'estre toujours trompez.

Que la Foy dissipe entièrement ce doute.

Que sans elle nous n'aurions qu'une certitude morale qu'il y a quelque chose hors de nous.

Qu'il n'y a que l'ame qui puisse deviner quelles sont les choses extérieures.

La voye pour les connoistre est de faire certaines suppositions, & voir si elles s'accordent avec nos expériences.

Que d'une disconvenance manifeste, s'ensuit la fausseté absolue de notre supposition, & que de la convenance générale à toutes

des apparences, il ne s'ensuit que la simple
vray-semblance.

Que la Physique ne peut estre qu'une
Science conjecturale.

Que son incertitude est augmentée par
l'ignorance dans laquelle nous sommes des
secrets de Dieu.

Avis de peser la valeur des raisons, &
d'être juste imitateur de nos raisonnemens.

Vice des Pedans, d'expliquer une chose
obscuré par des moyens qu'on n'entend pas.

Avis second, de ne rien admettre sans ne-
cessité, & que c'est une licence d'expliquer
par le plus, ce qui se peut aussi-bien expli-
quer par le moins.

Etablissement de la matiere pour princi-
pe des choses sensibles.

Que la matiere n'est pas couleur, chaleur,
saveur, dureté, pesanteur, &c.

Que par la matiere nous ne connoissons
qu'une chose étendue.

Qu'il résulte de là l'impossibilité du vuide.

Ce que c'est que la rarefaction & la con-
densation.

Que le monde est indéfini.

Que le plomb ne contient pas plus de ma-
tiere, qu'une masse de cire égale en grosseur.

Qu'il ne peut y avoir qu'un seul Monde.

Les propriétés de la matiere, sont d'a-

844 NOUVELLES OEUVRES

voir des parties au moyen desquelles elle est divisible à l'infini.

Les propriétés des parties sont d'être figurées, & capables du mouvement & du repos.

Que la Geometrie enseigne les différentes divisions & les figures.

Du mouvement & du repos.

Que le mouvement dit rapport aux corps environnans, desquels le corps qu'on conçoit mobile se détache.

Que ce détachement est reciproque.

Quel motif on doit avoir pour nommer un corps mobile ou immobile.

Du ralentissement du mouvement.

De la composition du mouvement.

De la diversion du mouvement.

Des refractions.

L'ordre & la disposition des corps durs mis dans des liqueurs.

Que jusques-là sont expliqués en général les propriétés absolues de la matiere.

Que les autres propriétés disent rapport à nos organes.

Abregé de l'explication vulgaire des autres propriétés, supposant dans les sujets des accidens tout semblables aux sensations que que nous en avons.

Défaut & contradiction de cette explication.

DE CYRANO BERGERAC. 345

Que les accidens sont inutiles pour expliquer les apparences.

Qu'il est libre de supposer tout ce qu'on voudra dans les sujets, pourvu que par ces suppositions on rende raison de leurs apparences.

Quel doit être un corps, pour être dit dur.
Première connoissance de la terre.

Quel doit être un corps pour être dit liquide.

Première connoissance de l'eau, de l'air & du feu.

De la mollesse.

Que l'on appelle ordinairement humide, ce qui est pour le moins un peu liquide.

Qu'on nomme sec ce qui est dur, & quelquefois ce qui est liquide.

Solution du doute comment le Soleil, ou le feu durcissent la boüe, & amolissent la cire.

De la chaleur.

Continuation pour expliquer le feu.

De la chaleur du fumier, & de la chaux.

Pourquoy l'air poussé de nos poulmons, paroist tantôt chaud, tantôt froid.

Des saveurs.

De l'acre, de l'amer, du doux, & des principes de Chymie.

Des odeurs.

Des sons.

216 NOUVELLES OEUVRES

• *Etablissement d'une matiere autrement figurée que la terre, l'eau & l'air.*

• *De la lumiere en général.*

• *Explication de celle dont éclaire le bois pourri, les écailles, ou la peau fort lissée du poisson qui se corrompt, & les vers luisans.*

• *Des couleurs.*

• *Explication des miroirs.*

• *Qu'est-ce que diaphane & opaque.*

• *Du passage de la lumiere & des couleurs au travers des corps diaphanes, à cause des pertuis arrangez & figurez de certaine façon.*

• *Des miroirs ardents.*

• *Qu'on en taille de glace.*

• *Histoire de l'œil, & de ses parties.*

• *De l'apulsément de la lumiere & des couleurs, sur les parties de l'œil.*

• *Expériences confirmantes cette doctrine.*

• *Comment nous connoissons les objets, avec leur figure, leur ordre & leur situation.*

• *Pourquoy les lunettes plus épaisses au milieu qu'au bord, font voir les objets renversés.*

• *Conjecture pourquoy on ne voit pas l'objet renversé, puisque l'image qui s'en fait dans notre cerveau doit être renversée.*

• *Autre conjecture pourquoy nous ne voyons pas les objets doubles, s'imprimant de cha-*

DE CYRANO BERGERAC. 347

que objet une image dans chacun de nos yeux,
& pourquoy pourtant cela arrive quelque-
fois.

Explication de lunettes qui multiplient.

Pourquoy les lunettes plus épaisses au mi-
lieu qu'au bord, font voir plus gros ; & cel-
les qui sont plus minces au milieu qu'au bord,
font voir plus petit.

Pourquoy un tison allumé agité en rond,
fait voir un cercle de feu.

Des rayons qui paroissent autour d'une
chandelle en clignant les yeux.

*Explication de toutes les particularitez
de cette experience.*

Du brillement des Etoiles, & le moyen de
les appercevoir sans brillement.

Pourquoy les lunettes d'approche nous font
voir les Etoiles fixes d'autant plus petites qu'
elles grossissent l'apparence des autres objets.

Pourquoy une chandelle regardée au soir
de loin, nous paroît si grande.

Pourquoy la tête d'un canion mis fort
près de notre œil, nous paroît celle d'une fort
grosse épingle, & comme transparente.

De la distinction & de la netteté de la
vision.

Pourquoy l'on se peine à regarder de trop
près.

Pourquoy un pré tout vestu d'herbe verte,

348 NOUVELLES OEUVRÉS

où il n'y aura que bien peu de fleurettes blanches semées par ci par là, regardé de loin, paroît tout blanc.

De la distance.

De certains vices des yeux.

Du moyen de les corriger à l'aide de différentes lunettes.

DE LA PHYSIQUE.

SECONDE PARTIE.

De la Cosmographie.

DU nom de Cosmographie, & qu'est-ce qu'elle se propose à expliquer.

Qu'elle est née des observations, des suppositions & des réflexions physiques.

Prénotions Géométriques.

Observations générales qu'on peut faire en un jour.

Qu'on satisfait à ces observations en supposant que les parties du Ciel correspondent successivement sur différentes parties de la masse composée de la terre, de l'eau & de l'air.

Que le détachement de la masse élémentaire d'avec le reste du monde, est réciproque.

Qu'il n'y a que cette masse qu'on puisse concevoir distinctement se mouvoir.

Qu'on ne peut s'empêcher d'attribuer du mouvement à cette masse, quand on le luy veut nier.

Qu'encore qu'on fasse la masse élémentaire, la terre pourtant est absolument immobile.

Incommoditez qui suivent le mouvement qu'on attribue aux Cieux.

Que dans cette hypothese on n'a point encore connu qu'est-ce que pesanteur, ou cet effort que font les corps terrestres pour aller vers le centre de la terre, non plus que la cause du flux & reflux de la mer, ni des Comètes, & de leur mouvement.

La nécessité de la pesanteur, supposé que ce soit la masse élémentaire qui se meuve.

Que de cette supposition s'ensuivent les mêmes expériences sur la terre, que de son immobilité.

En quel sens le monde peut être appelé une Sphere.

Des points, lignes & cercles qu'on conçoit dans la Sphere du monde.

Comment il se faut figurer ces cercles si on suppose la masse élémentaire mobile.

Apparences du Soleil & des Etoiles fixes.

Hypothese particulière pour satisfaire à

350 NOUVELLES OEUVRES

ces apparences, tout le mouvement étant attribué aux Cieux.

Des jours & des nuits, & de leur différence en divers endroits de la terre.

Réflexion physique.

Hypothèse qui satisfait aux apparences du Soleil, après avoir supposé la masse élémentaire mobile.

Autre réflexion physique.

Comment le Soleil éclaire & échauffe.

Du temperament des Saisons.

La cause de l'apogée du Soleil, ou de la phélie de la terre

Observations particulieres des Etoiles fixes.

Hypothèse pour satisfaire à leurs apparences, faisant la masse élémentaire immobile.

Hypothèse pour la même fin, la supposant mobile.

Réflexion physique à propos de leur lumière.

Apparences de la Lune.

Explication de ses apparences, supposant la masse élémentaire immobile.

Réflexion physique.

La cause de ses apogées.

Des diverses faces de la Lune, de ses Eclipses, & de cette lumière débile qui pa-

DE CYRANO BERGERAC. 351

voit dans la partie qui n'est pas tournée vers le Soleil.

Explication des apparences de la Lune, supposant la masse élémentaire immobile.

Réflexion physique.

Du flux & reflux de la mer.

De l'heure à laquelle il doit arriver.

Sa diversité pendant un mois.

Sa diversité en diverses parties du monde.

Apparences de Mercure & de Vénus, & des taches du Soleil.

Hypothèse Geometrique satisfaisante de toutes ses apparences, soit que le mouvement soit entièrement du côté des Cieux, soit en partie dans les Elemens.

Erreur des anciens touchant les Cieux de ces deux Planetes.

Experience & raison convaincante de l'hypothèse moderne.

Apparences de Mars, Jupiter & Saturne.

Hypothèse pour y satisfaire en suite de l'immobilité des Elemens.

Retrogradations de ces Planetes merveilleuses.

Hypothèse pour satisfaire aux apparences des mêmes Planettes, supposant la masse élémentaire mobile.

Necessité des retrogradations, de leur quantité, & du temps auquel elles nous paroissent arriver.

352 NOUVELLES OEUVRES

Des compagnons de Jupiter & de Saturne.

De la lumiere des cinq Planètes, & pourquoi ils ne brillent pas tant que les Etoiles fixes.

Des Comètes & Etoiles nouvelles.

Que posant la masse élémentaire immobile, le monde total est un monstre composé de piéces rapportées sans aucune liaison.

Liaison & simplicité du monde, attribuant du mouvement à la masse élémentaire.

Tables des Minéraux, où il est traité,

De l'Aimant.

Des Météores.

Des Planètes.

Et du Corps animé.



FRAGMENT



F R A G M E N T DE PHYSIQUE.

C H A P I T R E I.

De la Physique , & de son origine.

CE mot Physique est originaire de Grece ; il signifie seulement Naturelle , mais il sous-entend Science , comme qui diroit Science naturelle , c'est-à-dire une connoissance de tout ce qui est dans la Nature.

Quiconque y aspire, se propose pour but de sçavoir l'état de toutes les choses, & la cause des changemens qu'on y remarque. Or pour connoître la cause de ces changemens , cela dépend des premières connoissances que nous avons des objets , ou de leurs simples apprehensions , sur lesquelles ensuite se forment tous nos raisonnemens ; car si cette dépendance n'étoit point nécessaire , comment seroit-il possible de pénétrer dans les propriétés des choses qui n'auroient fait aucune impression sur nous ? C'est donc une nécessité d'observer ce que les objets causent en nous , auparavant de rechercher ce qu'ils

Tome II.

G g

sont en eux-mêmes. Mais afin de ne nous pas laisser emporter à quantité de préjugés que nous acquerons avec l'âge, mettons-nous en un état de pure ignorance : c'est pourquoi ne supposons rien du tout, dépouillons-nous de toute Science, & considérons-nous seulement capables de sentir, sans pourtant que nous ayons encore jamais rien senti. N'est-il pas vray que si dans cet état une épingle nous pique, nous nous trouvons un peu mal, & dans un état plus incommodé que celui auquel nous étions avant que d'être piqué (c'est ce que l'on appelle état ou sentiment de douleur.) Ainsi encore que l'épingle soit quelque chose différente de nous-mêmes, elle cause pourtant en nous cette douleur : Mais afin que vous ne vous trompiez pas par l'équivoque des termes que le vulgaire ignorant a mis en usage pour expliquer son préjugé, c'est-à-dire les choses comme il les entendoit ; gardez-vous bien de separer la sensation d'avec la douleur ; car quoy que vous disiez ces mots : *J'ay senti de la douleur* ; vous jugez bien que la douleur ne peut pas être dans l'épingle, puisque l'épingle ne vit pas, qu'elle n'est pas aussi hors de vous, inferez de là qu'elle est en vous. Il faut pourtant de cette regle-ci excepter de certains rencontres, comme par exemple celui-cy, *Je sens quelqu'un qui me touche* ; car il differe du premier, en ce que dans le premier ce que vous appelez douleur n'est qu'une façon de sentir. On pourroit

à la vérité se servir de ces termes au pied de la lettre, *J'ay senti de la douleur*, separant le sentiment d'avec la douleur même, & alors ils signiferoient une connoissance réfléchie dont les paroles voudroient dire, *J'ay reconnu que je sentoie, ou j'ay raisonné à propos de ce que je sentoie*: mais parce que ce ne sera pas dans ces sortes de connoissances que vous serez si sujets à manquer, & que ce sera dans les premières, il est important que vous soiez attentifs, & que vous consideriez plutôt la chose signifiée, que la façon avec laquelle on l'exprime. Revenant donc à cette douleur, ou cette sensation causée par l'épingle, je me doute bien que vous l'admettez tout à fait du côté de la personne sentante, sans concevoir rien de semblable dans l'épingle; mais cette difficulté se rencontre à divers degrez dans d'autres exemples, & en voici un. Si vous appliquez votre main devant le feu, il naîtra en vous un certain chatouillement, qui étant médiocre s'appellera chaleur, & qui allant à l'excès s'appellera brûlure; ce sont deux façons de sentir qu'il faut concevoir être en vous, comme vous concevez en vous la douleur causée par la piqueuse d'une épingle. Je ne suis pourtant pas si severe de vous défendre d'admettre quelque chose dans le feu, tel que vous voudrez vous le figurer, qui cause cette chaleur, ou cette brûlure; mais je me contente pour cette heure de vous faire établir de la différence entre le sentiment qui

est entre vous, & ce que vous vous figurez d'exterieur pour vous faire sentir. Corrigez donc cette façon d'imaginer & de parler : J'ai senti le feu ; & pensez à la place : Le feu a été appliqué à ma main, d'où s'est ensuivi en moy une certaine façon de sentir, qu'on nomme chaleur ou brûlure. Ainsi quelque chose que vous vous persuadiez être dans les viandes, dans les parfums & dans un tambour frappé, ces saveurs, ces odeurs, & ce bruit desquels vous vous ressouvenez, après même que les objets sont éloignés de vous, ne peuvent de toute possibilité être autre chose que des chatouillemens divers & des façons de sentir différentes qui sont en vous, causées par quelque chose d'exterieur. Ainsi vous entendrez que cette façon de parler, le feu est chaud, la perdrix est savoureuse, le musc est odorant, & le tambour est sonore, ne veulent dire autre chose, sinon que le feu peut exciter en nous cette sensation de chaleur, la perdrix celle de la saveur, le musc de l'odeur, & le tambour du son. Tout cela se conçoit assez facilement; mais il n'en est pas de même de l'impression des objets sur l'œil, & du sentiment qui en résulte, lequel est ce qu'on nomme lumière ou couleur, parce que nous les rapportons au dehors & loin de nous, & cependant la faute vient de ce que nous ne reconnoissons aucune application des objets à l'œil, comme on sçait que le feu s'applique à la main, la viande à la langue,

DE CYRANO BERGERAC. 337

les parfums au nez, & peut-être l'air mené à l'oreille. Si toutefois on est attentif au ressouvenir des couleurs & à leur idée qui est en nous, principalement dans les songes, durant lesquels on voit des couleurs aussi distinctes que si l'on veilloit, & toutes semblables à celles que l'on voit en veillant; de même que les couleurs qu'on voit en songe sont en nous, ou à tout le moins sont des sensations qui sont en nous, il faudra juger le même des couleurs que l'on voit en veillant, avec cette différence, que les dernières couleurs sont excitées en nous par quelque chose d'extérieur qui est dans les objets, ou bien que celles des songes ont leurs causes en nous: De cette sorte, ce que voyent les phrénétiques n'étant pas hors d'eux, il est nécessaire que ces idées que les phrénétiques se forment si fortement & qu'ils rapportent au dehors, soit quelque chose en eux: mais si vous n'osez pas vous fier au jugement de ces malades, non plus qu'à vos songes, afin de vous faire connoître que c'est mal raisonner de rapporter les couleurs au dehors, parce qu'elles vous paroissent au dehors, considérez qu'agitant en rond un tison allumé, vous voyez un cercle de feu, que vous rapportez aussi opiniâtrément au dehors que le tison même. Sçachant donc qu'il n'y a rien de semblable au lieu où vous vous le figurez, & encore moins ailleurs hors de vous, pourquoy ne conclurez-vous pas que cette apparence est seulement en vous?

35 NOUVELLES OEUVRES

De même quand à quatre pieds vous regarderez dedans une glace, & qu'alors vous verrez votre image quatre pieds au delà de la glace, qui sera possible adossée contre un mur opaque, puisque cette figure & ces couleurs ne peuvent pas être au lieu où vous les rapportez, vous les devez conclure en vous-mêmes : Regardant un seul objet à travers d'un cristal taillé à plusieurs faces on le voit multiplié ; regardant au travers d'un verre plus épais au milieu qu'au bord, pourvu qu'on ne l'approche pas trop près de l'œil, l'objet éloigné paroît renversé ; regardant au travers d'un verre moins épais au milieu qu'au bord, l'objet paroît plus petit : Or cette multiplication, ce renversement, & ce rapetissement, ne sont pas dans l'objet, donc ils sont en nous. Je finis par cette expérience, qui vous semblera sans doute plus convaincante, parce qu'elle est moins connue avec ses circonstances. Si vous regardez au soir d'un bout à l'autre d'une chambre une chandelle allumée, vous remarquez en clignant les yeux, partir des rayons de la chandelle vers le haut & vers le bas, que vous rapportez aussi opiniâtement au dehors, que vous rapportez au dehors la lumière de la flamme. Vous sçavez néanmoins que les rayons ne sont pas en ce lieu-là, où vous ne les verriez pas si vous ne cligniez les yeux, & où un autre que vous ne les apperçoit ni au même lieu, ni au même temps, ni de la même grandeur & figure. Inférez donc

avec certitude , puisque ces rayons ou cette lumiere rayonnante ne sont pas autour de la chandelle , ni encore moins ailleurs hors de vous , qu'ils sont en vous. Mais pour découvrir davantage votre tromperie , tandis que vous clignez les yeux , essayez avec quelque corps opaque , comme un Livre ou autre chose , de cacher les rayons de la chandelle qui vous semblent aller vers le bas , ce que vous ferez élevant petit à petit ce corps opaque , jusqu'à ce qu'il vous cache une partie de la chandelle ; alors contre votre attente vous verrez évanouir les rayons d'en haut ; & quant à ceux d'en bas , parce que vous êtes certain que vous ne les sçauriez voir au travers d'un corps opaque , vous ne les rapporterez plus au lieu où vous les rapportiez auparavant : néanmoins à cause de la coûtume que vous avez de rapporter cette sensation au dehors , vous vous imaginerez les rayons le plus loin de vous qu'il vous sera possible , & vous les jugerez sur la surface du corps opaque ; mais enfin , parce que si vous approchez ce corps opaque encore plus près de votre œil , vous les remarquerez plus près , & ainsi de plus près en plus près à force de l'approcher , vous argumenterez que ces rayons ne pouvans pas être en tous ces lieux differens ils sont infailliblement dans votre œil. Ainsi quoi que l'habitude de voir que vous avez acquise de long-temps , vous fasse trouver de la difficulté à concevoir que la lumiere

& les couleurs que vous connoissez soient en vous à la presence des objets, il ne faut pas pour cela que vous fassiez difficulté de les y établir; mais vous devez ensuite employer votre curiosité à rechercher comment cela arrive.

De tout ce que je viens de dire, puis-que la douleur, la chaleur, la saveur, l'odeur, le son, la lumière, ou les couleurs, ne sont que des façons de sentir toutes différentes, causées par divers objets des organes qui ont aussi de différentes facultez de sentir; puisque l'épingle ou le feu étant appliquez à la main, nous ne connoissons immédiatement & distinctement que ce qu'ils y excitent, & non pas l'épingle ni le feu; de même les viandes, les parfums, l'air pousé par un canon, & la flâme, étant appliquez chacun à son organe, nous ne sçaurions connoître sans raisonnement que les seules sensations, & non pas ce qui les cause. Il résulte de là cette conséquence universelle, que tout ce que nous connoissons clairement, certainement, distinctement, & sans détours, sont les sensations qui sont en nous, & que nous ne connoissons rien du tout du côté des objets, si ce n'est par conjectures & par raisonnemens.



CHA-

CHAPITRE II.

*Du progrès de la Physique, & avis pour
la conduite de celui qui y étudie.*

LA vérité de cette conséquence recon-
nuë, & nous ressouvenant aussi que
nous avons eu quelquefois des songes,
pendant lesquels nous pensions toucher,
goûter, flairer, oïir & voir clairement,
distinctement, & certainement des cho-
ses que nous raportions au dehors, bien
que du depuis nous ayons été convain-
cus qu'il n'y avoit rien de semblable, &
que toutes ces sensations naissoient & se
conservoient en nous seulement; nous
pourrions entrer en défiance que notre
vie seroit un songe continuel, & qu'il n'y
auroit rien du tout hors de nous: mais
parce que de semblables sensations se res-
suscitent en nous avec de certaines circon-
stances, & que nous considérons que d'au-
tres témoignent avoir les mêmes senti-
mens, nous concluons qu'il y a quelque
chose d'exterieur qui en est la cause. C'est
pourquoy après avoir bien remarqué les
effets, nous devons rechercher quels peu-
vent être les sujets, afin de les produire.
Pour cela nous sommes obligez de faire
quelque supposition, & ensuite examiner
si elle s'accorde avec les apparences; car
si nous y trouvons une seule repugnance
qui soit évidente, nous devons conclure

que toute invention n'est qu'une pure chimere; & quand même on n'en remarquerait aucune, il ne faut pas toutefois être si vain, que de croire certainement avoir trouvé le vray, parce que nous pourrions bien soupçonner qu'un autre possible quelque jour donnera une explication différente de celle - cy, laquelle satisfera & s'accordera de même à toutes les expériences dont la nôtre rend raison: c'est pourquoy tout ce que nous pouvons juger en faveur de notre hypothese, c'est de la faire passer pour vray-semblable, & non pas pour vraye. Donc encore que par Physique on puisse se proposer (comme nos superbes & ridicules Pedans) une connoissance certaine & évidente des choses dans leurs causes, qui est à la verité ce qu'on pourroit souhaiter, nous ne le devons pas attendre de la foiblesse de nos raisonnemens, à moins que nous fussions aidés des révélations d'un Dieu qui ne peut manquer, & dont la conduite est à l'aventure toute autre que ce que nous nous figurons. C'est ce qui doit encore augmenter notre incertitude, & nous empêcher de parler avec bravade. Après cela si nous nous confessons inférieurs à ceux qui se vantent d'avoir trouvé la verité, nous obtiendrons au moins par dessus eux l'avantage d'être justes estimateurs de la valeur des choses, & nous éviterons ce vice que tous les jeunes Ecoliers apprennent de leurs Maîtres, qui défendent avec opiniâtreté ce qui n'est pour le plus

DE CYRANO BERGERAC. 363

que vray-semblable, & même bien sou-vent ce qu'ils n'entendent pas: mais quand ils l'ont une fois proposé, s'imaginant qu'il leur seroit honteux de se dédire, après avoir reconnu leur faute, ils la sou-tiennent opiniâtrément, comme si c'étoit une loy nécessaire, que tout ce qu'ils di- sent fût la verité, seulement parce qu'ils le disent. Tout homme sage n'est pas obli- gé à trouver toutes les veritez: mais si on luy demande son jugement sur quelque proposition du crû d'un autre, ou il n'est pas amy de la verité, ou il doit dire que cela est véritable qu'il reconnoît pour tel, & traiter de vray-semblable seulement ce qui ne fait pas assez de poids sur son esprit pour le convaincre, agissant tou- jours de bonne foy, sans malice, sans fi- nesse, & toujours selon la verité des cho- ses; & à plus forte raison le doit-il faire, s'il s'agit de son invention, dont la mo- destie ne luy permet pas de parler avanta- geusement.

Cette conduite est de tres-grande im- portance à ceux qui s'adonnent à la re- cherche des Sciences, & principalement de la Physique, laquelle demande qu'en l'abordant vous suiviez encore les con- seils que vous allez entendre. Premiere- ment, de tenir plutôt votre jugement en balance, que de le déterminer à aucune opinion dans des choses qui ne se font pas comprendre, & dire plutôt, je n'en sçai rien, je n'y comprends rien, que de faire de vains efforts pour expliquer une cho-

564 NOUVELLES OEUVRES.

se obscure par une plus obscure.

Après cet avis, vous vous devez encore proposer cette maxime, d'éviter toujours les grands détours, & d'expliquer les choses le plus brièvement, & avec le moins d'embarras qu'il vous sera possible, suivant les préceptes de l'Ecole (quoy qu'elle ne l'observe gueres) qui défend de faire par le plus, ce qui se peut faire par le moins.

Tout ce que j'ay dit jusqu'à cette heure, servira pour la méthode; & pour vous faire discerner ce qui est en vous, d'avec ce qui est hors de vous : Ensuite de quoy nous pouvons maintenant rechercher quels doivent être les Etres extérieurs, pour se faire sentir, & encore auparavant de quoy ils sont composez, qui est ce qu'on nomme leurs Principes.

CHAPITRE III.

Des principes des Etres sensibles, ou de la Matière.

ETablissant quelque chose dont les Etres sensibles soient composez, il importe tout-à-fait d'en sçavoir la nature, & non pas de quel nom on la doive appeler. C'est pourquoy nous tenans à la façon de parler des autres, nous la nommerons matière ou corps : Mais puisque nous avons dessein de rechercher quelle est cette matière qui constitue tout ce

qu'il y a au monde, & quelle est son essence, afin de ne pas tomber dans quelques erreurs fort préjudiciables, il faut se ressouvenir qu'elle ne nous peut pas être connue immédiatement, puis qu'en cette façon nous ne connoissons que les sensations qui sont de notre côté : Ainsi il n'y aura que l'esprit qui la pourra observer en raisonnant. Or par le raisonnement nous apprendrons en premier lieu, qu'être matériel, ce n'est pas être dur, puis que l'eau n'est pas dure, & ne laisse pas d'être matière ; joint aussi que le plomb & les autres métaux peuvent se fondre & se rendre liquides, sans cesser d'être matériels : De même nous concluons, qu'être coloré n'est pas être matériel, puis que l'eau, l'air & le verre, sont des êtres matériels sans couleur. Après cette remarque, nous sçaurons encore, qu'être matériel n'est pas être chaud, froid, savoureux, &c. Puis que nous concevons bien la matière sans chaleur, froideur, saveur, &c. Mais parce que nous ne la sçaurions comprendre sans y concevoir de l'étension, vous infererez, qu'être matière est être étendu ; tellement que pour vous proposer le corps, ou la matière hors de vous, il ne faut qu'établir une chose étendue. Par ce mot de chose je n'entends pas une parole ou une pensée chimerique, mais une réalité, c'est-à-dire quelque chose qui soit en effet hors du neant, laquelle pour la faire differer de quelque chose spirituelle, nous concevons étendu.

366 NOUVELLES OEUVRES

Si donc ayant médité sérieusement cette proposition, Dieu ne peut-il pas ôter tout l'air qui est dans une chambre, sans y en substituer d'autre, & faire que les murailles demeurent en leur lieu, gardant seulement entr'elles un espace sans corps ou matière? D'abord tout ce que vous pourrez faire pour concevoir cet espace, sera de ne plus imaginer de dureté, de résistance à se mouvoir, plus de lumière ou de couleur, en quoy ne consiste pas la matière; mais vous ne pourrez pas vous empêcher de concevoir par cet espace quelque chose qui est véritablement étendu, laquelle est toute la notion claire & distincte que nous pouvons avoir de la matière. C'est pourquoy si vos paroles expriment vos pensées, vous prononcerez que cette proposition enveloppe contradiction, & qu'elle est de la nature de ces autres, faire une montagne sans vallée, un bâton sans deux bouts, une boule qui ne soit pas ronde, puis qu'il s'agit en celle-là d'ôter la matière de la matière même que l'on suppose.

La chose est donc impossible dans la condition sous laquelle elle est avancée: car si Dieu ôtoit l'air qui est entre les murailles, & n'y laissoit plus rien, vous devriez entendre que les murailles se toucheroient. Le vuide tel qu'on le propose ordinairement, est donc une chimere, puis que si un corps a plus d'étendue qu'il n'en avoit auparavant, ce n'est pas qu'il contienne du vuide, mais bien d'autres corps

qu'il a peut-être receus, sans que vous les ayez pû discerner parmi cette matiere, dans laquelle ils sont entrez. De même si un corps n'est plus sous une si grande masse qu'auparavant, vous devez juger que certaines parties en sont sorties, & que les restantes se touchent plus immédiatement : ce que vous estimerez faisable, si vous considerez qu'il n'est pas nécessaire que tout ce qu'il y a au monde, & même auprès de vous, soit sensible, vû qu'il est assuré que certaines personnes peuvent sentir quelque odeur, ou voir quelque couleur, lors que vous ne flairez ni ne voyez rien du tout. De là vous entendrez aussi une conséquence de juger le monde sans bornes, qui est ce qu'on nomme infini, ou plutôt indéfini, parce que de le concevoir avec des bornes, c'est ne rien concevoir au delà; mais c'est ce qu'on ne sçauroit faire, puis qu'on ne sçauroit empêcher d'admettre encore de l'étendue au dehors: c'est-à-dire qu'on ne sçauroit tellement limiter la matiere du monde, que je n'en conçoive encore d'autres au delà des limites. C'est pourquoy à moins que la revelation Divine ne nous apprenne que le monde est borné, qui pour lors nous obligeroit de le croire sans le comprendre, étant obligez de capriver notre esprit sous le joug de la Foy, nous devons concevoir que le monde est indéfini.

Or vous devez sçavoir que c'est encore une conséquence de notre doctrine, que de deux corps de pareille étendue, com-

308 NOUVELLES OEUVRES

me du plomb & du bois, l'un ne contient pas plus de matiere que l'autre, encore que vous ayez plus de difficulté à empêcher l'un d'être meû vers la terre que l'autre, parce que cette sorte de mouvement n'est pas en quoy consiste la matiere.

CHAPITRE IV.

Du Progrès de la Matiere en général.

Meditant sur cette étendue, & nous la representant à l'esprit distinctement, nous connoissons quelque chose d'extrême, quelque chose qui fait le milieu, & encore quelque chose qui fait l'autre extrémité que nous distinguons clairement : ainsi nous reconnoissons des parties dans la matiere ; mais parce que quelqu'une de ces parties étant derechef examinées, on y fait encore une semblable division, nous jugeons qu'une des premières parties est divisible dans d'autres, & celle-cy encore dans de moindres, parce qu'une de ces parties si petites qu'on se les voudra peindre, étant mise sur une surface unie, nous concevons toujours qu'elle ne la touche que d'un côté, quelque effort que nous fassions du contraire. Quand donc nous aurons fait réflexion sur toutes ces pensées, nous ne sçaurions empêcher de reconnoître la matiere divisible à l'infini. Que si nous avons du scru-

pule à le dire, c'est à cause de la difficulté que nous sentons de notre côté pour faire cette division. Mais appliquant encore notre esprit sur ces parties de la matiere, & observant l'ordre qu'elles tiennent, parce que nous pouvons placer par pensée la premiere ensuite de la derniere, ce que nous concevons la faisant passer par le milieu, ou bien les laissant toutes comme elles sont, de là nous concluons en nous-mêmes que la matiere est capable de mouvement, & par consequent capable d'être en tel ordre & en telle posture que nous nous la pourrions imaginer.

Ainsi les proprietéz plus immediates de la matiere, sont d'être divisible, mobile, immobile & figurée.

Il faudroit être Geometre, pour entendre distinctement toutes les figures & toutes les divisions de la matiere : toutefois parce que toutes ne sont pas à notre sujet, je ne suppose pas en vous cette science ; car il me suffira de vous faire concevoir aux occasions, ce qu'il y aura d'utile dans les divisions & dans les figures : c'est pourquoy j'éplucheray icy avec curiosité le seul mouvement.



CHAPITRE V.

Du Mouvement & du Repos.

Ayant serieusement médité sur la nature du mouvement, il me semble que tout ce que nous pouvons dire pour expliquer la connoissance que nous en avons, consiste à dire qu'il est le passage d'un corps du voisinage de certains êtres dans le voisinage d'autres êtres. Et en cela je m'éloigne un peu du sentiment du vulgaire qui le définit, le passage d'un corps d'un lieu en un autre; car il conçoit tous les corps logez dans une étendue ou espace de laquelle ils different réellement; de sorte qu'attribuant des parties à cette étendue, il conçoit le corps mobile appliqué successivement au lieu dont il est contenu. Cette pensée seroit raisonnable, si ce qu'il suppose étoit vray: mais comme nous avons rejeté cette prétendue extension, parce qu'elle est la matiere même, nous sommes obligez de considerer cette mobilité à l'égard des parties de la matiere, & non pas de ce lieu imaginaire qui n'a point de parties, puis qu'il n'a pas d'extension. Se mouvoir donc, c'est se détacher de certaines parties d'un corps, pour s'appliquer à d'autres: & parce que tout détachement est reciproque, c'est-à-dire qu'un corps ne se sçauroit détacher d'un autre, que cet autre ne se détache en même temps de luy; il s'ensuit que l'on ne sçauroit concevoir qu'un corps se meu-

DE CYRANO BERGERAC. 371

ve au respect d'un autre, que cet autre ne se meuve au respect de celui-cy; & par consequent si je fais une piroüette dans le monde à l'entour de mon propre centre, ou bien si je demeure sans bouger dans le même lieu (ce qui est encore la même chose) il s'ensuit à cause que les parties du monde qui m'entourent se détachent de certaines parties de la surface de mon corps pour s'appliquer à d'autres ; il s'ensuit, dis-je, la même chose, si je me suis meu dans le monde autour de mon centre, que si toutes les parties du monde se sont meües à l'entour de moy. Vous ne sçauriez donc prononcer que l'un se meuve plutôt que l'autre, si ce n'est sous certaines considerations, dont la meilleure que vous puissiez avoir, c'est d'attribuer le mouvement au corps, dans lequel est la cause du détachement, & le repos à l'autre. C'est pourquoy lors que dans le monde quelqu'un fera une piroüette, vous direz que c'est cet homme-là qui se meut, & non pas le monde, parce que c'est luy qui est la cause du détachement: Nonobstant cette regle, toutefois pour discerner le corps mobile d'avec l'immobile, si un homme dans un bateau étoit emporté au courant de l'onde & de l'air, encore qu'il ne se détache pas des parties du corps voisin qui l'entourne; ou si un autre dans un fleuve fait autant d'effort pour monter contre le fil de l'eau, comme le fleuve en employe à l'entraîner vers le bas; car quoy qu'il demeurât tou-

372. NOUVELLES OEUVRES

jours vis-à-vis le même endroit du rivage, il ne laisseroit pas de se remuer, puis qu'il se détacheroit continuellement de certaines parties d'eau pour s'appliquer à d'autres, & que la cause de ce détachement seroit en luy. Cependant on peut dire que ce nageur seroit immobile, si l'on le compare avec les parties du rivage vis-à-vis desquels il correspond toujours; & mobile ce navigateur, considerant qu'il s'éloigne d'un certain endroit du bord: Mais de sçavoir si on a raison d'attribuer du mouvement ou du repos à un corps, le comparant avec quelque chose éloignée, plutôt qu'à ce qui l'environne immédiatement, je m'en raporte. En tout cas ce n'est qu'une question de nom, & c'est pendantesquement disputer d'une façon de parler, de laquelle quand quelqu'un se sert sans s'expliquer davantage, on n'est pas obligé de luy donner une interpretation plutôt qu'une autre.

CHAPITRE VI.

Des causes du Mouvement & du Repos.

LA Foy nous enseigne que Dieu a créé toutes choses dans le temps, donnant certains mouvemens à quelques parties du Monde, qu'il a dénié à d'autres parties. Elle nous apprend en second lieu, que comme il n'y auroit rien sans luy que luy-même, s'il ne continuoît toujours

DE CYRANO BERGERAC. 375

a'ction par laquelle il nous a tirez du neant pour nous conserver, que nous cesserions d'être tout à coup. Ce que connoissant, nous ne sommes plus en peine de la cause premiere de tout ce que nous remarquons dans la machine de l'Univers, parce que nous croyons qu'il suit la regle des volonte'z de Dieu. Toutefois quand nous considerons les êtres hors de luy, & seulement selon notre façon de raisonner, parce que nous nous appercevons comment le Monde auroit pu être auparavant notre naissance, nous penchons à croire qu'il étoit comme il est aujourd'hui; & lors qu'en remontant vers nos premiers Peres, nous recherchons encore quel il auroit été, nous le figurons encore le même: car ne pouvant jamais faire le saut de l'être au non-être, nous ne sçaurions établir le Monde si ancien, que nous ne le puissions concevoir encore plus vieux, c'est-à-dire éternel, d'un éternité pour le moins anterieure. Ensuite de cela si nous raisonnons sur sa future destinée, nous nous persuaderons qu'il doit toujours durer, pour deux causes; la premiere, parce qu'il ne nous est pas intelligible que ce qui n'a pu sortir du neant y puisse entrer; & la seconde, parce que nous ne sçaurions imaginer ce rien auquel il faudroit qu'il fût réduit; tant il est vray que nous sommes enclins à concevoir qu'une chose étant en certaine façon, elle y doit demeurer. Or cette propension naturelle, puis qu'on ne la sçauroit con-

374 NOUVELLES OEUVRES

vaincre d'erreur, nous doit faire penser que si une chose est immobile, elle le doit toujours être, & qu'étant quarrée elle doit durer quarrée; car il est certain que cette chose peut demeurer de la sorte à l'avenir, puis qu'elle y a demeuré jusqu'à présent: Nous devons bien plutôt nous étonner des nouveautez, & rechercher la cause du changement, que de la durée des choses qui devoient persister dans l'état où elles étoient, à cause qu'elles y étoient. Ce que si nous observons, supposé qu'un corps ait autrefois été avec le mouvement, nous devons juger qu'il doit toujours continuer de se mouvoir: De même s'il avoit autrefois été en repos, nous devrions juger qu'il y a donc perseveré, & conclure par là le mouvement perpetuel de sa nature. L'expérience même des choses que nous mouvons, nous rend cette vérité trop claire; Par exemple, une pierre laquelle continuë de se mouvoir, pour cela seulement qu'à l'aide de notre main, elle a déjà commencé, & continuë toujours de son agitation prompte ou lente, selon qu'elle a commencé avec vitesse ou lenteur. C'est pourquoy quand nous voyons qu'un corps s'arrête, c'est alors seulement que nous devons en rechercher la cause.



CHAPITRE VII.

Du ralentissement du mouvement.

NOUS reconnoissons divers degrez de vitesse dans le mouvement, & en même temps divers degrez de force, avec laquelle un corps peut tendre vers un certain endroit lequel s'appelle pesanteur, lorsqu'il est porté vers la terre; quoy qu'on ne se serve pas de ce nom pour expliquer l'action de toutes sortes de mouvemens, cela dépend toutefois de notre liberté, car nous ne reconnoissons pas de difference entre l'effort d'un boulet poussé par un Canon contre la muraille d'une Ville, & celui qu'il fait tombant de haut en bas, puisqu'en ces deux rencontres l'action du boulet est de presser le corps qu'il trouve à son passage. Nous nous servirons donc de ce mot pour expliquer generalement l'effort par lequel un corps tend d'un lieu en un autre, & du mot de lieu semblablement, par lequel toutefois je n'entens pas cet espace dans lequel le vulgaire croit que le corps soit logé, mais seulement la surface du corps environnant. De plus pour prevenir certains scrupules que vous pourriez avoir dans ce que je vais dire, je vous avertis que je ne traite ici du mouvement qu'en general, reservant de parler en un autre lieu de cet effort de la matiere pour tendre vers la

terre. C'est pourquoy à present je souhaite que vous ne le consideriez point du tout, & que vous laissiez aux corps une indifférence à toutes sortes de mouvemens.

Donc dans cette supposition, si nous jugeons de la pesanteur d'un corps comme de la force que nous avons de nous mouvoir, & de celle par laquelle un corps est porté vers la terre, ce corps étant meu, & rencontrant dans son chemin quelque autre corps immobile, & qui par conséquent résiste plus ou moins, pourvu que sa résistance n'excede pas la pesanteur, ou si vous l'aimez mieux, la force du mobile, il en sera emporté, & sa pesanteur sera diminuée de la quantité de la résistance qu'elle aura rencontré dans l'obstacle à qui elle aura communiqué ce qu'elle a perdu de mouvement par ce choc; de même qu'un poids allant vers le bas comme quatre livres, & traînant après soy un contrepoids qui résiste comme une livre, il n'ira plus que comme trois livres, ne sera plus capable de traîner pour le plus que trois livres, & continuera de se mouvoir de même qu'il a commencé, aussi-tôt qu'il a cessé d'avoir en la donnant la pesanteur de l'une des quatre livres contre le corps qui au même temps a commencé de se mouvoir comme une; ce corps donc qui vient d'acquies du mouvement, continuera de se mouvoir avec la même force qu'il a commencé, & enfin persevereront tous deux, jusques à ce que rencontrant d'autres

d'autres corps , ils leur communiquent encore du mouvement au préjudice du leur , qu'on concevra diminuer à mesure , & se perdre ensuite tout à fait , quand avec le peu de mouvement qu'il leur restera , ils viendront à rencontrer des corps de telle résistance , qu'ils leur départiront à la fin tout le mouvement qu'ils avoient. Ainsi l'on entendra comment le mouvement se doit ralentir dans un corps , à proportion qu'il le communiquera à d'autres , lesquels de leur côté continueront de se mouvoir , jusqu'à ce qu'ils aient encore donné tout leur mouvement. De cette explication il est facile à juger que dans le Monde le mouvement n'augmente ni ne diminue , puisque ce qu'un corps en perd , se conçoit possédé par un autre.

Pour confirmation de cette doctrine , & pour vous faire entendre qu'un corps ne cesse de se mouvoir que parce qu'il a donné son mouvement à un autre , vous n'avez qu'à remarquer que disposant un mobile en sorte seulement qu'il ait à déplacer moins de parties du milieu , deffors il se meut beaucoup plus long-temps que s'il étoit continuellement appliqué à de nouvelles parties. Ainsi ayant employé moins de force pour faire tourner une rouë de dix pieds de circonférence , que je n'en aurois employé pour jeter une pierre peut-être à quarante pas de moy ; j'ay vu la rouë faire plus de deux cens tours à l'entour de son essieu ; d'où s'ensuit qu'une partie de la circonférence s'étoit

378 NOUV. OEUV. DE CYR.

meuë dans l'étenduë de plus de deux mille pieds. Cette roüe étoit de bois de Chêne, construite par un Menuisier, à la façon des autres, fuselée de rayons, & la plus ronde que son Art avoit pu : elle étoit soutenuë d'un essieu de fer qui la traversoit, dont les pivots arrondis à la Lune avoient un demi-pouce de diamettre, & s'appuyoient sur deux pieces de bois de trois pouces. Au lieu de cette structure, si l'on avoit supposé.....

F I N.



T A B L E

Du second Tome des Oeuvres de M.
de Cyrano Bergerac.

H istoire Comique des Etats & Empire de la Lune.	pag. 1.
Histoire Comique des Etats & Empire du Soleil.	125

LES NOUVELLES OEUVRES de Monsieur de Cyrano Bergerac.

<i>A Monsieur. * * *</i> Sur le faux bruit qui cou- rus de la mort d'un grand Guerrier.	315
Lettre d'Amour,	317
Autre,	318
Autre pour Soucidas, contre un Partisan qui luy avoit refusé de luy prêter de l'ar- gent,	319
Autre, Regret d'un éloignement,	321
Lettre d'Amour,	322
Autre,	324
Autre, Reproche à une cruelle,	328
Autre,	329
Autre, sur le blocus d'une Ville,	330
Entretiens pointus, Preface,	332

T A B L E.

Fragment de Physique.

<i>L'idée générale de la Physique, première Partie,</i>	337
<i>Seconde Partie de la Cosmographie,</i>	348
<i>Chapitre I. De la Physique, & de son ori- gine,</i>	353
<i>Chap. II. Du progrès de la Physique, & avis pour la conduite de celui qui y étudie,</i>	361
<i>Chap. III. Des Principes des Estres sensu- bles, ou de la matiere,</i>	364
<i>Chap. IV. Du progrès de la matiere en gé- néral,</i>	368
<i>Chap V. Du mouvement & du repos,</i>	370
<i>Chap. VI. Des causes du mouvement, & du repos,</i>	372
<i>Chap. VII. Du ralentissement du mouve- ment,</i>	379

Fin de la Table.

BOUND

JUN

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01234 8564

**UNIV. OF MICH.
LIBRARY**

